
ARIES
412 6









LES TOMBEAUX

DU

XVIIIe. SIÈCLE.

PAR A. MIÉVILLE.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

LES TOMBEAUX
DU
XVIIIE. SIÈCLE.

QUARANTE-SEPTIEME TOMBEAU.

VICTOR-AMÉDÉE,

PREMIER ROI DE SARDAIGNE, MORT EN 1732.

Tandis que la France, continua Athénaïs en m'arrêtant vers un nouveau tombeau, descendait, au commencement de ce siècle, du rang où elle était parvenue, trois puissances que l'Europe appercevait à peine, s'élevaient dans son sein, et voyaient chaque jour augmenter leur commerce, leurs possessions et l'éclat de leurs trônes.

La Russie, sous la main d'un grand homme, sortait du déplorable asservisse-

ment où l'avaient si long-tems retenue la barbarie et la férocité, et laissait déjà appercevoir la place qu'elle allait occuper parmi les premières puissances.

La Prusse, quoique établie sur des fondemens moins vastes, se préparait insensiblement au rôle imposant qu'elle devait jouer. Ses deserts s'animaient. L'ordre, l'économie, la sagesse réparaient la pauvreté du sol; une politique attentive suppléait à la force, et, dès le commencement de ce siècle, son souverain figurait dans le tableau des rois.

La maison de Savoie venait également de s'élever au premier rang des puissances secondaires. Cette maison, si long-tems vassale de l'Empire, et qui, au douzième siècle, possédait à peine quelques rochers des Alpes, avait insensiblement obtenu de riantes contrées, des peuples industrieux, des destinées plus fixes et plus belles. Féconde en grands hommes, elle se glorifiait d'avoir produit cet *Amédée* que la défense de Rhodes fit appeler le *Grand*, ce *Comte Verd* si célèbre par ses victoires et son habileté, cet *Amédée VIII*, illustré par le titre de Duc dont les Empereurs le décorent, ce *Philibert* dont la sage administration raffermit une

couronne ébranlée, ce *Charles-Emmanuël* enfin, dont une minorité orageuse développe le génie (1) et que la politique et la reconnaissance attachent si étroitement aux Français.

Son fils, Victor Amédée, qui lui succède en 1675, paraît dans des circonstances qui exigent toutes les combinaisons du génie. Les intérêts de la Savoie se sont compliqués, à mesure que ses destinées se sont élevées et que son sol s'est aggrandi. Déjà ses Souverains figurent dans toutes les grandes querelles. Maîtres des passages des Alpes qu'ils ouvrent ou ferment au gré de leur politique ou de leurs intérêts, ils tiennent la balance en Italie entre l'Autriche et la France. Fier de cet avantage, brave, actif, courageux, mais impénétrable dans ses desseins, inépuisable en intrigues, plus habile d'ailleurs à profiter des circonstances, que fait pour les maîtriser, Victor a pris part à toutes les guerres qui ont agité l'Europe. Il y a fait des fautes; il y a éprouvé des revers; il s'y est constamment montré infidèle à ses engagemens; sourd à la voix de la nature et

(1) En 1640.

Savoie expiait dans de cruels revers tous les torts de son cœur... et cependant à peine la paix d'Utrecht a-t-elle rendu le calme à l'Europe, qu'on affecte d'oublier les échecs et les fautes de ce souverain turbulent. On devrait l'en punir, et on le récompense; et lorsque les circonstances permettent de réprimer son ambition, on s'applique à la rassasier. Le Roi d'Espagne lui donne la Sicile; la France lui livre Exiles et Fenestrelles; l'Empereur enfin met le comble à toutes ces faveurs, et, en lui cédant la Sardaigne, lui confère le titre de Roi.

Fidèle aux mêmes principes dans la guerre qui agite l'Europe, en 1718, Victor-Amédée n'accède à la quadruple alliance que pour s'agrandir dans le Milanais, et pour y obtenir de l'Empereur le titre de Roi de Lombardie. Constamment attentif à recueillir ce qui tombait de l'ébranlement des nations, accoutumé à faire sortir ses succès et son élévation de la confusion et des malheurs publics, l'état de trouble était un besoin pour son activité. Malheureusement pour lui, l'Europe n'avait pas joui depuis long-tems d'un calme aussi profond. Sa constitution, fortifiée par la violence même

de la crise qu'elle avait éprouvée, semblait à l'abri des révolutions et du tems. La paix d'Utrecht avait remis à leur place toutes les parties du corps politique. La France se reposait sous la régence pacifique du Duc d'Orléans ; les plaies de l'Autriche saignaient encore ; l'Espagne, sous sa nouvelle dynastie, offrait la caducité d'un vieux gouvernement ; la mort de Charles XII avait éteint l'incendie du Nord ; enfin l'Angleterre elle-même, réduite à soutenir ses finances par des moyens artificiels, qui en décélaient la situation déplorable, frémissait devant cette barrière, de voir le Continent soustrait à son avidité.

Dans ces circonstances, il ne restait à Victor-Amédée que le dégoût et l'ennui de régner. Son âme ardente éprouvait le besoin d'un bruit continuel, et semblait ne recevoir de mouvement que du choc des passions les plus désordonnées. Insensible aux douceurs de la paix, vide et inoccupée au milieu des besoins de son peuple, affaiblie par l'excès même de son exaltation, étonnée enfin de n'avoir plus rien à envahir, elle se dévora elle-même. Effrayante contradiction de l'esprit humain! Sa cou-

ronne lui parut un insupportable fardeau, dès l'instant qu'elle fut affermie, et son trône, à l'éclat duquel il avait sacrifié cinquante années de guerres, de politique et de travaux, cessa de lui offrir des charmes, dès qu'il le vit tranquille dans ses mains. Le projet d'en descendre l'occupait depuis plusieurs années, et l'Europe applaudit à sa philosophie, lorsqu'elle le vit, à l'âge de soixante-quatre ans, échanger le faste de la puissance suprême, contre les loisirs et la volupté du repos.

C'est le 5 septembre 1730, dans son château de Rivoli, que Victor-Amédée abdique et transmet la couronne à son fils. Le lendemain, il part pour Chambéri, et, déjà cinq jours après, on le voit dans une retraite charmante qu'il s'est choisie sur les bords du lac de Genève, oublier son trône, les grandeurs, l'univers, dans les bras d'une femme qu'il aime, et ranimer, dans les épanchemens du plaisir, des goûts éteints par le tems et l'ennui. Il y avait long-tems que la comtesse de Saint-Sébastien avait fait naître dans le cœur de ce prince l'illusion qui l'enchaînait encore. Ses agrémens naturels, les charmes de sa conversation,

les ressources de son esprit ; faisaient oublier qu'elle n'était plus jeune, et, à quarante ans, les grâces et l'amabilité l'avaient vengée de toutes les fautes du tems. Le Roi l'avait épousée. Les rapports touchans de l'amitié et de la confiance semblèrent d'abord suffire à son bonheur, et une année consacrée au culte de l'amour heureux, au milieu d'une solitude poétique et champêtre, dans la contrée des images et des inspirations, se passa comme un jour.

Mais les plaisirs d'un sage n'étaient pas faits pour l'occuper long-tems. Victor regretta sa couronne, et s'indigna d'être descendu, pendant quelques mois, au rôle d'un amant langoureux. Sa retraite lui devint odieuse, et bientôt, sous le prétexte d'aller respirer un air plus convenable à sa santé, il se rendit à Montcalier, à cinq lieues de Turin. Là, il devint en peu de tems le plus malheureux des hommes. Une attaque d'apoplexie venait de le frapper : toutes ses facultés étaient affaiblies, et l'ambition de remonter sur le trône, survivant seule au dépérissement de ses forces, le livrait à toutes ses fureurs. Dans cet état, il fait appeler le marquis del Borgo, qui avait

reçu l'acte de son abdication, le lui demande et ne peut l'obtenir. La nuit suivante, ce prince est livré aux plus violentes agitations que son âme eût encore éprouvées. A minuit, on l'entend se lever, se promener long-tems, pousser des soupirs douloureux, puis s'écrier tout-à-coup : « Ma résolution est prise ; je périrai plutôt »..... puis on le voit, au milieu de la nuit, sortir de son appartement, courir à son écurie, monter sur le premier cheval qu'il rencontre, et, suivi d'un seul domestique, se présenter aux portes de la citadelle de Turin. Le gouverneur alarmé lui en refusa l'entrée. Victor-Amédée, dans le désespoir le plus violent, revint à Mont calier.

Cette démarche effraya la Cour. On n'y vit point seulement le délire d'une tête enflammée, mais un complot froidement concerté, qu'il fallait déjouer en s'assurant de la personne d'un malheureux vieillard. Charles-Emmanuël frémit à cette idée, mais bientôt vaincu par les sollicitations de ses ministres et sur-tout du comte d'Orméa, sa main tremblante signa l'ordre fatal, et sacrifia à la politique sombre dont on l'avait

pénétré, tous les sentimens de la piété filiale.

Victor-Amédée, revenu à Montcalier, épuisé d'agitation et de fatigue, était plongé dans un profond sommeil. Tout-à-coup un bruit se fait entendre ; une voiture roule et s'arrête dans la cour du château ; des détachemens de grenadiers s'emparent de toutes les issues ; on monte à son appartement. Les portes en sont fermées ; on les force, et une foule de soldats se précipitent autour du lit de cet infortuné. Il lutte un instant contre ceux qui l'arrêtent ; son épouse, inondée de larmes, implore leur pitié ; inutiles efforts ! on arrache le Roi à ses bras épuisés, et malgré sa résistance, son désespoir, ses cris, on le force à monter dans une voiture attelée de six chevaux qui s'échappent au galop. Pendant la route, il descend plusieurs fois, et reconnaissant dans les soldats qui lui servaient d'escorte, quelques vieux compagnons de sa gloire, il les conjure d'avoir pitié de sa vieillesse et de sa position. A peine est-il écouté ; les postillons, les chevaux redoublent de vitesse. Déjà l'on approche, l'on touche. Les ponts-levis du fort de la Révole se lèvent et s'a-

baissent , et le bruit de vingt portes de fer étouffent ses sanglots.

L'Europe frémit d'indignation au récit de cet événement. Charles-Emmanuel lui-même, sombre, inquiet, silencieux, paraissait dévoré de remords; il ne put résister à leur impression dévorante. L'image de son bienfaiteur précipité par ses ordres dans l'obscurité d'un cachot, de son père chargé d'années et de malheurs , poursuivait son ame timorée ; il fit tomber ses fers. Victor revint à Montcalier. La femme qu'il aimait put encore recueillir ses plaintes et ses larmes.... Le malheureux ! il n'en eut bientôt plus à verser. Sa raison s'était égarée, et la mort vint enfin terminer (1) ces déplorables scènes de grandeur et d'abaissement.

(1) Le 20 octobre 1732.

QUARANTE-HUITIÈME TOMBEAU.

LE MARÉCHAL DE VILLARS,

MORT EN 1734.

Villars, me dit Athénaïs, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, succombait sous le poids du tems et de la gloire. Les scènes imposantes du règne de Louis XIV n'offraient plus que quelques débris; tout avait disparu, les triomphes et les douleurs, les fêtes et les larmes. Un morne silence régnait dans les champs de Friedlinguen et d'Hochstett. Les races s'étaient éteintes, les héros n'étaient plus : quelques pierres insensibles rappelaient encore leurs victoires; mais plus un seul témoin de leurs mâles vertus, plus une voix pour les redire, plus un cœur pour les célébrer.

Villars seul restait debout au milieu de ces ruines. On le considérait comme un vieux monument échappé aux années, et dans le sein duquel toute la grandeur de ce siècle semblait s'être réfugiée. Et que de souvenirs, que de pensées sublimes, que de faits éclatans ne rappelait-il pas ? Il avait vu passer les révolutions et les rois ; il avait assisté à leurs vieilles batailles ; il avait vu face à face Turenne, Luxembourg et Condé ! C'était sous ces grands maîtres qu'il s'était couvert de sa première gloire ; c'était d'eux qu'il avait emprunté l'heureux talent d'étonner sa patrie par le génie et l'intrépidité.

Il fallait l'entendre parler de cette guerre que la hauteur insultante des Hollandais attira dans leur sein (1), et de ce siége de Maëstricht, où il fit ses premières armes. Louis XIV lui avait recommandé de tempérer son courage, et déjà Villars, précipité dans une demi-lune, bravait tous les dangers. « Il semble, s'écria le monarque » étonné, que dès qu'on tire en quelqu'en- » droit, ce petit garçon sorte de terre pour » s'y trouver ».

---

(1) En 1672.

Lorsque Villars parlait de la bataille de Senef (1), tout le feu des combats animait ses regards. Il se rappelait encore de l'instant où Condé, l'épée à la main, donna le signal de l'attaque; on charge, tout s'ébranle, et Villars étonne les plus vieux généraux. Un mouvement des ennemis fait soupçonner leur fuite, et lui seul a démêlé leur but. « Ils ne fuient pas, dit-il, ils changent leur » ordre..... — Jeune homme, reprit Condé, » qui vous en a tant dit ? »

La bataille de Leuse (2) renouvelait ses plaisirs. Il s'applaudissait d'y avoir battu le prince d'Orange, avec des forces inférieures, et d'avoir obligé cet implacable ennemi de la France à la craindre et à l'admirer.

Et comme il était fier, en parlant des traités de Nimègue et de Riswick, de se rappeler de la France, parvenue alors au plus haut période de gloire, et figurant avec éclat à la tête de toutes les nations!.... mais bientôt ses regards prenaient une teinte plus sombre. Déjà la succession d'Espagne s'ouvrait au milieu des combats. Le sang le plus

(1) En 1674.
(2) En 1691.

pur coulait sur les frontières, et de longues infortunes allaient faire descendre la France du rang où la victoire l'avait si rapidement élevée.... mais du moins la valeur de Villars retardait cette effrayante époque, et les premiers lauriers étaient moissonnés par ses mains.

Avec quel plaisir ne l'entendait-on pas rapeller son passage du Rhin, et cette journée de Fridlingue (1), où l'armée triomphante le proclama maréchal de France sur le champ même de bataille, et au milieu des trophées encore sanglans qui y étaient entassés, où la France vit l'ombre de Condé consolée, où la Bavière le nomma son sauveur! Avec quel transport ne le suivait-on pas sur l'Inn et le Danube, gagnant les batailles, inondant les provinces, soumettant les cités! La foudre n'est pas plus éclatante. A Hochstett, il triomphe dans ces champs que doit bientôt signaler un horrible revers; à Stolhoffen, il force ces lignes redoutables que lui a opposées le génie et qu'envain défend la valeur. Tous les cercles frémissent; Ulm ouvre ses portes; Ratis-

(1) Remportée sur le prince de Bade, en 1702.

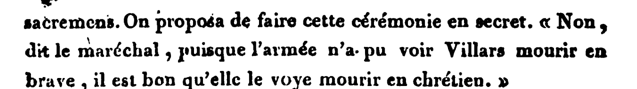
bonne s'humilie; Vienne même a tremblé... Mais à peine Villars a-t-il le tems de compter ses victoires, que la Cour l'arrache aux lieux qui en furent les témoins. Les Protestans révoltés déchirent les Cevennes, et, presqu'en même tems, le Duc de Savoye, insultant à ses propres enfans, s'est ligué avec leurs ennemis. C'est contre ces deux nouvelles forces que Villars est successivement opposé; mais tandis qu'il triomphe de l'une par la philosophie et la modération, et de l'autre par l'éclat des succès, la victoire elle-même abandonne l'Allemagne, où elle semble ne vouloir séjourner qu'avec lui. Des désastres affreux y succèdent à d'immortels triomphes; en quelques mois, tout est perdu. L'armée française venait d'étonner le Danube; à peine ose-t-elle aujourd'hui s'arrêter sur le Rhin. Une immense chaîne de malheurs embrasse le royaume; Hochstett, Ramilies, Oudenarde deviennent de lugubres tombeaux; et, pour comble de maux, Villars, blessé lui-même à Malplaquet (1), est forcé de renoncer à la consolation de sauver sa patrie.

---

(1) Il fut blessé assez grièvement pour se faire administrer les

Cette gloire lui était cependant réservée, et c'était à Denain (1) qu'il devait la venger.... Mais alors il eût fallu l'entendre et voir comme ses yeux se ranimaient à ce beau souvenir! Des coups terribles et inattendus, des monumens outragés, de beaux jours obscurcis, avaient porté, dans le sein de la France, une sombre et mélancolique douleur; mais Villars lui restait. Villars avait promis de vaincre, et déjà il acquittait sa dette par des prodiges de valeur.

Peu de journées furent aussi belles que celle de Denain. Là, de formidables retranchemens semblaient enchaîner le courage;



sacremens. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pu voir Villars mourir en brave, il est bon qu'elle le voye mourir en chrétien. »

Cette journée (11 septembre 1709) quoique malheureuse pour les Français, semblait destinée à rétablir l'honneur de la nation, par les prodiges qu'elle vit éclorre. On pourrait dire, dit un historien, que la fortune refusant ses faveurs à l'un et à l'autre parti, voulut, ce jour-là, se donner le plaisir de voir jusqu'où la valeur humaine pouvait être portée sans son assistance. Les confédérés cessèrent depuis ce moment de mépriser leurs ennemis et avouèrent qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils fûssent invincibles. Ce fut la Hollande qui fit, dans cette bataille, les pertes les plus douloureuses. Une liste imprimée dans le tems porte qu'il y eut 14,647 hommes, tant tués que blessés, des seules troupes de cet Etat.

(1) En 1718.

là, le Prince Eugène avait réuni toutes les ressources du génie et de l'art; là, enfin, cent pièces de canon vomissaient sur chaque corps la mort et le carnage..... Ces désavantages n'ébranlent pas Villars. « Camarades, s'écrie-t-il, les ennemis ont pour » eux leur position, leur nombre, nos défaites; mais nous sommes Français. La patrie nous a confié aujourd'hui son unique » espérance; il faut vaincre ou périr : il y va » de l'honneur ». A ce mot, tout s'ébranle; on marche, on est au pied des lignes. Le feu des ennemis redouble; mais rien ne peut étonner les Français. Déjà le soldat s'élance au milieu des redoutes; il frappe, il renverse, il disperse, et, l'épée dans les reins, il poursuit l'ennemi jusqu'au pont de Prouvi. Là se livre un nouveau combat, où les Impériaux disputent encore la victoire. Trois fois l'ennemi repoussé est rentré dans ses retranchemens; trois fois vainqueur, Villars a été forcé d'abandonner ses lignes. Des deux côtés, combattent le courage et l'intrépidité; mais enfin le génie de la France l'emporte, et en un seul jour, Villars a réparé douze années d'imprévoyances et de malheurs.

Au bruit de cette victoire, toutes les places de la Flandre tombent devant les vainqueurs de Denain. La France se rassure, et l'Allemagne apprend enfin que son héros pouvait être vaincu.... Mais Villars était réservé pour un plus beau triomphe : il venait de conquérir la paix. Aucun moment de sa vie ne lui avait laissé des impressions plus douces que celle où il la négocia à Rastadt avec le prince Eugène, et où, si souvent opposés l'un à l'autre pour le malheur du monde, ces deux héros se réunirent enfin pour y reproduire quelques sentimens d'humanité (1). « Nous ne sommes plus ennemis, monsieur, lui avait dit Villars, en l'abordant. Les vôtres sont à Vienne et les miens à Versailles ».

Des souvenirs d'un autre genre succédaient quelquefois au récit de ces événemens. La mort de Louis XIV était encore présente à sa pensée. Villars ne cessait d'applaudir à ses derniers momens, et d'admirer, en les rappelant, la grandeur d'âme et la fermeté que ce prince y avait fait paraître.

Lorsqu'il s'arrêtait à l'époque de la régence, cet intéressant vieillard répandait sur

(1) La paix fut conclue à Rastadt, le 6 mai 1714.

chaque événement un ton de fraîcheur, d'intérêt et de nouveauté. Il regrettait que le système de Law eût coûté tant de larmes à la France; mais il se félicitait d'être resté lui-même constamment inaccessible au délire qui entraîna la nation. Il racontait souvent que Law avait en vain cherché à le séduire et à le convertir, et que le Régent lui-même avait paru blessé de sa résistance. « Elle m'étonne d'autant plus, lui avait dit » ce prince, que l'on dit que vous n'êtes pas » insensible à l'argent — Je l'ai aimé, lui » répondit Villars, mais c'était celui des » ennemis du Roi, et non celui de la France » épuisée ».

La peste de Marseille affectait encore son ame, et l'on voyait sa sensibilité s'exalter et s'approfondir au souvenir de ce désastre affreux. Un vaisseau venant de Syrie, avait communiqué ce fléau avec les marchandises qu'il avait apportées, et des milliers de malheureux périssaient, que l'on s'obstinait encore à méconnaître le caractère de la maladie qui les avait frappés (1). Jamais la co-

(1) Le navire qui apporta la peste à Marseille, *Capitaine Chataud*, venant de Sidon, de Seyde, de Tripoli, de Syrie et de

lère du ciel ne s'était mêlée à la misère publique avec tant de fureur. Partout l'air em-

---

Chypre, et était parti de ces côtes à la fin de Janvier 1720. Il arriva à Marseille le 25 Mai suivant, muni de déclarations qui semblaient garantir sa santé.

Cependant, le 27 mai, il y mourut un matelot, chez lequel les chirurgiens ne voulurent voir aucun signe de l'épidémie.

Le 11 juin, un soldat de l'équipage mourut également, et les chirurgiens restèrent encore dans la sécurité.

Trompée par ces déclarations, la police commit la faute impardonnable d'abréger la quarantaine de quelques passagers et de leur permettre l'entrée dans la ville. Ce fut avec eux et dans leur bagage que s'introduisit cette peste, dont les ravages allaient devenir si affreux.

Du 24 au 26 juin, un mousse et trois porte-faix, qui travaillaient sur le vaisseau, furent frappés de mort, sans que cet événement donnât même l'idée de la contagion. Ce ne fut que le 28 du même mois, qu'un nouveau malade, ayant offert une tumeur dans l'aine, l'un des indices les moins équivoques de la peste, fit soupçonner la présence du mal.

Quelques jours après, le 9 juillet, on reconnut son existence. Un jeune homme du peuple et sa sœur avaient été successivement attaqués; le 11, un autre homme était mort dans les vingt-quatre heures.

Jusqu'au 21, la contagion ne fit plus de progrès, et l'on commençait à concevoir quelques espérances; mais lorsque sur la fin du mois, on vit la maladie reprendre son activité, se répandre dans tous les quartiers de la ville, et y multiplier les victimes, l'effroi devint général et profond.

Le 31 juillet, le parlement d'Aix fit défense, à peine de la vie, de sortir de Marseille et de son territoire. Cette mesure devenait nécessaire au moment où les plus riches habitans commençaient à s'en échapper.

Cependant, le nombre des malades, des mourans et des morts,

poisonné chariait la terreur et la mort. Rien n'échappait ; les cimetières encombrés re-

---

croissait à chaque instant, et les inhumations devenaient plus difficiles. On avait ouvert de grandes fosses hors de la ville ; mais les hommes du peuple les plus misérables, saisis d'épouvante, se refusaient au soin d'y conduire les morts. Les cadavres restaient encombrés dans les maisons, dans les rues, le long des quais et au pied des arbres des cours. Des foules de malades, disent les mémoires du tems, y étaient étendus sur de la paille, ou sur des matelats empestés, implorant le secours des passans, tantôt par des plaintes touchantes, tantôt par des cris que leur arrachait la douleur. Au milieu de ces files de morts et de mourans, se trouvaient répandus des tas de meubles et de dépouilles qu'on avait jetés par les fenêtres. D'autres malheureux, entraînés par le désespoir, s'égorgeaient eux-mêmes ou allaient se jeter dans la mer.

Personne n'osait violer l'enceinte du territoire. On se retirait en foule dans une plaine voisine des murailles, sur des navires et sur des barques, où l'on croyait échapper à la mort. La peste allait encore y frapper ses victimes, et chaque jour en ajoutait mille à celles du jour précédent.

On avait successivement employé quelques centaines de forçats à enlever les cadavres ; mais ces infortunés, frappés à mesure qu'ils arrivaient, ne tardaient pas à suivre dans les fosses les morts qu'ils y avaient jetés. Les hôpitaux étaient comblés ; les rues regorgeaient de cadavres décomposés par un soleil ardent. Des exalaisons empestées sortaient de ces hideux amas ; la famine ajoutait ses horreurs à la peste ; Marseille n'était plus qu'un vaste lit de mort.

C'est dans cette affreuse position, qui se prolongea pendant les mois d'août et de septembre, que les quatre échevins, *Estelle*, *Moustier*, *Audimar* et *Dieudé*, le chevalier *Rose*, le marquis de *Pilles* et quelques hommes aussi courageux qu'eux, se dévouèrent au salut de leurs concitoyens. Intrépides au milieu de

poussaient les cadâvres; les rues regorgeaient de victimes; les eaux même, à qui l'on demandait un asyle, n'échappaient pas à la contagion. A chaque pas, on rencontrait des infortunés luttant avec la mort, des spectres errans sur le bord de leur tombe, des cadavres entassés au milieu desquels l'épidémie fermentait de nouveau; à chaque instant, des cris lugubres retentissaient et

---

ces scènes effrayantes, invulnérables au milieu des mourans et des morts, ils semblaient se multiplier par-tout où l'excès du mal appelait leur activité. On les voyait, pénétrant les premiers dans les lieux les plus infectés, présider à l'enlèvement des cadavres, marcher à cheval à la tête des tombereaux, soutenir le courage des travailleurs, ranimer l'espérance, et distribuer à une populace éperdue, des vivres, des remèdes et des consolations. Leur activité fut telle, qu'ils parvinrent à faire enlever douze cents cadavres par jour, que dévorait à l'instant la chaux vive. La misère et la calamité étaient parvenus à leur dernier période, et rien ne décourageait ces hommes généreux. Ce fut par leurs soins que la ville reçut par mer, des blés qu'on y avait fait introduire. Sur la fin de septembre même, et dès le 26 sur-tout, qu'un furieux vent du nord s'éleva sur la ville, la contagion sembla se ralentir. Insensiblement, le peuple commençait à se rassurer; l'ordre de faire les vendanges comme de coutume, avait répandu dans les esprits une espèce de calme et de tranquillité.

La malignité du mal avait effectivement diminué dès le commencement d'octobre, et jusqu'à la fin de ce mois, elle s'affaiblit de plus en plus. Depuis lors, jusqu'en juin 1721, le feu de la contagion s'éteignit. On purifia les maisons, les navires; les boutiques furent ouvertes, le commerce reprit son cours; des arrivages de blé ramenèrent l'abondance; mais en un an, cinquante mille personnes avaient été victimes de la contagion.

se mêlaient au son des cloches qui appellaient à la prière, et aux chants des processions qui parcouraient la ville, pour fléchir le ciel irrité.... En vain quelques hommes courageux se dévouent au salut de leurs concitoyens ; en vain le Régent a-t-il fait passer des secours à cette cité dévastée ; en vain la religion a ouvert ses temples, l'art multiplié ses ressources, la pitié de tout le royaume distribué des vivres, et des consolations, le fléau redouble avec fureur ; déjà les campagnes en ont reçu l'atteinte; déjà la France tremble de devenir elle-même un large et lugubre tombeau.... Comme gouverneur de la Provence, Villars allait voler lui-même au secours de cette cité malheureuse. Le Régent le retint : « Si Marseille, » lui dit-il, a besoin de vos secours, le Roi » a besoin de vos conseils. Restez auprès de » lui, vous irez inutilement augmenter le » nombre des victimes, et la France nous re- » procherait d'avoir tout perdu à-la-fois ». Villars obéit à regret; mais la Provence le retrouva dans la sagesse et l'inflexibilité des mesures qu'il opposa aux ravages de l'épidémie, et dans les succès qu'obtinrent enfin son courage et son dévouement.

C'était au sein d'une solitude charmante, que Villars, à quatre-vingts ans, renaissait dans tous ces souvenirs. Les muses, les arts, quelques amis avaient embelli sa retraite; sa vieillesse s'achevait sans infirmités, sans nuages : il ne songeait qu'à la couvrir de fleurs. La France était tranquille; une longue paix avait insensiblement ranimé toutes les parties du corps politique; l'avenir même semblait calme et serein, lorsque le bruit des combats, retentissant tout-à-coup, enflamme de nouveau son génie. Son ame brûle, ses bras s'agitent, et il redemande le sabre des guerriers.

La vacance du trône de Pologne (1) avait excité cet orage. Le vœu de la France y portait Stanislas; un vœu contraire avait armé l'Autriche, et l'Italie était devenue le théâtre de leurs rivalités. C'est dans cette contrée si souvent illustrée par la guerre, que reparaît Villars. Ses yeux brillans encore font oublier son âge. « Le Roi, s'écrie-t-il » en partant, peut disposer de l'Italie; je » vais la lui conquérir..... et déjà il a franchi les Alpes, il a joint l'armée sarde et s'est

(1) En 1733.

avancé avec elle sur les bords de l'Adda. Pizzighitone, Novarre, Crémone ont ouvert leurs portes au vainqueur ; le Milanais est soumis ; par-tout Villars s'expose. En vain ses amis veulent qu'il se conserve, « J'ai si peu de jours à vivre, leur » répond-il, que je ne dois pas les ménager, ni négliger l'occasion de rencontrer » la mort que doit ambitionner un général » d'armée ».

Un début aussi brillant semblait annoncer que Villars n'avait pas trop présumé de ses forces, lorsqu'il promettait l'Italie à son Roi ; mais à peine Charles-Emanuel eût-il vu le Milanais soumis, que son ambition se trouva satisfaite. Les instances de Villars, la voix de l'honneur, rien ne put l'ébranler. Ce prince fut à la veille de sentir tout le poids de sa faute, au moment où, s'avançant avec Villars sous une faible escorte, il tomba dans un gros d'Autrichiens. « Le pas » est périlleux, dit le vieux maréchal ; mais » il faut en sortir. La valeur n'a rien d'im» possible ». En même tems il fond sur l'ennemi et délivre le Roi. « A quatre-vingts » ans, lui dit le prince, vous venez de mon» trer toutes les forces que vous ayiez à

» trente. — Sire, lui répond Villars, ce
» sont les dernières étincelles de ma vie,
» ma santé s'affaiblit chaque jour, et je me
» sens incapable de pouvoir agir plus long-
» tems ».

Rebuté par les lenteurs du Roi, fatigué de dégoûts, Villars avait supplié sa Cour de lui accorder son rappel. Lorsqu'il l'eut obtenu, il alla prendre congé de ce prince. « Sire, lui dit-il, je retourne en France, et
» je pars pénétré de douleur de n'avoir pu
» mériter les bonnes grâces de Votre Ma-
» jesté. Louis XIV, qui était un grand roi,
» et même tous les princes sous lesquels j'ai
» servi, m'avaient accordé les leurs; V. M.
» est la seule qui m'ait refusé ce bonheur».

Il partit et passa par Turin. L'épuisement de ses forces ne lui permit pas de continuer sa route; et il sentit dès lors, que la France, qu'il avait tant aimée, ne le reverrait plus. « L'idée de la mort, répétait-il
» souvent, ne m'affecte pas; je l'ai si sou-
» vent affrontée.... mais mourir hors de sa
» patrie, mais mourir hors du lit de l'hon-
» neur !.... »

Son épuisement augmentait chaque jour, et son esprit conservait encore tout le feu

de la jeunesse. Pendant sa maladie, il ne parla que guerre, que siéges, que combats. On lui apprend que les Impériaux sont battus à Bitonto, et ses forces semblent renaître.... On lui parle du siége de Philisbourg, et il oublie ses douleurs pour tracer le plan d'une attaque.... Bientôt son confesseur lui apprend que Bervick a été emporté d'un coup de canon, et le félicite que le ciel lui ait laissé le tems de se reconnaître et de songer à son salut.... « Quoi ! s'écrie » Villars, Bervick est mort, et sa mort a » été si belle ! j'avais toujours bien dit qu'il » était plus heureux que moi ! »

Sa maladie était sans ressource ; c'était un corps affaibli que le tems entraînait. Il expira le 17 juin 1734, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans la même chambre où il était né, en 1652, lorsque son père était ambassadeur à la Cour de Turin.

QUARANTE-NEUVIÈME TOMBEAU.

VERTOT,

MORT EN 1735.

Peu d'historiens, me dit mon guide, ont écrit avec plus de sentiment, d'élégance et de force, et se sont exercés sur des sujets plus nobles et plus élevés. Il se plaisait à écrire au milieu des trônes renversés, des empires détruits, des générations dévorées. Les crises politiques qui ont agité les peuples semblaient réchauffer et retremper son génie ; on eût dit que son ame avait besoin d'être remuée par le choc de toutes les passions.

Ses *Révolutions de Portugal* offrent des couleurs brillantes, des descriptions animées, des caractères fortement exprimés. En un seul jour, une nation, esclave depuis cent ans, change sa destinée.... C'était à

Vertot à la peindre et à la célébrer. Le père Bouhours, si bon juge en fait de style, ne pouvait se lasser d'admirer cet ouvrage; Bossuet croyait y voir une plume taillée pour la vie de Turenne; la France entière applaudit à ce premier essai.

Ses *Révolutions de Suède* rappellent le pinceau de Quint-Curce. Un prince fugitif, long-tems proscrit par le malheur, errant dans les montagnes de la Dalecarlie, s'enflamme tout-à-coup à l'idée de sa patrie esclave, et jure de la venger. Son ame brûlante électrise ce peuple encore sauvage. Il lui dévoile son nom, sa naissance, et fait passer dans tous les cœurs les sentimens de la vengeance et de la liberté. A la tête de quelques paysans, il marche à l'ennemi. Un premier succès a grossi son armée; partout les Danois fuient, et tandis que Christiern, teint du sang des Suédois, tremble sur un trône déjà faible et penchant, Gustave, animé par l'ambition de relever le sien, compte ses pas par des victoires, termine cette révolution qui fixe les destinées de la Suède, et lui rend sa considération et sa gloire sous un règne aussi sage qu'heureux.

Le tableau de ce changement, sous la main de Vertot, fit l'admiration de l'Europe. On se révoltait avec les Suédois écrasés sous le Néron du nord; on marchait avec Gustave à la vengeance et à la gloire; on admirait dans ce héros la valeur qui relève les sceptres, les talens qui les embellissent, et la sagesse qui sait les conserver.

La Cour de Stockholm, charmée de voir sa plus importante révolution peinte sous d'aussi brillantes couleurs, chargea son ministre à Paris de faire connaissance avec l'auteur, et de l'engager à entreprendre une histoire générale de Suède. Ce projet échoua : l'envoyé suédois dédaigna le simple curé d'un village de la Normandie, et cette vanité ridicule priva sans doute l'histoire d'un de ses plus beaux monumens.

Cet ouvrage devait cependant être surpassé par l'*Histoire des Révolutions Romaines*; c'est le chef-d'œuvre de l'abbé de Vertot. Jamais il ne porta plus loin la dignité des pensées, la sévérité du style, la marche imposante et solemnelle qu'exigeait son sujet. Il faut le lire; il faut le voir tracer en traits de feu la chûte et la renaissance des trônes, se promener au milieu des

larmes et des triomphes, peindre les scènes gigantesques par lesquelles Rome enchaîna l'univers, marcher bientôt sur les débris de ses mâles vertus, et rêver sur leur décadence. On croit être au champ de Mars; on croit assister à ce sénat auguste qui dictait des lois à la terre; on croit voir une pyramide brisée par le poids même de sa grandeur.

L'*Histoire de Malte* est son dernier ouvrage, et il avait plus de soixante-dix ans, lorsqu'il la termina. On y retrouve cette narration agréable et cet art d'attacher, d'intéresser, d'émouvoir, qui faisait un des principaux talens de Vertot; mais déjà l'âge semblait avoir refroidi ses pinceaux. Son imagination n'a plus autant d'éclat; son style est plus languissant, plus lâche, et il est lui-même plus orateur, qu'historien philosophe et profond. Cependant aucune de ses productions ne lui obtint des succès plus flatteurs. Le Grand-Maître de Malte le nomma historiographe de l'Ordre, l'associa à tous ses privilèges, et en lui donnant une commanderie, lui permit d'en porter la croix.... mais tous ces honneurs ne purent réparer les défauts de l'ouvrage.

Dans la société, Vertot était ami chaud, officieux et empressé à plaire. Sa conversation était vive et brillante ; mais les infirmités qui assiégèrent ses dernières années, en le ravissant à ses amis, ne le firent plus vivre que pour l'ennui et la douleur. Il mourut le 15 juin 1735, âgé de quatre-vingt-un ans.

CINQUANTIÈME TOMBEAU.

LE PRINCE EUGÊNE,

MORT A VIENNE, EN 1736.

Eugène, me dit le vieillard, avait obtenu, sous trois Empereurs, des titres immortels à la gloire. Plus heureux que Louis XIV, qui avait dédaigné ce héros (1), Léopold avait pénétré son génie et l'avait employé. Joseph l'avait chéri comme un frère ; Charles VI l'avait récompensé comme un vieux serviteur. Partout ce guerrier avait été l'appui de leur couronne, l'effroi des

(1) Il était né à Paris, en 1693, et avait été d'abord détiné à l'église, sa passion pour l'art militaire l'en dégoûta bientôt. Louis XIV lui ayant refusé un régiment, le prince Eugène se décida à quitter la France et à se rendre à Vienne, où il entra, comme volontaire, dans l'armée qui agissait en Hongrie contre les Turcs.

Turcs, la terreur des Français; partout, il avait laissé ses maîtres indécis sur ce qu'ils devaient le plus estimer, ou sa valeur, ou son génie, ou l'intrépidité qui releva leur trône, ou la dextérité qui, dans les négociations les plus difficiles, sut si bien en ménager les nombreux intérêts.

Eugène paraît d'abord sous Léopold I (1), lorsque la maison d'Autriche éprouve toutes les humiliations du malheur. Les Turcs ont inondé la Hongrie et porté jusqu'aux portes de Vienne la terreur et l'effroi. L'Empereur a fui sa capitale, et cette malheureuse cité, brusquement assiégée par deux cent cinquante mille infidèles, est à la veille de subir leurs dernières fureurs. Eugène, à vingt ans, débute sur ce champ de bataille, et reçoit de Sobieski triomphant ses premières leçons. Animé par ce premier succès, impatient de triomphes nouveaux, son courage à Hersan, décide la victoire; à Zenta, il écrase les Turcs réunis sur les bords de la Thiesse, et dépose à son retour, entre les mains de Léopold, le sceau de l'empire Ottoman (2).

(1) Depuis 1683 à 1705.

(2) Le prince Eugène gagna la bataille de Zenta, contre la dé-

Un peu plus tard, lorsque la succession de Charles II a embrâsé l'Europe, Eugène est chargé d'y venger les droits de Léopold. Son début se fait en Italie; mais, pendant qu'il la dispute à Catinat et à Villeroi, dans une foule de combats où il conserve toujours l'avantage, pendant que les Français sont successivement battus sur l'Adda, l'Adige et l'Oglio, en Allemagne, ils obtiennent des succès qui balancent leurs pertes. Villars triomphait à Fridlinguen (1), et écrasait à

fense précise qu'il avait reçue de la livrer. L'Empereur, prévenu contre lui par cette désobéissance, le reçut froidement à son retour à Vienne, et peu de tems après, un officier vint même lui demander son épée. « La voilà, dit Eugène, elle est encore « teinte du sang des ennemis ». La nouvelle de sa disgrace s'étant répandue dans la ville, des citoyens accoururent en foule autour de son palais, et lui envoyèrent une députation, pour lui dire qu'ils le défendraient au péril de leur vie. « Je vous remercie, ré» pondit Eugène, de votre affection pour moi; mais je ne veux » d'autre garant de ma sûreté, que la droiture de ma conduite et » le peu que j'ai fait pour le service de S. M.; elle est trop équi» table pour ne pas me rendre bientôt la justice que je crois mé» riter. » Le prince ne s'était pas trompé, et dès ce jour même, il recouvra toute la confiance de son maître. « A Dieu ne plaise, » dit Léopold, que je traite comme un malfaiteur, un prince par » qui le Ciel m'a comblé de tant de faveurs! Eh! comment d'ail» leurs pourrait-il être coupable, celui qui a été l'instrument dont » Dieu s'est servi pour châtier les ennemis de son fils? ».

1) 14 Octobre, 1702.

Donavert le comte de Styrum. Ratisbonne, Augsbourg et Passau se rendaient à l'électeur de Bavière; Tallard venait de reprendre Landau; Marsin inondait les rives du Danube; la route de Vienne était libre, et Léopold, pour la seconde fois, allait voir les murs de sa capitale investis.

Sobieski n'était plus; mais Eugène restait. Au bruit des dangers qui menacent le trône, il accourt d'Italie, concerte sa marche avec le duc de Marlborough, pénètre en Allemagne, sauve l'Autriche à deux doigts de sa perte, menace la Bavière et l'Alsace, et réuni aux Anglais, livre cette bataille d'Hochstet, si sanglante et si décisive (1), qui, rejettant l'armée française du Danube sur les rives du Rhin, lui fait perdre en un jour, cent lieues de pays et le fruit d'une belle campagne, et commence cette succession d'infortunes qui devaient humilier le cabinet de Versailles et jeter sur la fin du

(1) Le prince Eugène, après cette bataille, invita les prisonnior français à un opéra, et, au lieu d'une pièce suivie, il fit chanter cinq prologues de Quinault, à la louange de Louis XIV. » Vous voyez, leur dit-il, messieurs, que j'aime à entendre les » louanges de votre maître. »

plus beau règne de la monarchie les ombres du malheur.

Sous Joseph I (1), Eugène continue à fixer l'admiration du monde et à tirer de la victoire d'Hochstet tous les avantages qu'elle offre aux alliés. Le duc de Vendôme défendait l'Italie ; c'est là où de nouveaux dangers appellent le héros. A Cassano, il s'expose comme un simple soldat, et frémit de la blessure qui l'empêche de fixer la victoire ; mais bientôt il se venge sous les murs de Turin où l'a conduit une marche savante et où, après avoir forcé les retranchemens des Français qui assiégent cette place, il voit, en y entrant lui-même, tout un peuple tomber aux genoux de son libérateur (1). C'est ici la plus belle de ses campagnes. Il ramenait un allié malheureux au sein de ses états ; il recouvrait Pizzighitone, Casal, Tortone, Modène, toutes les places du Pié-

(1) Depuis 1705 à 1711.

(2) La victoire de Turin (7 septembre 1706), fit une grande sensation en Europe et sur-tout en Angleterre. Une dame de cette nation, au récit de cette bataille, transportée d'admiration pour le prince Eugène, le fit son héritier. On vit même un jardinier à l'agonie, enflammé par le même motif, lui faire un legs de cent livres sterlings.

mont et de la Lombardie ; il forçait enfin les Français abattus, dispersés, à évacuer l'Italie, et à perdre en une seule campagne, le fruit de tant de sacrifices, de dépenses et de sang.

Cependant la guerre continuait avec une sombre fureur. La Flandre sur-tout où Marlborough et le duc de Bourgogne combattaient depuis long-tems avec des succès partagés, semblait appeller le héros. A peine Eugène y est-il, qu'il triomphe. La victoire d'Oudenarde (1) lui ouvre les portes de Lille; Bruges, Gand, Mons, Tournai capitulent; à Malplaquet (2), il est encore vainqueur. C'est là où, atteint d'une balle au milieu de l'action, il répond à ceux qui le conjurent d'aller faire panser sa blessure : « Si nous » devons mourir ici, qu'importe de se faire » panser ? si nous en revenons, il y aura » pour cela assez de tems ce soir ». C'est là enfin où les alliés éprouvent, au milieu d'un carnage effroyable, tout ce que l'on peut attendre de l'audace française, et où, quoique restés maîtres du champ de bataille,

(1) 11 Juillet 1708.
(2) 11 Septembre 1709.

ils ont le déplorable spectacle des sacrifices par lesquels ils viennent de s'y maintenir.

Le règne de Charles VI (1) s'ouvre par des désastres. La victoire si long-tems fugitive venait de reparaître sous les drapeaux français, et Villars l'avait fixée à Denain (2) d'une manière décisive et brillante. En même tems, la reine Anne, fatiguée d'une guerre inutile, se détachait sourdement de la grande alliance; le crédit du duc de Marlborough pâlissait, et déjà Louis XIV avait reçu des ouvertures de paix de la part du cabinet britannique; La Savoye, le Portugal et la Prusse étaient également à la veille de signer leur traité; les Etats-Généraux eux-mêmes s'isolaient de l'Autriche... et l'Autriche abandonnée à ses propres ressources, épuisée, affaiblie même par ses victoires, commençait à éprouver le besoin de la paix. Eugène et Villars furent choisis pour la négocier pour les Cours de Vienne et de Versailles, et l'Europe vit ces deux grands hommes réunis à Rastadt et si souvent opposés sur les champs de bataille, s'étonner eux-mêmes de

(1) Depuis 1711 à 1736.
(2) En 1712.

ne se rencontrer cette fois que pour le bonheur des nations (1).

Cependant la guerre qui vient de se rallumer entre l'Empereur et les Turcs, rappelle un héros en Hongrie, et déjà Eugène s'y précipite à la tête de cent mille Allemands. Ses premiers pas sont des victoires. Dans une première campagne, il met en pièces l'armée ottomane à Peterwaradin (2), emporte Temeswar, soumet la Valachie ; dans une seconde, dont la prise de Belgrade est l'objet principal, il surmonte tous les obstacles d'une position difficile, attaque, bat, disperse l'armée qui vient secourir cette place et la force à capituler, puis signe à Passarowitz une paix que ses succès lui ont donné le beau droit de prescrire (3).

Le calme dont l'Europe jouit dès-lors, pendant plusieurs années permit au prince Eugène de goûter les douceurs du repos. Heureux d'avoir stipulé pour le bonheur des peuples, devenu l'objet de leur amour et de

---

(1) La paix fut signé à Rastadt entre la France et l'Autriche, le 6 mars 1714.

(2) 5 août 1716.

(3) En 1718.

leur admiration, ce héros achevait à Vienne sa longue et brillante carrière, et y était encore, dans le conseil du Prince, l'ornement et l'appui de l'Etat. Sa vieillesse semblait être la soirée d'un beau jour qu'ont à peine effleuré les nuages, et dont tous les instans laissent des souvenirs.... et quels souvenirs que ceux de ce grand homme! quel cortège que celui de quarante combats et presque de quarante victoires! quels lauriers que ceux d'Hochstet, de Turin, d'Oudenarde, grouppés sur une même tête avec ceux de Zenta, de Belgrade et de Peterwaradin!

Le prince Eugène chérissait les beaux-arts, et le culte qu'il leur rendait, répandait sur sa retraite un charme inexprimable. Sa bibliothèque, ses tableaux, ses meubles, ses jardins, tout portait l'empreinte de son goût et de sa magnificence. Son esprit était très-cultivé, son discernement admirable, son cœur même sensible à la beauté. Cependant il ne voulut jamais se marier, non qu'il n'estimât les femmes, mais parce qu'il croyait que ce lien était incompatible avec le devoir d'un soldat.

Sa taille était médiocre. Il avait le visage long, le teint brun, les traits mâles, les yeux noirs, vifs et plein de feu. Il tenait la

bouche presque toujours ouverte et s'était accoutumé à prendre beaucoup de tabac. Son nez était bien fait, quoique un peu long, son visage maigre et ses joues enfoncées. Ses cheveux étaient noirs; il les conserva jusqu'à ce que l'âge l'obligea à les faire couper et à prendre perruque.

Une destinée singulière avait dirigé contre un Prince aussi fidèle à l'honneur qu'à la gloire, des calomnies atroces que son nom seul eût dû déconcerter. Trois souverains l'accusèrent d'avoir formé le projet d'attenter à leur vie, et trompés par quelques bruits absurdes, l'associèrent un moment aux plus vils scélérats.

A Londres où Charles VI l'avait envoyé pour balancer le parti des Torys et pour traverser les négociations de paix que le cabinet britanique avait secrètement ouvertes, on l'accuse d'avoir proposé l'assassinat d'Oxford, l'incendie de Londres et la mort de la Reine. Ses relations avec le duc de Marlborough exposé lui-même à la haine publique, augmentent les soupçons. Les esprits du peuple s'exaltent, et Eugène, outragé chaque fois qu'il se présente en public, échappe à peine à ses emportemens.

En Italie où ce Prince commande, pendant que Philipe V vient un instant y partager les dangers des Français, d'odieuses clameurs lui reprochent un attentat contre la personne du monarque espagnol. Louis XIV même ne fut pas exempt d'inquiétude. Il avait envoyé six gentils-hommes à l'armée, avec ordre de ne pas quitter son petit-fils ; sa garde avait été doublée, et le duc de Vendôme chargé de veiller spécialement à sa conservation. Eugène, informé de quel crime on l'accuse, croit devoir prononcer toute l'horreur dont il est pénétré, et publie aussitôt un manifeste qu'il fait circuler dans le camp ennemi (1).

A Berlin, un malheureux, nommé Clément, s'était introduit à la Cour, en offrant le secret d'un complot dirigé contre la personne du Roi. Une lettre du prince Eugêne

---

(1) « L'on fait savoir, dit-il dans cette pièce, à M. le duc de » Vendôme et à toute l'armée, que le prince Eugêne n'a jamais » été un assassin, et qu'il n'y a aucune raison qui pût l'obliger » à cette action infâme. Outre qu'il sert un maître qui n'a jamais » employé de pareils moyens, et qui est incapable de les com- » mander, il est lui-même connu dans le monde sur le pied de » ne servir que pour l'honneur et la gloire. Ainsi, s'il n'y a d'autres » raisons que cela qui ait fait doubler les gardes, on peut, sur » ma parole, les laisser dans le premier état ».

remplie de ce dessein et produite avec effronterie, jeta dans l'âme de Frédéric-Guillaume, les plus cruels soupçons; mais bientôt on reconnut l'imposture. Clément, jeté dans un cachot, avoua qu'il avait contrefait l'écriture et le sceau de ce Prince, et on rougit d'avoir cédé, même pour un instant, à une impression qu'on devait repousser.

La modestie du prince Eugène embellissait toutes ses qualités. Un compliment, quelque léger qu'il fût, le mettait mal à son aise, et il avait tellement en horreur la moindre apparence de flatterie, qu'il excluait ordinairement de sa conversation toutes les expressions de civilité que l'usage y a introduites. Son abord était froid, réservé; il était fidèle à sa parole, mais il promettait peu. Cette franchise austère, cette inflexibilité de principes contre laquelle échouèrent toujours l'intrigue et l'adulation, le rendaient mauvais courtisan, et offraient à ses ennemis d'immenses avantages. Elles jetèrent même quelques nuages entre Charles VI, et ce Prince, trop franc lui-même, trop fier, trop grand pour descendre aux petites intrigues des Cours, et pour sacrifier la vérité et les intérêts de l'État à l'ambition de plaire.

L'Empereur admirait ses vertus, accueillait ses avis, estimait ses services ; mais il n'y avait pas entr'eux cette confiance et cette intimité qui avait rapproché Eugène de Léopold et de Joseph. Leurs entrevues étaient froides et courtes, et lorsqu'ils se parlaient, ils semblaient toujours se craindre et se défier l'un de l'autre. Le maître ne faisait paraître aucun de ces sentimens affectueux que le cœur affectionne ; le sujet dédaignait continuellement d'y mêler un culte que blâmait sa raison.

Accoutumé aux grands résultats des batailles, et trop impatient pour descendre aux détails minutieux de l'administration, il était difficile de l'occuper d'affaires avant dix heures du matin et après deux heures du soir. Il consacrait le reste de sa journée à la littérature, aux beaux-arts, et à la société de quelques amis, parmi lesquels madame la comtesse de Bathiani tenait le premier rang. Charles VI ne pouvait lui pardonner cette sorte de négligence, et les ennemis du prince Eugène s'en prévalurent souvent avec succès pour le peindre sous des couleurs défavorables aux yeux de l'Empereur.

reste de respect pour la gloire de ce

Prince et la vénération générale dont il était l'objet, le maintinrent à la tête du département de la guerre; mais, hors de-là, il n'avait aucune influence dans le gouvernement. Dans les conseils, il donnait son avis, lorsqu'on le lui demandait, avec sa franchise ordinaire, mais sans avoir ni l'ambition de le faire accueillir, ni l'attention de le faire appuyer par les autres ministres dont il semblait dédaigner le concours.

Cependant la mort d'Auguste II (1) venait de bouleverser l'Europe, et d'y reproduire le spectacle du sang et le bruit des combats. Deux rivaux se disputaient le trône de Pologne; et presque tout le continent avait armé pour y porter Auguste ou Stanislas (2). Eugène, attentif sur sa situation politique et sur les forces que déployait la France pour soutenir l'allié de son Roi, cherchait à détourner l'Empereur d'une guerre dont les désavantages, sans le secours des puissances maritimes, lui semblaient assurés. Il ne se chargea même qu'avec répugnance

(1) En 1733.

(2) Auguste III, électeur de Saxe, fils du roi défunt, et Stanislas Lesziuski, qui avait déja occupé ce trône en 1704.

du commandement de l'armée qu'on allait opposer sur le Rhin, aux progrès du maréchal de Berwick, et n'y retrouvant plus les vieux soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, il désespéra, pour la première fois, de pouvoir la fixer.

Cette campagne, comme il l'avait prévu, ne répondit ni aux hautes espérances du cabinet de Vienne, ni à l'enthousiasme que l'Autriche avait accoutumé d'éprouver au nom de son héros. Soit qu'il craignit de confier aux hazards de nouveaux combats sa réputation et sa gloire, soit que, trop faible pour attaquer l'armée française, il préférât de la laisser s'affaiblir par les maladies auxquelles elle était en proie, il se borna à la resserrer dans ses retranchemens. Philipsbourg fut pris sous ses yeux, et cet outrage même ne put émouvoir le vengeur de l'Autriche. Étonné de cette immobilité, Frédéric II, encore prince royal (1),

(1) Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, s'était rendu à l'armée autrichienne, où un corps de ses troupes servait sous les ordres du prince Eugène, et y avait conduit son fils, le prince royal, impatient de voir et d'admirer le vainqueur de Peterwaradin. On put observer, dès cette campagne, l'intrépidité de

n'appercevait plus que l'ombre d'un grand homme, et s'écriait douloureusement « qu'il » avait survécu à lui-même, et que les » héros comme les autres hommes, étaient » sujets à la caducité ».

Cette agitation fut de courte durée. La paix de Vienne (1) éteignit l'incendie, et produisit des changemens rapides et imprévus. On ne reconnut plus l'Europe bouleversée. La Pologne était abandonnée à un prince allemand; un Lorrain avait obtenu la Toscane; Naples et les deux Siciles passaient à un prince espagnol; on donnait la Lorraine à un roi de Pologne. La maison d'Autriche perdait presque toute l'Italie, et la France parvenait au plus haut période de gloire et d'agrandissement. Les peuples étonnés cherchaient en vain leurs maîtres;

Frédéric II. Etant allé reconnaître les lignes de Philipsbourg, il revint par un chemin qui l'exposait au canon des Français. Quelques boulets fracassèrent même autour de lui plusieurs branches d'arbres, sans que son cheval sortît du pas, et que la main qui tenait la bride changeât de mouvement. Il continua de parler à quelques généraux qui l'accompagnaient, sans laisser appercevoir la moindre altération.

(1) La paix définitive ne fut signée qu'au mois de novembre 1738, mais les préliminaires l'avaient été au mois d'octobre 1735.

la politique, les trônes, les visages, tout en un jour avait changé.

Peu de tems après la signature des préliminaires, au commencement d'avril 1736, le prince Eugène fut atteint d'une maladie qui paraissait être la suite de ses fatigues et d'un âge avancé. On désespéra d'abord de le sauver; mais l'habileté des médecins triompha, et lorsqu'on le vit reparaître à sa table, aux spectacles, à la Cour, et reprendre sa manière de vivre ordinaire, on se flatta qu'on pourrait encore le conserver longtems.

Le vendredi 20 avril, il donna dans son hôtel un dîner dont il fit parfaitement les honneurs. Fidèle à toutes les convenances, il alla même recevoir les convives au premier degré, et les reconduisit. On observa, comme un augure favorable à sa santé, que, buvant du café après le repas, il s'assit sur un tabouret et refusa une chaise à dossier qu'on lui avait présentée.

Le soir du même jour, le Prince alla chez la comtesse de Bathiani, où il passait presque toutes ses soirées. Il y trouva l'ambassadeur de Suède et le comte de Windisgratz. La conversation s'engagea. Le Prince proposa

le premier un piquet, et l'on commença la partie.

Le comte de Tarouca, ambassadeur de Portugal, étant survenu, on l'engagea à s'y intéresser. Eugène paraissait souffrir; sa faiblesse était extrême. Il jouait cependant, cherchait à se contraindre, et n'y parvenait pas. Sa bouche était continuellement ouverte; à peine pouvait il respirer.

Tarouca s'apperçut le premier de l'état de détresse où se trouvait le Prince, et de la violence qu'il se faisait; mais Eugène s'obstina à n'en point convenir, et l'on continua la partie. Cependant il n'en pouvait plus; Tarouca l'observait. Un coup-d'œil éclaira la Comtesse qui, se servant à propos de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, l'engagea enfin à se retirer et à aller prendre du repos. On se sépara à neuf heures.

En arrivant chez lui, le Prince trouva son souper servi, mais il ne voulut rien prendre, et il dit à son maître-d'hôtel qu'il n'avait pas envie de souper, mais de dormir. On le transporta dans son lit.

Son valet-de-chambre, en le déshabillant, le fit ressouvenir d'un remède dont ses médecins lui avaient prescrit l'usage, chaque

jour en se couchant. *Il n'y a rien qui presse*, lui répondit Eugène. *Ce soir ou demain, cela me paraît fort égal...., j'aime mieux attendre à demain.*

Dès qu'il fut couché, tout le monde se retira. A minuit, son valet-de-chambre rentra dans l'appartement, ouvrit les rideaux de son lit, et vit encore le Prince jouissant d'un sommeil tranquille.

Le lendemain 21, à dix heures et demie du matin, l'Inspecteur des appartemens de l'hôtel entra dans le cabinet du Prince. Ne l'ayant point entendu tousser suivant sa coutume, il courut en donner avis à son valet-de-chambre, qui vint aussitôt ouvrir les fenêtres de son appartement. Il crut d'abord que son maître dormait encore, et il allait se retirer, mais faisant réflexion que l'heure à laquelle il se réveillait habituellement était depuis long-tems passée, il se décida à ouvrir les rideaux de son lit..... Que voit-il? un cadavre!

Les cris des domestiques retentirent bientôt dans le palais, et Vienne en un instant apprit cette déplorable nouvelle. Tous les visages exprimaient une douleur profonde.

Une foule de peuple accourait de tous les quartiers de la ville, pour voir encore une fois ce héros; on fut obligé de poser des sentinelles aux portes du palais, pour y conserver l'ordre.

Son corps fut ouvert; les intestins étaient sains, mais le cœur était un peu flétri. Une humeur visqueuse et flegmatique dont on apperçut les restes dans le gosier, paraissait l'avoir étouffé.

Son corps, après avoir été embaumé, fut placé sur un lit de parade, et exposé pendant trois jours dans une des salles de son hôtel. On l'avait revêtu de son uniforme écarlate, galonné d'or, comme colonel d'un régiment de dragons. Son casque, sa cuirasse, ses gants et son épée étaient suspendus sur sa tête. Près de là, on voyait le bonnet ducal, les décorations de ses ordres et l'épée que le Pape lui avait envoyée après la victoire de Peterwaradin. Le lieutenant-colonel du régiment était en sentinelle à côté de son lit.

Le Prince fut inhumé avec magnificence. L'Empereur, la Cour, tous les grands de l'Empire assistèrent à ses funérailles. On

prononça son oraison funèbre au milieu d'un concours innombrable, et les larmes du peuple, plus éloquentes encore, vinrent arroser son tombeau.

CINQUANTE-UNIÈME TOMBEAU.

DUGUAY-TROIN,

MORT EN 1736.

A CÔTÉ de l'un des plus redoutables ennemis de la France, me dit mon guide, repose son vengeur. Observe ce tombeau et rends hommage au héros qu'il renferme. Hélas! s'il eût vécu autant que sa gloire, nous n'aurions pas de larmes à verser.

Le siècle de Louis XIV n'existait plus que dans les souvenirs. Tous ses héros avaient successivement disparu; Duguay-Troin seul restait pour en offrir l'image; et le tems n'a pas respecté ce dernier monument...! O mon ami! quelles images de la fragilité de la vie, que tous ces conquérans abatus! L'homme étonné les cherche; il interroge leurs débris; il les redemande à la terre, et il ne peut s'accoutumer à l'idée accablante que la mort ait tout dévoré.

Ils ne sont plus !... Mais, au sein de ces ruines, leur âme respire, leur grandeur parle encore. De leur poussière sortent les mâles vertus, les fortes pensées, les modèles sublimes, et quand tout semble disparaître, leurs ombres augustes planent encore dans la nuit des tombeaux.

Ainsi toutes les bouches, tous les cœurs ont nommé Duguay-Troin. Il n'est plus, et la France rappelle avec enthousiasme tout ce qu'il fit pour elle, et la renommée publie les vertus et les talens qui le rendent immortel.

Sa gloire est encore présente à la pensée. On cite avec orgueil cette foule de combats où il fit triompher le pavillon français; on le voit rendre aux flottes de son roi leur éclat et leur force, promener de mers en mers la victoire, et la fixer dans ces mêmes parages où le désastre de La Hogue laissait tant d'outrages à venger.

Son courage et son intrépidité enflamment encore les marins. Comme Jean-Bart, né sans ayeux (1), il devient le seul artisan

---

(1) Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo, en 1673, d'une famille de négocians.

de sa gloire. C'est dans la marine marchande qu'il forme son génie ; c'est à l'école des abordages, des combats, des tempêtes, qu'il se prépare à servir sa patrie, dans des entreprises plus éclatantes et mieux liées à sa prospérité. Bientôt il va devenir invisible à la terre. L'eau et le feu seront ses élémens. Il vivra parmi les secousses, il marchera sur les abîmes, il combattra au milieu des écueils. Les vents charieront la mort; les vagues écumantes ouvriront leurs tombeaux; bientôt les fureurs des hommes et des cieux se mêleront à ces scènes effrayantes; le sang teindra les eaux, les nuages auront vomi la foudre... et Duguay-Troin fondera sa grandeur sur ce théâtre d'horreur et d'épouvante; il y joindra le génie à l'audace; il y guidera ses flottes victorieuses; il les couvrira de dépouilles ennemies et de la terreur de son nom.

Douze flottes attaquées et vaincues, plus de trois cents navires marchands amenés dans nos ports, vingt vaisseaux de guerre enlevés, ne sont qu'une portion de sa gloire. C'est dans les premières années du dix-huitième siècle qu'il la fixe avec le plus d'éclat. C'est lorsque toute l'Europe, liguée contre

la France, dispute le trône d'Espagne aux Bourbons, que Duguay-Troin répare les revers de sa patrie, par autant de prodiges, et va élever sur les rives d'un monde nouveau des trophées immortels.

La conduite de Rio Janeyso (1), est l'époque de sa vie que la France rappelle avec le plus d'orgueil. Elle suit encore ce héros dans les contrées lointaines; elle le voit enflammé par les difficultés, vaincre tous les obstacles, braver une forteresse, une armée, une flotte, pénétrer au milieu des barrières les plus formidables, descendre sur des rivages défendus par la nature et l'art, ravir au Brésil ses richesses, et rentrer dans les ports de la France, fier d'avoir châtié les Portugais de quelques succès obtenus en Europe sur la faiblesse et l'incapacité.

Pour triompher ainsi, il fallait plus que du courage : les victoires maritimes dépendent encore du génie et de la science des mers. Duguay-Troin en avait approfondi l'étude difficile, et il s'était, en quelque manière, asservi par ses combinaisons, l'air, les cieux et les flots. Son coup-d'œil était ra-

(1) En 1711.

pide et sûr; rien n'échappait à sa pénétration. Dans le projet, il semblait dédaigner la valeur; dans l'exécution, il paraissait oublier la prudence.

Comblé des faveurs de son Prince (1) et environné de tous les prestiges de sa réputation, Duguay-Troin reste simple, parce qu'il est toujours grand. Sa fortune, sa renommée, les applaudissemens de la France ne l'ont pas enivré. Il croit toujours n'avoir rien fait, et la modestie ajoute un charme de plus à sa gloire.

Son désintéressement est encore admiré. Il dispose des richesses du monde; le Brésil lui ouvre ses trésors, et il ne songe qu'à les verser sur sa patrie, ou qu'à récompenser la valeur des soldats qui l'ont secondé. Le Roi lui offre une pension; il le supplie de la transporter à un capitaine en second, blessé dans les combats, et il ajoute à cet acte sublime ces expressions qui en relèvent l'éclat : *Je*

---

(1) Louis XIV se plaisait à entendre de la propre bouche de Duguay-Troin, le récit de ses actions. Un jour, ce célèbre marin lui faisait celui d'un combat, où il commandait un vaisseau nommé LA GLOIRE. *J'ordonnai*, dit-il, *à LA GLOIRE de me suivre. — Et vous l'avez trouvée fidèle*, reprit Louis XIV.

suis assez récompensé, si j'obtiens l'avancement de mes braves.

Au milieu des embrâsemens et des meurtres qui remplissent sa vie, il conserve cette sensibilité douce et bienfaisante qui répare d'inévitables maux. Que de larmes n'a-t-il pas essuyées! Que de vaincus n'a-t-il pas consolés! Que de fois n'a-t-il pas frémi de son courage même!..... Malheureux ceux qui l'ont blâmé d'avoir cédé quelquefois à des sentimens tendres, comme s'il n'appartenait pas à l'amour de retremper la gloire, et à la beauté d'embellir la valeur.

A la Cour du duc d'Orléans, il profite de la paix pour réparer les plaies de la guerre, et pour rendre à la marine française sa prépondérance et son antique éclat. Placé par le Régent à la tête du conseil des Indes, il ne cesse de lui rappeller que les flottes sont les appuis des trônes et les plus sûrs boulevards d'un état. Ses méditations, ses conseils, ses travaux, développent ce grand principe de gloire, et toutes ses pensées s'arrêtent sur les moyens d'en entourer le pavillon français.

Le système pacifique du cardinal de Fleury enchaîne sa valeur; mais dans le calme même

dont l'Europe jouit, Duguay-Troin prévoit les nouveaux dangers qui vont agiter sa patrie, et il s'apprête à les maîtriser. Le feu de son génie se répand alors sur toutes les parties de l'administration maritime. Il visite les ports, les chantiers, les escadres. Ses regards traversent les mers; il a l'espoir de les rendre encore témoins de ses triomphes; il brûle de combattre; il languit, il s'indigne. Le repos use ses forces; son âme s'agite dans un corps épuisé. Bientôt il n'est plus que l'ombre de lui-même, et il meurt dans la capitale où il était venu chercher quelques soulagemens.

Sa taille avantageuse, ses traits mâles et fiers, annonçaient le héros. Il parlait peu; son tempérament le portait à la mélancolie, et l'habitude des projets, des dangers, des secousses, le rendait indifférent et distrait pour tout ce qui ne lui procurait pas ces fortes émotions. On lui parlait longtems; on se flattait qu'il avait entendu, et à peine avait-il écouté..... Ah! si, au lieu des petites intrigues qui occupent et agitent les hommes, on l'eût entretenu de la gloire de la France, de l'empire des mers; si on eût ouvert de nouvelles routes au commerce;

si on eût porté dans les colonies de nouvelles sources de force et de grandeur..... alors il aurait compris ce langage, et son enthousiasme y aurait répondu.

CINQUANTE-DEUXIEME TOMBEAU.

CHARLES VI,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, MORT EN 1740.

Peu-a-peu, me dit Athénaïs, l'Europe change de face. Les souverains sont éclipsés les uns par les autres, et la plupart de ceux qui l'ont gouvernée au commencement de ce siècle, ont déjà disparu. L'histoire les a présentés au jugement des peuples, et de touchans ou d'amers souvenirs planent sur leurs tombeaux.

A peine trente ans se sont écoulés depuis que Charles VI est monté sur le trône (1), et déjà les hommes peuvent méditer en silence sur les causes des révolutions qui ont agité son règne, et s'arrêter sur les différentes

(1) De 1711 à 1740.

époques de splendeur et de décadence qui l'ont tour-à-tour signalé.

A l'avénement de ce prince, la maison d'Autriche paraît être la puissance la plus formidable de la chrétienté, et n'avoir presque plus rien à demander à la victoire. Ce prince est le chef suprême de l'Allemagne. Les couronnes de Hongrie et de Bohême, sont fixées sur sa tête. L'Autriche, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol, le Brisgaw, reconnaissent ses lois; presque toute l'Italie est à lui. Les impressions de son cabinet dirigent la plus grande partie de l'Europe. Les Turcs respectent ses frontières; de nombreux triomphes viennent d'embellir ses drapeaux. Ses Etats sont peuplés de près de vingt-quatre millions d'âmes, féconds en guerriers, en ressources. D'illustres guerriers environnent son trône, et il paraît difficile de lui ravir la supériorité où vient de l'élever le règne triomphant de Joseph.

Charles a de plus que son prédécesseur l'expérience de l'infortune, si puissante sur le cœur des hommes, si nécessaire sur-tout à la gloire des rois. L'Espagne, qu'il venait de disputer à Philippe V, au milieu des plus sanglans orages, avait été pour lui une école

de courage et de politique. Il y avait successivement éprouvé des jouissances, des contradictions, des revers ; et le sort, en le faisant passer par tous les degrés d'une révolution, semblait avoir voulu l'avertir de la fragilité des espérances humaines.

La paix, signée à Utrecht et confirmée à Rastadt pour tout ce qui comprenait les intérêts de la maison d'Autriche, était venue mettre le sceau à cette félicité. Elle avait permis au gouvernement de réparer ses finances épuisées par une longue guerre, au commerce de se ranimer, aux arts de reparaître, et à toutes les sources de la prospérité publique de se ranimer et de se rajeunir.

Le règne de Charles VI, protégé par ces circonstances heureuses, se prolongeait au milieu des changemens que le tableau politique éprouvait. Le repos de l'Europe n'avait été troublé jusqu'à la guerre que l'élection d'un roi de Pologne y ralluma en 1733, que par quelques crises passagères. La ruse, la dissimulation, une politique astucieuse et sourde, avaient succédé aux querelles bruyantes, et le talent des négociateurs semblait avoir ralenti l'intrépidité du soldat. Cependant des changemens importans avaient

eu lieu, pendant cet espace, dans plusieurs maisons souveraines. De nouveaux intérêts avaient dirigé leurs combinaisons et leurs vues, et le cabinet de Vienne avait conservé, dans ces révolutions, l'attitude qu'autorisaient sa puissance et son rang.

L'Espagne (1) n'avait pas changé de maître, et Philippe V la gouvernait encore. Cette Cour semblait être devenue l'asyle de tous les ambitieux. Une favorite altière, un ministre audacieux, une Reine turbulente et inépuisable en intrigues, y avaient régné tour-à-tour sous le nom d'un Monarque sombre, timide et faible, et l'avaient fréquemment exposée aux dangers d'un tel gouvernement.

L'Empereur s'était réconcilié avec cette puissance, et avait fait céder aux vues d'une politique profonde, des ressentimens mal éteints.

Depuis long-tems, Charles VI nourrissait le projet de fonder une puissance maritime dans la Méditérannée, et de soustraire son commerce à la dépendance où le retenaient les Anglais. Déjà les ports de Trieste et de

(1) De 1711 à 1733.

Fiume, ranimés à sa voix, plusieurs expéditions maritimes couronnées de succès, et une compagnie des Indes orientales établie à Ostende, semblaient donner à l'Autriche un ressort qu'elle n'avait point encore soupçonné, lorsque l'Angleterre qui disputait ces avantages à toutes les nations, avait sonné l'alarme, et forcé le cabinet de Vienne à se rapprocher de celui de Madrid. Un traité de commerce et d'alliance avait été conclu entre ces deux puissances, et Charles VI, impatient de placer l'Autriche au nombre des nations commerçantes, en avait eu un moment l'illusion.

Trois souverains, pendant cet espace, avaient gouverné l'Angleterre : Anne, Georges I. et Georges II. L'Autriche accusait la première d'avoir trahi la cause de l'Europe. Elle reprochait au second l'asservissement de son commerce et le traité d'Hanovre (1) que l'Angleterre avait ambitieusement opposé au projet de le relever. Georges II avait montré des dispositions plus tranquilles, et s'était empressé de rétablir avec l'Autriche des relations dont

(1) Conclu entre l'Angleterre, la France et le Roi de Prusse.

la sûreté même de son trône lui faisait sentir le besoin.

Louis XIV était mort. D'autres principes, d'autres mœurs avaient signalé la régence, et le ministère du cardinal de Fleury semblait offrir à toutes les puissances le présage d'une longue paix. L'Autriche, dans ces divers changemens, maintenait ses relations avec cette puissance, et restait à-peu-près avec elle dans la même position où l'avait placée le traité de Rastadt.

La Pologne, long-tems illustrée par le règne brillant du roi Sobieski, avait insensiblement perdu sa considération dans le bruit des convulsions civiles. Son roi Auguste II, d'abord réduit à la nécessité de descendre du trône, avait dû à l'infortune de Charles XII, le bonheur de le recouvrer. Ce prince était aimable, magnifique, ami des plaisirs et de tous les arts agréables, mais trop faible peut-être pour régner sur un peuple indocile et continuellement agité.

En Russie, Pierre-le-Grand, Catherine, Pierre II, et l'impératrice Anne, s'étaient rapidement succédés; mais ces changemens n'avaient pas altéré l'heureuse intelligence qui régnait entre les deux Cours. D'ailleurs,

elles l'eussent, au besoin, ranimée dans leurs querelles avec la Turquie, et dans la nécessité de se protéger mutuellement contre ses agressions.

La Suède avait perdu, à cette époque, toute la considération que lui avait donné son héros, mais l'Autriche n'avait pris qu'une part éloignée aux convulsions qui l'avaient déchirée. Le Danemarck, plus heureux sous Frédéric IV et Christian VI, tous les deux amis de la paix, de la magnificence et des arts, entretenait avec la Cour de Vienne des relations dont rien ne troublait l'harmonie.

Victor Amédée, élevé au rang des princes couronnés, jouait un rôle considérable en Europe, et avait le bonheur d'échapper à toutes les secousses qui l'agitaient encore. Charles VI n'estimait pas ce prince, mais le souvenir des ressources et des obstacles qu'il avait tour-à-tour trouvés dans son habileté et son expérience, l'obligeait à le ménager.

Les peuples se reposaient à l'abri de ces scènes lentes et uniformes des bouleversemens dont le commencement de ce siècle avait été troublé, lorsque la mort du Roi de

Pologne risqua d'y produire un ébranlement général (1). Stanislas, déjà élu par les Polonais même; Auguste, fils et successeur du monarque défunt, avaient entraîné dans leurs contestations presque tous les cabinets de l'Europe. La position de l'Empereur, dans cette guerre, lui permettait d'y jouer le beau rôle de médiateur : un autre intérêt l'égara; il suivait depuis long-tems le projet de régler la succession de ses Etats et de l'assurer à Marie-Thérèse, sa fille, par la garantie de tous les souverains. Sa pragmatique était devenue le vœu le plus ardent de son cœur, et l'objet auquel il subordonnait presque toute sa politique et sa gloire. Quoique plusieurs Cours l'eussent reconnue, le roi de Pologne venait de mourir sans avoir voulu l'adopter. L'espoir d'y déterminer son

(1) Ce prince, ayant convoqué une diète où il se proposait de faire déclarer la couronne héréditaire en faveur de sa famille, partit de Dresde au mois de janvier 1733, par un froid rigoureux, et avec une santé chancelante. Il répondit aux représentations des médecins et des personnes qui lui étaient attachées : « Je » connais les dangers auxquels je m'expose, mais je dois plus à » mes sujets que je ne dois à moi-même. » Peu de tems après son arrivée à Varsovie, la fatigue du voyage et la gangrène, qui s'était manifestée à une de ses jambes, le mirent au tombeau. Il était âgé de 64 ans.

fils fixa en sa faveur les irrésolutions de l'Autriche.

C'est en Allemagne et en Italie que se portent les principaux coups. Des armées aguerries par douze ans de combats, des généraux connus par des victoires : tels étaient les avantages avec lesquels s'y présentait l'Autriche. Jamais elle n'avait eu des espérances mieux fondées ; jamais elle ne les vit renverser avec plus de rapidité. Sur le Rhin, la présence même du prince Eugène, n'a pas arrêté les Français ; en Italie, les revers sont portés à leur comble. En moins de trois mois, tout le Milanais est soumis ; en quelques jours, une armée espagnole arrache le royaume de Naples à la domination de l'Autriche, et tout un peuple insurgé couronne Dom Carlos (1). Presqu'en même-tems, la Sicile est conquise, et la bataille de Bitonto (2), si meurtrière pour l'armée autrichienne, si célèbre dans les fastes espagnols, achève de répandre dans Vienne la terreur et l'effroi. Toutes les espérances de Charles se sont évanouies dans ce combat

(1) Fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse.

(2) 25 Mai 1734.

affreux. Du moins dans le Milanais, ses armées ont disputé long-tems le prix de la bravoure ; mais ici, le sang a vainement coulé. Découragé par cette succession de revers, Charles VI signe, en frémissant, une paix qu'il ne peut plus prescrire, et le traité de Vienne (1) met le comble aux disgrâces dont la guerre l'a accablé.

La vieillesse de ce prince était destinée à éprouver toutes les humiliations du malheur, mais on semblait les appeler par les fautes et les imprévoyances. Eugêne n'était plus, et ce héros n'avait pas été remplacé. Les plaies de la guerre saignaient encore. Les armées étaient abattues, les ressources épuisées. A Vienne tout offrait le malheureux spectacle d'un gouvernement déréglé. Des cabales sourdes divisaient les conseils : nul système affermi, nul plan fixe ; nulle

(1) Par ce traité, signé en 1738, Stanislas renonçait au trône de Pologne, et obtenait en échange la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, reversibles après sa mort à la France. On dédommageait le duc de Lorraine (dès-lors empereur, sous le nom de François I), en lui donnant la Toscane. Don Carlos était nommé roi de Naples et de Sicile, et le pays de Novarre et de Tortone cédés par l'Empereur à Charles Emanuel. Les sacrifices de la Cour de Vienne étaient bien loin d'être compensés par l'acquisition de Parme et de Plaisance.

résolution rigoureuse, nul soin de la gloire et du crédit public. Tel fut le moment que l'Empereur choisit pour déclarer la guerre à la Turquie. L'ambition de la Russie en avait fait assez légèrement adopter le projet; mais s'il était difficile de la justifier, on pouvait au moins s'en faire pardonner l'imprudence, et ce soin même fut oublié.

L'Autriche offre peu de spectacles aussi déplorables que cette succession de campagnes qui l'appauvrissent, l'humilient et la couvrent de deuil. Ses armées, dirigées par des chefs mal unis, sans vivres, sans argent, et dépourvues de tout ce qui peut assurer les succès, éprouvent à chaque pas des désastres. Vingt généraux sont successivement entraînés du commandement dans les fers : tous se reprochent leurs fautes et leurs malheurs. Seckendorf, sous lequel ils ont commencé, les expie dans la captivité (1); Doxat périt sur l'échafaud (2); l'aimable comte de Konigseck dévore un humiliante

(1) Il fut enfermé au château de Glatz, où il resta jusqu'à la mort de Charles VI.

(2) Il était suisse, natif d'Yverdon, dans le pays de Vaud.

disgrâce (1); Vallis (2) risque de payer de sa tête le revers effrayant de Grotzka (3); Neuperg est arrêté au moment où il signe une paix désastrueuse..... *Quelle malheureuse, quelle funeste campagne*, s'écrie l'Empereur, à l'aspect de ces calamités. *O Eugène !..... en te perdant, j'ai tout perdu.*

Les Turcs, enflammés par ces succès inattendus, se répandaient comme un torrent qui a brisé tous ses freins. Une multitude de places tombaient en leur pouvoir. Le bannat de Temeswar était inondé de Tartares; la Hongrie avait vu dévaster ses frontières; Belgrade allait se rendre..... et l'on combattait sur le même terrain où Eugène avait tant de fois triomphé!

---

(1) Il perdit, outre le commandement de l'armée, la place de président du conseil de guerre, et fut nommé grand-maître de la maison de l'Impératrice.

(2) Vallis dit, au moment où il apprit sa nomination: « L'Empereur m'a confié le commandement de l'armée: le premier qui l'a conduite avant moi est en prison; celui auquel je succède a été fait eunuque du sérail; il ne me reste plus qu'à avoir la tête tranchée ».

(3) En 1739. Les impériaux, outre cinq généraux et quatre cens officiers tués, laissèrent sept mille morts sur le champ de bataille.

Dans ces circonstances désespérées, tous les vœux se réunissaient pour demander la paix. Il la fallait sans doute, mais les conditions en furent révoltantes, et elle devint elle-même un revers. La Servie, la Bosnie et la Valachie, la forteresse d'Orsowa élevée par les Autrichiens même, Belgrade si souvent témoin de leurs succès, tout ce que le prince Eugène avait conquis de provinces et de gloire, tout ce que la paix de Passarowitz avait donné d'avantages et d'honneur, tout fut perdu en un seul jour. A Vienne l'indignation était parvenue à son comble. Le peuple frémissait. A de brillans tableaux, on opposait les désastres et la honte; à un héros, des généraux battus; à la brillante attitude du trône, un sceptre humilié. L'Empereur n'avait presque plus ni argent ni armée. Il mesurait l'intervalle immense qui le séparait du point d'où il était parti. Il voyait sa maison, par le pas rétrograde qu'elle venait de faire, exposée à subir le joug de toutes les puissances, et il commençait à comprendre que, dans l'état d'épuisement où elle se trouvait réduite, il avait inutilement confié sa pragmatique aux promesses des Rois.

Le caractère personnel de Charles VI ne méritait cependant pas tant d'outrages. Ce prince était loin, sans doute, des brillantes qualités de l'empereur Joseph ; mais ses intentions étaient droites. Il aimait sincèrement ses peuples, et il eût désiré ne faire connaître son règne que par des bienfaits. On ne pouvait lui refuser de la capacité et de l'aptitude aux affaires, une politique exercée par quarante ans d'inquiétudes et de révolutions, une connaissance profonde des intérêts de l'Etat, un goût décidé pour les lettres. Toute espèce de feinte lui était étrangère, et il y avait un accord parfait entre son âme et ses regards. Lorsqu'il avait éprouvé quelque mécontentement, une expression d'humeur se répandait aussitôt sur ses traits : il parlait alors peu, et d'une manière désagréable, obscure et inintelligible. Dans le cas contraire, sa physionomie s'animait, et il s'exprimait avec élégance et facilité.

En public, son abord était froid et sévère, et son visage naturellement obscurci par un teint brun et la lèvre inférieure avancée, semblait étranger au sourire et à l'impression du plaisir. Il conservait, même avec ses principaux ministres, cet extérieur glacé,

qu'il croyait convenable à la dignité de son trône; mais il s'abandonnait aisément, avec quelques courtisans d'un rang moins élevé, à une conversation facile et familière, et faisait alors déplorer la gravité à laquelle, dans d'autres momens, il s'était asservi. Souvent on éprouvait, dans l'intérieur de ses appartemens, sa bonté, sa clémence; mais ces vertus étaient malheureusement privées du faste qui les fait applaudir. Il mettait d'ailleurs dans ses manières de la décence et de la dignité. Ses mœurs étaient simples et pures, et si on ne pouvait lui accorder les passions brûlantes qui forment les héros, on ne pouvait du moins lui reprocher les excès qui quelquefois en ternissent la gloire.

Ce prince méritait d'ailleurs la reconnaissance des sciences et des arts, par la protection qu'il leur accordait. Impatient d'animer tout ce qui pouvait élever le génie, il relevait les académies, fondait une bibliothèque publique, ouvrait un cabinet de médailles, encourageait les savans, les artistes, et les accueillait à sa Cour. L'industrie même et le commerce lui devaient des bienfaits, et il allait donner à celui-ci le plus brillant essor qu'il eût encore obtenu dans la monarchie

autrichienne, si la jalousie des puissances maritimes n'eût réussi à paralyser ses efforts.

A ces qualités estimables, Charles mêlait quelques défauts. Son caractère était défiant et inquiet. Pour obtenir sa confiance il fallait flatter sa vanité, et le nourrir continuellement dans ses idées de grandeur et de prééminence. La vérité parvenait rarement jusqu'à lui. On ne lui dérobait que trop souvent les malheurs de son peuple, l'occasion de les réparer et le droit de leur faire du bien. Presque toujours préoccupé de la puissance de sa maison, et énivré du souvenir de sa grandeur passée, ce Prince n'avait pas le talent d'assortir ses projets à ses forces, sa vanité à ses ressources, et l'ambition de jouer un rôle dominant dans l'Europe, aux nouvelles circonstances qui en avaient changé les rapports. Trop accessible aux intrigues des Cours, trop faible pour s'en rendre le maître, il ne savait point assez calculer l'influence qu'elles allaient exercer sur les intérêts les plus importans de l'Etat.

Charles était loin d'ailleurs de cette noble fermeté, de cette raison forte qu'exige l'infortune. Les orages qui frappèrent son trône, ne le trouvèrent point assez grand pour les

enchaîner à ses pieds. Au moment des plus affreux désastres, il consacrait trop de tems à la musique, à la chasse et aux soins d'une vaine étiquette. Ardent, passionné de travail dans les commencemens de son règne, il s'était insensiblement fatigué des affaires, et leur avait laissé prendre cette marche lente et compliquée qui nuisit à tous ses desseins. De-là, ces résolutions contradictoires, ces volontés versatiles, qui préparaient les revers de son règne, et en livrèrent les derniers momens aux plus cruelles agitations. On eût sans doute chéri ce Prince dans des années tranquilles; mais il fallait à des tems orageux, un génie plus vaste, une activité plus constante, moins de goût pour les petites choses, plus de passion pour les grandes, en un mot de ces mâles vertus, de ces fortes pensées qui sauvent les Etats.

Le cabinet de Vienne offrait deux administrations séparées. L'une, composée d'Italiens et d'Espagnols, dirigeait toutes les affaires de Naples, du Milanais et des Pays-Bas; l'autre avait dans son département toutes celles de la monarchie Autrichienne.

Le prince Eugène, placé jusqu'à sa mort à la tête du département de la guerre, em-

bellissait cette place éminente de tous les prestiges de sa réputation ; mais il n'y exerçait qu'une médiocre influence. Il semblait que Charles VI fût humilié de sa gloire et en redoutât, dans les malheurs publics, l'importun souvenir. Le nom de ce héros, ses qualités, ses services éclatans firent constamment expirer à ses pieds les cris audacieux de l'envie ; mais l'on eût désiré que l'homme qui avait sauvé l'empire, eût aussi trouvé quelques-unes de ses récompenses dans le cœur de son souverain.

Le comte de Zizendorf était à la tête des affaires étrangères. Il avait l'habitude de les manier, mais trop peu d'énergie pour s'en rendre le maître, dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Etat.

Le comte de Starcmberg, plein de lumières, de franchise et d'intégrité, se faisait remarquer, dans le département des finances, par une grande application, des intentions pures et des vues utiles : heureux si son administration moins agitée lui eût laissé les moyens d'en fixer les succès.

Bartenstein, dans une place moins brillante, jouissait de toute la confiance de son maître. Il était fils d'un professeur de Stras-

bourg, et s'était élevé par sa dextérité à la place de secrétaire du cabinet. On lui reprochait de la hauteur et un caractère jaloux et irrascible, mais il était probe et désintéressé.

L'Impératrice fixait les plus tendres affections du Monarque, par un mélange admirable de douceur et de noblesse, de complaisance et de raison. C'était une princesse de Brunswick. Le tems, en effleurant légèrement sa beauté, lui avait laissé la sensibilité et les grâces.

Marie Thérèse, fille de l'Empereur, faisait l'ornement de la Cour. A peine elle avait vingt-quatre ans (1). Sa taille était élégante, son port noble et majestueux, et elle pouvait passer pour une des plus belles personnes de l'Europe. Sa voix avait ce timbre séduisant qui captive les cœurs; ses yeux d'un gris clair, mais pleins d'expression, annonçaient la douceur et la sensibilité de son âme. Elle aimait les plaisirs, les danses, les mascarades, et ornait une raison déjà très-exercée des charmes du sentiment. Les appartemens qu'elle occupait au milieu d'une cour sombre

---

(1) En 1740.

et mélancolique, étaient le seul asylè des graces et du goût. Unie depuis quatre ans au duc de Lorraine, elle chérissait son époux avec la plus vive tendresse, appréciait ses qualités aimables, et bornait toutes les ruses de sa coquetterie au bonheur de s'en faire aimer.

Ce Prince, alors âgé de trente-deux ans, avait été élevé à la Cour Impériale. Sa société était douce, agréable et assaisonnée de politesse et de raison. Naturellement timide et indolent, mais simple dans ses manières, dépourvu d'ambition, ennemi de l'étiquette et du faste, il fuyait une Cour cérémonieuse où résidaient ordinairement la tristesse et l'ennui. Son cœur était encore à la Lorraine (1). Le climat lui en semblait plus beau, les sîtes plus heureux, les aspects plus ravissans que ceux de la Toscane, tant il est vrai qu'il est pour le cœur des jouissances indéfinissables et attachantes, que rien ne peut remplacer.

Cependant l'âme de Charles VI était flétrie par les convulsions du malheur; sa santé

(1) Il avait été forcé de la céder à la France, par le traité de Vienne.

même en éprouva l'atteinte. Il n'avait encore que cinquante ans, et son corps était épuisé. La goutte l'oppressait et le chagrin dessinait lentement sur ses traits son empreinte effrayante; mais la chasse, qu'il aimait avec transport, lui faisait ordinairement oublier tous ses maux, et il n'écoutait alors ni les conseils de ses médecins, ni les prières de sa famille. Cette imprudence acheva de le perdre. Au commencement d'octobre 1740, il alla à Halpturm, chassa au milieu du froid, de l'humidité, de la neige, et mangea à son retour, d'un plat de champignons à l'huile, dont l'indigestion irrita ses douleurs.

On le reconduisit à Vienne, dans un état affreux. Les médecins furent appelés, et balancèrent long-tems sur la nature de sa maladie. Charles seul, souriait à leurs indécisions. *Eh ! cessez de disputer*, leur disait-il, sans se douter du danger qu'il courait. *Ouvrez mon corps quand je ne serai plus, et vous y trouverez la cause de ma mort.* Lorsque les progrès du mal lui eurent ravi l'espérance, il conserva toute sa fermeté, et se prépara à quitter un monde dont il avait si long-tems éprouvé l'incons-

tance et la fragilité, avec autant de sang-froid que s'il fût allé visiter son Empire. L'Impératrice, son gendre, ses amis, ses principaux ministres, son nain même, environnaient le lit du monarque expirant. Il remercia Staremberg de son attachement et de sa fidélité. *Ne pleure pas,* dit-il au prince Charles de Lorraine; *à la vérité, tu perds un bon ami.* Les adieux qu'il fit à son épouse, furent baignés de larmes. Marie-Thérèse, retenue chez elle par les incommodités d'une grossesse avancée, n'avait pu assister à ce moment auguste; mais les derniers regards de Charles se tournèrent encore vers son appartement; mais ses dernières pensées furent encore pour le bonheur, pour la gloire d'une fille à laquelle il laissait, avec un immense héritage, tant d'obligations à remplir, tant d'outrages à venger.

Il expira le 20 octobre, à deux heures du matin.

CINQUANTE-TROISIÈME TOMBEAU.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME

SECOND ROI DE PRUSSE, MORT EN 1740.

Approche-toi, me dit Athénaïs. Petit-fils d'un grand homme et père d'un héros, (1) ce Prince a également des titres personnels à notre estime et à nos souvenirs.

Les agitations de l'Europe ont cessé (2), Toutes les parties du corps politique, déplacées avec violence, vont se rasseoir sur de nouvelles bases. Le traité d'Utrecht est devenu le code des peuples et le plus sûr rempart de leur liberté, de leur politique et de leur union.

La Prusse dont le trône a été élevé par une vanité puérile, voit soutenir son nouveau

(1) Frédéric-Guillaume était petit-fils du Grand-Electeur, fils de Frédéric I, et père de Frédéric II.

(2) En 1713.

rang par des ressorts admirablement dirigés. Frédéric-Guillaume cimente l'édifice qu'a élevé son père, et pose les principes de grandeur et de prospérité où cette puissance doit un jour parvenir.

De grands événemens se passent sous son règne (1), et des changemens imprévus ont offert à la politique de nouvelles combinaisons. Les rois ont été éclipsés les uns par les autres : plusieurs ministres ont été déplacés ; plusieurs guerres ont été entreprises. Un mouvement irrésistible a tour-à-tour élevé et abaissé les empires, et l'Europe s'est presque continuellement agitée dans un cercle de révolutions.

Attentif à ces mutations politiques, Frédéric-Guillaume suit avec circonspection le plan que lui dicte sa gloire. Il ménage l'emploi de ses forces ; il sait où doit s'arrêter sa faiblesse, et il se garde d'aller compromettre un trône à peine affermi dans des chocs inutiles à sa prospérité. Presque toujours en paix, mais constamment prêt à soutenir la guerre, sa marche est prudente, mais ferme, sa politique franche, fondée

(1) Depuis 1713 jusqu'en 1740.

sur une probité inflexible ; exempte de détours et de duplicité. Il ne veut ni offusquer par la grandeur, ni s'abaisser sur la crainte, et, au milieu même des feux qui s'allument autour de ses frontières, il fixe sur son administration le respect de l'Europe, et conserve une neutralité qu'il fait servir au bonheur de la Prusse et à la consistance qu'elle doit insensiblement obtenir.

L'impétuosité de Charles XII a d'abord forcé le roi de Prusse de réunir ses forces à celles des Russes et des Saxons, et de les opposer à un torrent qui menace de tout dévaster ; mais Frédéric-Guillaume déplore la fatalité qui l'exige. « Pourquoi, s'écrie-
» t-il, au moment où ses troupes marchent
» en Poméranie, pourquoi faut-il qu'un roi
» que j'estime, me contraigne à devenir son
» ennemi ? » Mais à peine Charles XII est-il mort, à peine la Suède épuisée implore-t-elle une paix qu'elle ne peut plus prescrire, que Frédéric-Guillaume s'empresse de la lui accorder. En vain lui conseille-t-on de profiter de la détresse de ses ennemis pour augmenter ses possessions et son commerce.
« Non, répond-il, je suis content du des-
» tin dont je jouis, et je ne veux jamais

» m'aggrandir aux dépends de mes voisins. »
Il achete alors une province qu'il pouvait conquérir, et obtient pour deux millions l'enclavure de la Poméranie.

La maison d'Autriche, accoutumée à trouver les électeurs de Brandebourg sous sa dépendance, ne pouvait pardonner à la Prusse nouvellement élevée la considération dont elle jouissait. Frédéric-Guillaume se débarassait insensiblement des liens qui l'attachaient à cette puissance. Ses armées ne marchaient plus aux ordres du cabinet de Vienne. Il ne l'avait secondé ni en Hongrie, ni en Sicile; et, tout en ménageant une Cour sur laquelle s'arrêtaient de brillans souvenirs, ce Prince ne voulait ni servir une ambition étrangère, ni compromettre sa propre sûreté. Les négociations qu'il ouvre avec cette maison, portent à-la-fois l'empreinte de la condescendance et de la dignité. Il traite en égal avec elle. Ce n'est plus un vassal qui transige, c'est un souverain qui stipule pour la gloire et le repos d'un peuple indépendant.

La conduite de Frédéric-Guillaume avec la France est soumise aux mêmes principes. Il ménage adroitement deux maisons

depuis long-tems rivales, mais il se garde de se prononcer. Toutes ses vues se bornent à demeurer spectateur tranquille de leur haine, et le portent plutôt à garantir sa couronne par des traités utiles, qu'à l'exposer dans le tumulte des guerres et des révolutions.

L'antipathie personnelle qui l'éloigne du roi d'Angleterre (1), fait d'abord craindre que Frédéric-Guillaume n'obéisse avec trop de chaleur à ses ressentimens. Le voisinage de leurs possessions en Allemagne risque même d'allumer un orage. La politique de l'Empereur en attisait le feu; mais Frédéric triomphe de lui-même, et impose silence aux petites passions qui l'ont un moment égaré, pour n'écouter que l'intérêt et la voix de son peuple.

A la mort du roi de Pologne (2), l'atti-

(1) Frédéric-Guillaume et Georges II, quoique beaux-frères, et élevés ensemble dès leur plus tendre jeunesse, ne purent jamais se souffrir. Le roi d'Angleterre appelait celui de Prusse: mon frère le sergent, et Frédéric-Guillaume appelait le roi Georges: mon frère le comédien. Cette antipathie passa bientôt des personnes aux affaires, et pensa devenir funeste aux deux nations.

(2) En 1733.

tude de la Prusse est calme et imposante. Frédéric laisse l'Europe s'ébranler pour soutenir Auguste ou Stanislas. Il craint de s'engager dans une querelle qui peut troubler le déclin de son âge, et dans laquelle il ne voit pas que ses sacrifices puissent être compensés. Ses vœux secrets préfèrent même Stanislas à la maison de Saxe, et déjà toutes les Cours se sont partagées, que le Roi ne s'est pas encore prononcé. Si, plus tard, cette guerre l'entraîne, s'il se croit obligé d'y paraître et de défendre la cause même que condamne son cœur, c'est parce que la France, dans la chaleur de son ambition, a confondu la maison d'Autriche et l'Empire, et qu'en attaquant celui-ci, elle a nécessairement forcé les membres de la confédération germanique à le protéger contre ses aggressions. Ce fut un moment cruel pour Frédéric-Guillaume que celui où il dût se décider entre Stanislas qu'il aimait, et l'Empire qu'il avait à défendre; mais sa probité l'emporta. Il obéit aux devoirs qui attachaient sa maison à un pacte antique, et il oublia les nouveaux intérêts qui semblaient l'en distraire aux dépens de l'honneur.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que de nouveaux orages, élevés aux extrémités de l'Europe, environnèrent la vieillesse de l'Empereur, d'amertumes et de calamités. Les Turcs avaient obtenu sur les Autrichiens une supériorité que ne balançait plus le génie d'Eugêne, et Charles VI terminait son règne par une paix dont les résultats étaient aussi funestes, que les triomphes de ce héros avaient été brillans. Frédéric-Guillaume ne vit que de loin cette lutte effrayante. Depuis long-tems tous ses regards, toute sa politique se tournaient vers la prospérité de ses peuples. Il y ramenait continuellement ses travaux et ses vues, et il obtenait à leur reconnaissance des titres que ne put même affaiblir le règne éclatant qui lui a succédé.

Quelques regards, continua Athénaïs, jetés sur l'administration de ce Prince, ne seront pas inutiles au jugement que l'on doit en porter.

Le caractère de Frédéric-Guillaume formait un contraste parfait avec celui de Frédéric Ier. L'un, constamment préoccupé de son rang et de sa magnificence, s'était persuadé qu'on ne pouvait porter une couronne

sans l'embarasser de tout l'appareil du luxe et de la vanité; l'autre, plein de cette noble confiance qui se repose sur les ressources de son génie, pensait que la simplicité et la grandeur se touchent, et dédaignait les dehors de la royauté pour n'en remplir que les devoirs. Le père cherchait la considération des peuples dans l'enflure des titres et le faste de la représentation; le fils y aspirait par l'entretien d'une armée nombreuse et aguerrie, par une économie sage, des mœurs sévères et un stoïcisme digne des premiers tems des Romains. Le gouvernement de Frédéric offrait une espèce de spectacle théatral qui en trahissait continuellement la faiblesse; celui de Frédéric-Guillaume montrait cette austérité spartiate qui en laissait observer la force et la vigueur.

Sa gloire dédaignait l'éclat; elle avait pour but l'utile et le juste. Les finances (1), la police, la justice, l'armée, avaient été négligées par Frédéric Ier. Toutes les pensées de son fils se portèrent vers ces grands

---

(1) Les revenus des Etats prussiens, à la mort de Frédéric-Guillaume, s'élevaient à 48 millions de livres, et il laissait dans ses trésors une épargne de plus de 80 millions.

principes de force, et il employa à les perfectionner les ressources que son père avait prodiguées sans gloire et sans utilité

La peste avait désolé la Prusse et la Lithuanie. Il parvint à les ranimer et à les replacer au nombre des terres habitables. L'industrie reçut des priviléges et des récompenses. Une foule d'étrangers accoururent à sa voix. Des entreprises utiles, des arts nouveaux, des procédés encore inaperçus obtinrent le culte qu'on avait adressé, sous le règne précédent, à des bagatelles agréables.

Les laines que la Prusse exportait chez l'étranger servirent à sa propre industrie, et devinrent un de ses plus précieux revenus. En 1733, quarante-quatre mille pièces de drap sortirent de ses manufactures : on parvint à en fournir presque tous les peuples du Nord. Les villes se peuplèrent d'ouvriers, l'agriculture se ranima par la hausse de toutes les denrées, et les revenus de l'État augmentèrent dans l'abondance et la félicité.

Des manufactures d'armes faisaient retentir presque toutes les villes du bruit de

leurs marteaux. On établissait des magasins de poudre à Berlin, à Spandau des fourbisseurs, à Potzdam des ouvriers qui travaillaient en ferronnerie et en cuivre. La Prusse était un immense arsenal où les puissances voisines venaient armer et habiller leurs troupes.

Des hospices publics ouvrirent leurs ressources au besoin, et un asyle à l'infortune. L'Hôtel-Dieu de Paris servit de modèle à l'Hôtel de la Charité de Berlin. Celui de Potzdam entretenait vingt-cinq mille enfans de soldats, qui recevaient dans cette institution bienfaisante les soins les plus convenables à leur éducation.

Les impots ne reposaient sur aucun système certain. Frédéric-Guillaume fit arpenter tous les champs cultivables, et rétablir le systême des contributions sur des principes liés à sa sagesse st à son équité.

L'armée sur-tout devint l'objet de ses soins les plus attentifs. Les malheurs du Brandebourg, pendant la guerre de trente ans, lui avaient appris tout ce qu'un état doit redouter de sa faiblesse et de sa dépendance. Son père même, sans cesse humilié par les Suédois et les Russes, n'avait dû le

calme de son règne, qu'à une politique astucieuse et à une condescendance pénible à sa fierté. Frédéric-Guillaume ne voulut plus de cette existence douteuse, et son armée lui parut le plus sûr rempart de son honneur et de la liberté de l'Etat. Il la porta jusqu'à soixante-seize mille hommes, et sans opprimer ses peuples, sans s'abaisser à recevoir de subsides étrangers, il donna à la Prusse cette belle et indépendante attitude, qui est l'effet nécessaire du génie, de la force et de la fermeté.

Ce Prince avait établi sa résidence à Potzdam. Ce misérable hameau devint dans ses mains une cité superbe où accoururent les étrangers, où fleurirent les arts. Fredericstadt, bâtie sur un plan noble et régulier, étonnait par son étendue et sa magnificence. Berlin vit ses anciens remparts couverts d'édifices nouveaux.

Si Frédéric-Guillaume se fut arrêté à ces traits estimables, il eût été difficile de détruire ses titres à l'admiration; mais il exagéra ses vertus même avec une activité si constante et si déplorable, qu'avec une équité naturelle, des intentions sages et des moyens heureux, l'opinion l'accusa, et qu'il

ne fut plus à ses yeux qu'un Prince singulier et bisarre.

Entièrement occupé de ce qui pouvait ramener la Prusse à l'austérité de ses anciennes mœurs, il heurte sans ménagemens les habitudes les plus chères à son peuple. Toutes les espérances des beaux-arts sont à-la-fois renversées. L'ignorance est estimée; les savans disparaissent; l'académie tombe en décadence; ses membres sont couverts de honte et de sarcasmes (1) : le Roi ne songe qu'à former des soldats.

Wolf fut une des plus malheureuses victimes de l'aversion du Roi pour la philosophie. Son système de l'harmonie préétablie, et cét horloge sur-tout, toujours passif, toujours obéissant à la première impulsion de l'artiste, auquel il comparait la volonté de l'homme, parurent au Monarque le

---

(1) Frédéric-Guillaume leur donna, un jour, la question suivante à résoudre : « Quelle est la raison pour laquelle deux verres » pleins de vin de Champagne, choqués l'un contre l'autre, ne » rendent pas un son si fort et si clair que lorsqu'ils sont pleins de » tout autre vin? » Les académiciens répondirent que, comme ils n'étaient pas assez riches pour acheter du vin de Champagne, ils ne pouvaient ni observer, ni expliquer ce phénomène. Le Roi leur en envoya alors quelques bouteilles. Ils les burent et ne répondirent pas.

comble de l'extravagance et de l'impiété. Il en conclut que ses grenadiers, en désertant, ne seraient que d'aveugles machines, et Wolf fut ignominieusement chassé de ses Etats (1).

Le Grand-Maître des cérémonies de l'ancienne cour, les chambellans, les pages, éprouvent les mêmes revers. Les hommes les plus instruits, les artistes les plus estimés sont forcés de prendre l'uniforme (2). Opéra, chanteurs italiens, tout est chassé par l'impitoyable Monarque; son âme n'est sensible qu'au bruit de ses tambours. Il passe ses soirées à fumer et à boire de la bierre avec ses généraux (3); on leur sert une espèce de souper composé de grosse viande froide,

(1) Le prince-royal reussit dès-lors à faire rappeller le philosophe. On examina ses principes, et on le déclara innocent; mais Wolf ne reparut à Berlin que lorsque Frédéric II fut monté sur le trône.

(2) Un chimiste, nommé Boucher, alla porter à la Saxe le secret de cette porcelaine admirable que la Prusse eut pu s'approprier.

(3) Long-tems après lui, on voyait dans une chambre du château de Berlin, un tableau qui représente une de ces assemblées. Le Roi est au milieu, et la Reine, à côté de lui, allume sa pipe avec un morceau de papier. Autour du couple royal, sont les ministres et les généraux, placés selon leurs rangs, avec leurs cordons et leurs pipes.

et c'est dans ces assemblées pleines de vapeurs de tabac, que le Roi décide, avec une équité et une bonhomie admirables, des premiers intérêts de l'Etat.

L'esprit bisarre de ce souverain s'était répandu sur le costume et les mœurs de son peuple. Les petites queues succédèrent aux grandes perruques, et les uniformes bleus aux habits galonnés. Tout prit un aspect misérable. Les livrées disparurent; chacun marchait à pied. Dans les deuils, on ne drapa plus ni les maisons ni les carosses; dans les fêtes on ne sourit plus au plaisir. Les femmes effrayées fuyaient des assemblées où les hommes dédaignaient leur empire, où tous les charmes du sentiment et de la beauté étaient perdus pour ces barbares, et où le vin, la bierre et le tabac suffisaient à leur volupté. Les mœurs n'eurent plus cette aisance et cette délicatesse qui répandent tant d'agrémens sur la vie. Un air grave, sombre, même farouche, remplaçait la mollesse du goût. La langue française qu'on avait cultivée sous le précédent règne, semblait même refuser son élégance et son harmonie à ces scènes grossières, et les abandonner peu-à-peu à l'idiôme guttural des Germains.

On ne se souciait plus d'embellir la société, de polir les esprits, de charmer l'existence. La musique (1), la poésie, l'éloquence, les arts, tous ces brillans prestiges du règne de Frédéric I, disparaissaient à la voix d'un réformateur sévère et inflexible, dont le bras, semblable à la foudre, abattait chaque fleur qu'il trouvait en chemin.

Frédéric-Guillaume lui-même, se refusait les commodités les moins recherchées de la vie. Sa table était plus que frugale. Un mauvais habit bleu, garni de boutons de cuivre doré, était sa seule parure. A peine conservait-il autour de lui les domestiques les plus nécessaires, et consacrait-il à sa dépense personnelle, la somme que le plus simple gentilhomme eût rougi d'y sacrifier.

On le voyait souvent se promener dans Berlin, une canne à la main. Malheur alors à la femme qu'il rencontrait en rue. *Que*

(1) Le Roi fit fouetter un jour publiquement la fille d'un apothicaire de Potsdam, parce qu'elle avait joué, en présence du prince royal, quelques sonates de clavecin, et souffert qu'il les accompagnât de sa flûte. Frédéric II prit dès-lors soin de son établissement, lui assigna une petite pension, et la maria à un directeur des voitures publiques, pour la consoler de l'outrage qu'elle avait éprouvé.

fais-tu ici ? s'écriait-il d'une voix terrible; *les honnêtes femmes restent dans leur ménage ;* et il la renvoyait à coups de canne ou de pied. Un jour il apperçut plusieurs femmes assez parées qui se promenaient sur l'esplanade du château. Furieux de cet aspect, il appelle aussitôt quelques soldats des gardes, fait chercher des balais, et oblige ces dames à nettoyer la place.

Attaché jusqu'au scrupule à toutes les pratiques de la religion, il exigeait de ses soldats la même exactitude. Chaque dimanche, il voulait qu'ils allassent à l'église. Alors, il faisait poser des sentinelles aux portes, et personne n'osait plus sortir que le sermon ne fût terminé.

Despote dans sa famille, ses enfans étaient ses esclaves. Son fils, le Prince Royal, passionné pour la littérature, la musique et les arts, était continuellement forcé de dérober ses goûts à l'œil surveillant de son père. Si celui-ci le surprenait, par hasard, livré à ces jouissances paisibles, sa canne était aussitôt levée, et, en deux minutes, une main impitoyable avait brisé la flûte, mis la musique en pièces, et jeté au feu tous les livres français.

Il craignait que les gens de lettres qui environnaient son fils ne parvinssent à le corrompre, et souvent on l'entendait s'emporter contre eux avec une fureur qu'il ne maîtrisait plus. Allarmé de la frivolité de ses goûts, indigné surtout de l'inscription paisible que Frédéric avait fait graver sur la grande porte du château de Rheinsberg (1), il croyait y lire la prochaine destruction de tous ses établissemens. Il lui avait donné une compagnie dans son régiment des gardes, et il voulait que toutes les pensées de son fils fûssent dirigées sur l'exercice de ses soldats. La bible et quelques sermons devaient être ses seules lectures. A peine lui permettait-il de s'habiller décemment (2). Tous les goûts du malheureux Frédéric étaient tristement enchaînés. Une profonde expression de mélancolie ternis-

(1) Frédéric y avait fait graver ces mots : *Frederico tranquillitatem colenti.*

(2) Frédéric-Guillaume passant à Bonn avec son fils, l'Electeur leur donna un bal magnifique. Frédéric, toujours triste et gêné en présence de son père, ne prenait aucune part au plaisir. Le roi s'approcha de lui, et lui demanda pourquoi il ne dansait pas. Le prince baisse les yeux, regarde son habit tout usé, et le montre à son père; mais celui-ci le poussa au milieu de la salle, en criant : *allons, allons, marche ;* et il fallut marcher.

sait ses regards , et l'on n'eût pas alors cherché dans cet esclave dégradé, le héros qui devait remplir l'univers de sa gloire.

Parvenu à l'âge de 28 ans, et fatigué de l'inflexible sévérité de son père, Frédéric lui demanda la permission de voyager. Un refus déchirant renversa toutes ses espérances et le révolta enfin contre un sombre tyran. Il résolut de partir malgré lui. Deux de ses amis, Katt et Keith, secondèrent ses vues et consentirent à l'accompagner. On allait partir, lorsque le projet fut malheureusement découvert. La fureur du Monarque fut alors à son comble. Il ne vit plus dans son fils qu'un déserteur qu'il fallait décapiter selon les lois militaires, et il le fit enfermer dans la citadelle de Custrin, en attendant qu'un échafaud fût prêt. Rien ne semblait pouvoir sauver le Prince. C'en était fait de lui, si l'empereur Charles VI ne l'eût reclamé comme appartenant à l'empire, et n'eût forcé le Roi à lâcher sa victime, lorsque son cœur barbare la regrettait encore. Sa fille, la princesse Guillelmine, que Frédéric-Guillaume soupçonnait d'avoir favorisé ce complot, risqua de périr sous les coups de son père. Le jeune Keith, effrayé du sort

qui l'attendait , s'échappa en Hollande. Katt, moins heureux, périt sur l'échafaud.

Le supplice de ce malheureux porte une empreinte de férocité qu'on aimerait ravir à l'histoire du dix-huitième siècle. Il fut d'abord livré à un conseil de guerre qui le condamna à la forteresse; mais cette peine n'appaisa pas le Roi. Il demanda sa mort et en prononça lui même la sentence. Katt n'avait que 22 ans. Son père et son grand-père, encore vivans, avaient vieilli dans les premiers grades de l'armée, et étaient couverts de cicatrices qui auraient dû ouvrir le cœur de Frédéric-Guillaume à leurs larmes et à leur douleur ; mais envain ils se jetèrent aux pieds du trône et demandèrent grâce; envain les premiers seigneurs de la Cour, la famille royale, la Reine même intercèdent pour cet infortuné; envain, lui même conjura le Roi de pardonner à sa jeunesse, à son inexpérience, rien ne put le sauver. La sentence fut exécutée dans une des cours de la citadelle de Custrin. Frédéric y était renfermé. Quatre grenadiers le tinrent enchaîné à une croisée, la tête fixée sur l'échafaud où montait son ami. Il le vit entre les mains du bourreau. Il le vit prêt à subir la

peine de ses propres erreurs, prêt à périr victime de son zèle. A cet aspect, son corps chancelle, ses bras s'ouvrent... *Katt! Katt!* s'écrie-t-il. Katt n'était plus, et Frédéric tombait sans connaissance dans les bras des soldats.

Si l'on juge Frédéric-Guillaume par ces traits isolés, ce Prince ne semble appartenir ni à un siècle où l'esprit humain s'est si prodigieusement agrandi, ni à un peuple chez lequel ont déjà pénétré la civilisation et les arts. On le prendrait pour un chef de sauvages, et l'histoire serait tentée de repousser son règne dans la nuit de la barbarie et de la superstition. Mais si l'on embrasse l'ensemble de son administration, si on en observe les succès, si l'on fixe ses regards sur la force qu'il sut donner à toutes ses institutions et sur l'influence qu'elles eurent sur la grandeur de la monarchie prussienne, alors toutes les clameurs cessent, et l'on convient qu'il est difficile de détruire les titres que ce Prince a obtenus à la reconnaissance et à l'admiration.

Frédéric-Guillaume n'avait que cinquante ans (1). Son corps était robuste. L'agitation,

(1) En 1738.

la fatigue; l'habitude du travail semblaient même avoir fortifié sa santé, lorsqu'il éprouva subitement quelques atteintes d'hydropisie. Au commencement de 1740, cette maladie augmenta et lui donna de fréquens accès d'humeur et d'impatience. On le voyait alors, dans un large fauteuil à roulettes, parler avec autant de feu que s'il eût joui de toute sa santé, et répandre encore la terreur parmi les beaux esprits du royaume. Quelquefois, pour distraire un peu sa douleur, il s'amusait à peindre, et ses grenadiers lui servaient de modèle. Il examinait avec attention les progrès de sa maladie, en rendait compte à ses médecins et en raisonnait avec eux. Sa présence d'esprit était admirable. Le bonheur du royaume, les besoins du peuple, l'intérêt de l'armée l'occupèrent jusqu'à son dernier moment. Souvent on l'entendait se reprocher ce caractère violent et inflexible qui avait jeté une ombre sur son règne, et peut-être qu'alors l'image ensanglantée de Katt venait encore roder autour de son fauteuil.

Au mois de mai, il n'y eut plus d'espérance. Le 27, il accueillit avec transport les secours de l'église, et dicta longuement à

son fils les formalités les plus minutieuses de son enterrement. La Reine, son fils aîné, la famille royale, quelques généraux qui avaient vécu dans son intimité, ne le quittèrent plus. Deux prêtres priaient continuellement autour de son lit. Toutes les pensées du Monarque se tournèrent alors vers le ciel, et les objets qui l'avaient le plus occupé, disparurent. *J'ai détaché mon cœur de tous les objets qui m'étaient chers*, disait-il aux prêtres qui l'environnaient, *de ma femme, de mes enfans, de mon armée, de mon royaume et de tout l'univers.....* Cette idée semblait adoucir ses souffrances, et les regards élevés vers le ciel, il s'écriait encore au moment d'expirer : *O vanité, vanité !*

CINQUANTE-QUATRIEME TOMBEAU.

LE CARDINAL

DE FLEURY,

MORT EN 1743.

Ne sois pas surpris, me dit mon guide, si je t'arrête vers ce tombeau. L'homme qui y est renfermé eût une influence marquée sur les destinées de la France, et son nom s'associe avec de tranquilles et d'heureux souvenirs.

Le Régent n'était plus, et le duc de Bourbon venait de signaler son administration par des actes tour-à-tour violens et pusillanimes, aussi funestes à la sûreté du trône qu'au bonheur de la nation. Les protestans persécutés avec un acharnement fanatique; de nouvelles impositions frappant un peuple

qu'il fallait ménager; l'Infante d'Espagne renvoyée avec la plus outrageante indécence; le mariage impolitique de Louis XV avec la fille d'un Prince détrôné : toutes ces imprévoyances avaient découvert une âme craintive et indécise, un ministre vain, inhabile et léger, guidé par une humeur attrabilaire et sombre, dominé par des prêtres et des femmes, et joignant à des vues étroites, toutes les faiblesses de la superstition. L'insultante prodigalité de la marquise de Prie, maîtresse de ce prince, l'humiliante pension qu'elle retirait de l'Angleterre, les sommes énormes que lui avait procurées son accaparement sur les grains, tous ces désordres avaient augmenté les murmures du peuple. Sa haîne fut enfin satisfaite, lorsqu'il vit le Duc exilé (1726).

Ce fut à cet inepte ministre que succéda le cardinal de Fleury. Il y avait long-tems qu'il dérobait une vaste ambition, sous un extérieur simple, et l'ascendant qu'il exerçait sur l'esprit de son pupille, sous le titre modeste de précepteur du Roi. Cette modération devint le principe de sa grandeur. L'envie n'opposa rien à des vues dont elle ne pouvait pénétrer le secret, et tandis que ce

prêtre insinuant parvenait à son but à force de flexibilité, de dissimulation, de constance, la Cour au milieu de laquelle il vivait, soupçonnait à peine l'empire qu'il avait obtenu.

Le Cardinal était doué de tous dons que les hommes apprécient. Sa figure était belle, sa phisionomie douce et imposante; ses traits, ses regards, son sourire, tout jusqu'au son de sa voix, offrait une grande expression de bienveillance et de douceur. Ses manières étaient polies, sans bassesse et sans affectation. Il brillait sans éclat, se faisait chérir sans se faire craindre, et respecter sans donner de l'ennui. Sa société annonçait un ton distingué, un esprit naturel et facile, un caractère marqué de noblesse et de dignité; il la rendait sur-tout précieuse aux femmes par une complaisance habituelle à leur plaire, par sa vivacité, ses saillies et les agrémens de sa conversation. On le regardait comme un des hommes les plus instruits de la Cour, et on le recherchait comme le plus aimable. Son extérieur simple, sa candeur apparente, son éloignement pour toutes les intrigues, trompaient l'œil le plus exercé. Les passions semblaient

dormir dans son sein; on l'eût dit étranger au plaisir et inaccessible à tous les prestiges, même à celui de son propre mérite, dont il évitait soigneusement de laisser sentir l'impression. Aucun événement ne troublait la sérénité de son âme. Il recevait le chapeau de cardinal, les dignités les plus élevées, les faveurs les plus étourdissantes avec une simplicité qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Rien d'ailleurs ne paraissait apprêté dans cet étonnant caractère. L'esprit le plus délié en avait arrangé chaque trait, et le cœur seul s'y laissait entrevoir.

Toutes les époques de sa vie montrent la même profondeur et le même succès. Sous Louis XIV, il attend long-tems un évéché, sans brusquerie et sans murmure. Bientôt il l'obtient sans éclat, y réside sans faste, et le quitte dès que la fortune lui a ouvert un plus bel avenir.

Lorsque le Roi le nomme précepteur du Dauphin, on le voit frémir de son insuffisance et s'effrayer des nouveaux devoirs qui l'attachent à la Cour. « Le Roi, écrivait-il,
» était à l'extrémité et ne pouvait m'entendre;
» sans cela, je l'aurais supplié de me dé-
» charger d'un fardeau qui me fait trembler.

» Après sa mort, on n'a pas voulu m'é-
» couter. J'en ai été malade, et je ne me
» console point de la perte de ma liberté ».

Sous la régence, il refuse l'archevêché de Rheims qui l'aurait écarté de la Cour, et quand il craint d'aller languir loin du théâtre où son ambition l'a fixé, il laisse applaudir à son désintéressement et à sa modestie.

Pendant la minorité de Louis XV, il obtient la bienveillance du Régent, l'estime de la Cour, et les plus tendres affections de son pupille. Les agitations de la régence ne l'ont pas un instant ébranlé; son âme reste calme et sereine, son humeur douce et liante. Fidèle à ses fonctions, dédaignant de se faire valoir, inaccessible à l'esprit de cabale, il semble ne s'attacher qu'aux devoirs qui le lient, et fuir un éclat qu'il brûle d'obtenir.

Il a déjà soixante-treize ans lorsque le duc de Bourbon paraît au ministère, et à cet âge où toutes les jouissances s'éclipsent, il paraît n'oser encore se livrer au plaisir d'espérer. Le Duc l'abreuve de dégoûts et Fleury ne fait pas entendre un murmure. Il se retire à Issy, pour consacrer à Dieu le

peu d'années qui lui restent encore, mais il calcule secrètement l'impression que son éloignement va produire; il prévoit les regrets du Monarque, son émotion, ses larmes; et lorsque celles-ci le rappellent, il ne songe pas même à se plaindre du rival qui l'a outragé. Satisfait de régner en secret, il lui laisse l'ombre de l'autorité qu'il a ravie lui-même, et semble mépriser un triomphe que l'opinion publique lui prépare avec moins de danger.

Lorsqu'il est enfin parvenu à la toute-puissance, il affecte d'en dédaigner l'éclatant appareil, engage même le Roi à supprimer les fonctions du premier ministère, et lui dicte ce beau mouvement qui le décide à régner par lui-même et à prendre les rênes du gouvernement. Cette déclaration n'en imposa point à la France. Elle ne vit plus qu'un Monarque timide et un Prélat heureux devenu le chef de l'Etat à force d'artifices, recueillant enfin le fruit de sa mystérieuse ambition, mais forçant presque les hommes à l'estimer, les peuples à le chérir, et la nation à attacher à sa prudente circonspection toutes ses espérances.

L'élévation du cardinal de Fleury ne change

ni ses mœurs, ni son caractère. Parvenu au plus haut degré de faveur, il y conserve ces qualités simples, modestes et aimables qui l'y ont élevé. Le revenu de toutes ses places ne monte pas à cent mille livres; à peine son ameublement vaut-il deux mille écus. Il n'amasse aucun bien, il n'étale aucun faste, il néglige jusqu'à sa famille; il s'oublie lui-même, et se borne à régner. Ce n'est sans doute, ni un génie audacieux, ni un chef imposant qui gouverne l'Empire; c'est un régisseur soigneux qui règle son domaine, et dont l'esprit d'ordre, de sagesse et d'économie le fait lentement prospérer. On ne doit attendre de son administration aucune de ces scènes étonnantes qui fixent l'admiration et le respect des siècles, mais on doit en espérer ces bienfaits, plus pénétrans peut-être, qui font le bonheur des nations. Tous les actes qui la signalent ne présentent pas le caractère qui conviendrait à un trône imposant; mais toutes offrent l'empreinte de la douceur et de la modération de l'homme qui gouverne. On ne retrouve point en lui les grands ministres qui ont élevé la France, ni leurs vues profondes, ni leurs vastes projets; mais du moins la machine mar-

che, elle n'éprouve ni efforts, ni secousses, et cela lui suffit. Que lui importent les choses d'éclat, les innovations, les systêmes? Il n'aspire qu'aux choses utiles, et à celles que recommandent l'expérience et l'autorité des siècles et des nations. A un corps bien constitué, il ne faut qu'un régime sévère. L'esprit humain a ses limites, et la perfection serait la pire de toutes les maladies politiques qui ont tourmenté l'Etat. Si le peuple est heureux, que faut-il de plus à sa gloire? D'ailleurs, le premier bien des hommes n'est-il pas le repos, et la paix n'est-elle pas le seul but de leurs haînes?

Le cardinal de Fleury, séduit par ces scènes tranquilles, ne calcula point assez l'influence qu'elles pouvaient exercer sur le caractère national. Il ne sentit pas que, convenables peut-être à un Etat borné qui n'excite ni n'éprouve l'envie, elles n'étaient pour la France exposée aux chances inséparables des grandes destinées, qu'une langueur funeste et le principe vraisemblable de son dépérissement; que la paix n'est qu'un état de faiblesse et d'épuisement, lorsque la force n'en garantit pas la dignité et la durée, et que des vertus pacifiques ne

suffisent pas toujours au chef d'un grand Etat. S'il eût été fidèle à ces maximes, il eût déployé dans son administration des vues plus élevées, des pensées plus fortes et plus mâles. Il eût donné à la France cette attitude convenable aux grandes scènes où elle avait déjà figuré, et, persuadé surtout que c'était sur les mers qu'il fallait établir la balance de l'Europe, il y eût cherché des principes de richesse, de force et de grandeur. Moins dissimulée, moins soupçonneuse, sa politique eût été plus simple et plus noble. Il n'eût pas fermé le cœur du Roi à la franchise, au courage, à l'amour de la gloire. Il n'eût pas réuni les minuties du moine, aux talens de l'homme d'Etat, paralysé les entreprises les plus dignes d'un peuple généreux par sa pusillanimité et son économie, et préparé les déplorables revers dont la mort allait lui dérober le spectacle, mais dont sa tombe entendit encore les douleurs.

Cependant la France ne ressentait encore que les douceurs d'une administration bienveillante. Plusieurs années de paix avaient réparé tous ses maux. C'était au cardinal de Fleury qu'elle en devait les charmes, et

dans son enthousiasme, elle oubliait ses fautes, ou allait en chercher le principe jusque dans ses vertus. Et pouvait-elle entendre sans respect le nom d'un homme qui consolait ses peines, diminuait ses impôts, remplissait ses greniers, rebâtissait ses villes (1); d'un ministre qui relevait l'agriculture, encourageait l'industrie et les arts, protégeait les sciences, fixait invariablement la valeur des monnaies, et offrait ainsi un garant à la confiance publique ébranlée par leurs variations?

Mais c'est surtout dans la guerre que la France entreprend pour rétablir Stanislas Leczinski sur le trône de Pologne, que l'on remarque le génie bienveillant qui protège Fleury, malgré ses imprévoyances et ses fautes. Ce projet, qu'avaient également conseillé le sentiment et le devoir, la dignité personnelle de Louis XV et l'intérêt qu'inspirait une Reine chérie des Français, avait été froidement accueilli par l'imperturbable ministre. Il s'était obstiné à n'y voir qu'un dévouement romanesque, et ce genre d'impressions était peu propre à le dé-

(1) La ville de Ste.-Menehoult, consumée en entier par un incendie, fut rebatie en 1726, par les soins du cardinal de Fleury.

terminer. Les cris, l'honneur de la nation, l'enthousiasme des Polonais, l'opposition énergique des cours de Russie et d'Autriche, réveillent enfin dans le cœur de Fleury cette voix sainte qui parle en faveur des princes malheureux; mais sa conduite est un tissu de fautes. Deux armées ennemies innondaient la Pologne. Stanislas était renfermé dans les murs de Dantzick. L'espoir d'un secours et d'un secours puissant, avait doublé ses forces; et cet espoir, tous les Polonais fidèles devaient le partager avec lui. C'est dans ces circonstances où il s'agissait des plus grands intérêts; c'est dans ce moment décisif où il fallait écraser deux armées et ramener dans Varsovie un prince triomphant, que quinze cents hommes débarquent..... Les malheureux! ils se battent en héros; mais Fleury en a fait d'inutiles victimes. Il s'est couvert de honte; il est allé compromettre jusqu'à l'embouchure de la Vistule l'honneur du nom français; il a renversé jusqu'à la dernière espérance d'un vieillard malheureux, et a presque mis en problème si cet inconcevable armement était le fruit de la tiédeur ou de la perfidie.

Heureusement les armées françaises réparaient ce malheur et soutenaient en Allemagne et en Italie, où la guerre avait également éclaté, leur réputation militaire. Elles triomphaient à Parme et à Guastalla, inondaient la Lombardie, enlevaient Philipsbourg. En même tems les Espagnols étaient maîtres de Naples, et l'Autriche humiliée implorait une paix que lui prescrivaient ses revers. Depuis long-tems, la France n'avait signé de traité plus utile à ses intérêts politiques. Jamais surtout la gloire de Fleury n'avait semblé plus belle, et jamais ce ministre, toujours heureux malgré lui-même, n'avait moins fait pour sa réputation.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il est encore un exemple des faveurs du destin. Tout a cédé à la profondeur de ses vues. La France le chérit, l'Europe l'admire, les nations le prennent pour arbitre, les factions s'appaisent à sa voix (1). Son génie semble être devenu le régulateur des passions qui troublent le repos de la terre. Dailleurs, la victoire a couvert ses

---

(1) C'est ainsi qu'en 1734, son esprit conciliateur appaisa les troubles de Genève, et réunit des partis depuis long-tems divisés.

fautes. Il a le rare bonheur de les voir se changer en bienfaits; il a celui de jouir de sa gloire; le tems même en respecte l'éclat. Aucune infirmité n'annonce ses ravages. Sa tête est libre, son estomac robuste (1), son esprit sain et susceptible de jouissances et de travail. Ses idées ont encore de la fraîcheur et de la nouveauté. Son âme s'ouvre encore à de délicieuses espérances, dans l'âge où à peine on a des souvenirs. Une femme aimable, la princesse de Carignan, répand sur sa vieillesse tous les charmes d'un attachement délicat, et sa société devient pour lui le lénitif des réalités qui s'échappent. Un vieux serviteur, le fidèle Barjac, le confident le plus intime de ses plaisirs et de ses peines, caresse ses passions, lui prodigue toutes les séductions d'une adulation agréable, et donne encore le stimulant de l'amour-propre à des goûts naturellement épuisés.

Déjà quatre-vingt-dix ans se sont écoulés, et rien encore n'a troublé cette heureuse existence. A la veille même de tromper

---

(1) A l'âge de 90 ans, il buvait toujours à la glace, même dans les plus grands froids de l'hiver.

l'espoir de la France, la fortune se refuse à en avertir un vieillard expirant. La mort de Charles VI venait de rallumer les fureurs de la guerre, et le destin qui nous y préparait des revers, semble vouloir encore offrir à Fleury l'illusion des succès. Au moment de mourir, il n'entrevoit que faiblement des calamités effrayantes, et lorsqu'elles sont à leur comble, lorsque la funeste bataille de Dettinguen en reporte tout le poids sur le territoire français, la mort l'a déja dérobé à cet affreux spectacle et lui a ménagé le regret de l'avoir préparé (1).

Le Cardinal, dans les dernières années de sa vie, se retirait fréquemment à Issy (2); mais cette solitude qu'il eût dû consacrer aux charmes du repos, était devenue le centre politique où se discutaient les premiers intérêts du royaume, et le rendez-vous des ministres qui venaient chaque jour travailler avec lui. En s'obstinant à retenir ce

---

(1) La bataille de Dettinguen fut perdue en 1743, la même année où mourut le cardinal de Fleury; mais il ne vit pas ce revers. On s'était battu à Dettinguen le 28 juin, et Fleury était mort le 29 janvier.

(2) A deux lieues de Paris.

fantôme d'autorité, cet ambitieux vieillard cherchait à s'étourdir sur son âge et son épuisement. Sa santé s'affaiblissait par degrés, et on caressait encore toutes ses espérances. L'ingénieux Barjac le fit un jour souper avec douze convives, tous plus âgés que lui. Sans cesse on amusait son imagination par des exemples de longévité. Les journaux qui passaient sous ses yeux grossissaient les listes de centenaires, et ses courtisans lui vantaient mille élixirs merveilleusement imaginés pour résister au tems. Cette adulation, jusqu'alors innocente, fut peu de jours avant sa mort, poussée jusqu'à la barbarie. Le marquis de Breteuil, ministre de la guerre, qui était venu le 1er. janvier 1743 travailler avec le Cardinal, était tombé sans connaissance en sortant de son cabinet. Quelques secours eussent pu le sauver; mais les valets effrayés de l'impression que cet accident allait causer à leur maître, eurent l'inhumanité de n'en donner aucun. On le jetta brusquement dans sa voiture, et on le ramena à Paris où il mourut quelques heures après.

Ces ménagemens ne ranimèrent pas la nature; le Cardinal s'éteignait lentement.

Le Roi lui rendit deux visites, acccompagné du Dauphin alors âgé de quatorze ans. Fleury remarquant que, pour ménager la sensibilité du jeune Prince, on le tenait écarté de son lit, s'écria : *Ah! laissez-le s'approcher ; il est bon qu'il s'accoutume à de tels spectacles.* Ce mot philosophique fut le dernier qu'il fit entendre. Il expira le 29 janvier.

CINQUANTE-CINQUIÈME TOMBEAU.

SAVAGE,

POÈTE ANGLAIS, MORT EN 1743.

REGARDE cet infortuné, (me dit mon guide, en me montrant une tombe voisine) dont le génie constamment enchaîné par une destinée implacable, s'usa tristement dans les larmes et s'éteignit dans l'abandon et l'obscurité. Un protecteur, un ami, un bienfait, le plus léger secours eussent rafraichi sa pensée, et il est mort désséché par les convulsions du malheur.

Savage était né sous une étoile sombre, et devait sa triste existence à l'immoralité de sa mère, la comtesse de Macclesfield. Repoussé dès sa naissance, sans ressources, sans parens, sans espoir, il n'entend ni la voix d'une mere, ni les consolations de la tendre amitié. La nature semble ne lui

avoir donné la vie, que pour lui faire sentir la douleur. En vain il demande sa mère : elle est sourde à ses cris. Un soir, il l'apperçoit aux croisées de son appartement. « Cette vue, dit-il, pensa me faire mourir » de plaisir. Quelle eût été mon émotion, » si j'avais été auprès d'elle! C'est aux âmes » sensibles à concevoir le bonheur dont » j'aurais joui ».

La plus affreuse misère l'oblige enfin à se choisir un état, et il s'adonne aux lettres. La nature l'avait doué d'un génie de feu : il le consacre à la scène tragique. C'est dans les chemins publics, dans les cabarets, dans les réduits les plus obscurs, que Savage, sans azyle et presque sans nourriture, compose ses chefs-d'œuvre. Quand le malheureux a fini quelques scènes, il entre dans une boutique, demande du papier ou ramasse celui qu'il trouve dans les rues, et il jette sur ces feuilles éparses tout ce que son ardente imagination a produit.

Cependant les comédiens l'abreuvent de dégouts. Tantôt ils repoussent un auteur dont le génie s'annonce avec si peu de faste; tantôt ils lui ravissent sans pitié les fruits de son travail. Le seul avantage que Savage en

recueille, est l'intérêt qu'il inspire à quelques hommes distingués. Pope*, Steele, le comédien Vilkes, les lords Dorset et Tirconel l'accueillent avec enthousiasme, et sous leurs auspices, il semble triompher du destin. Non-seulement on s'attendrit sur ses malheurs, mais on admire une muse élégante et facile, des images brûlantes, une manière large et sublime, une grande magnificence de style et d'expression. Les sociétés les plus distinguées le recherchent; la Reine même lui accorde les faveurs que son goût pour les beaux-arts réservait aux talens; mais le sort n'a souri qu'un instant au malheureux Savage. Plusieurs de ses protecteurs sont morts; de cruelles préventions ont éloigné les autres; lui-même, léger, insouciant, emporté du bien au mal par le premier mouvement qui l'entraîne, a multiplié ses erreurs. Le fruit de ses veilles est déjà dissipé : il ne trouve plus ni encouragémens, ni ressources. Des créanciers inquiets troublent son existence, et son génie s'use dans les froissemens du malheur.

Quelques amis qui lui restent encore, lui conseillent alors de s'éloigner de Londres, et

d'aller rallumer une imagination presqu'éteinte aux scènes riantes de la campagne et de la liberté..... hélas! ce spectacle n'était plus fait pour lui. La nature s'éclipse à ses yeux; son âme ne sent plus; il veut briser l'esclavage auquel il se croit condamné. « On s'est prévalu de mes malheurs, écrit-» il à ses amis, pour m'exiler dans un coin » de la terre, et j'y souffre la misère et l'en-» nui. On a promis d'y adoucir mon sort, » et on ajoute à mes malheurs la sombre » perfidie. On devrait me conduire en » homme, et on me traite comme un » enfant ».

N'écoutant plus que ses ressentimens, Savage quitte sa solitude, veut se rendre à Londres et s'arrête à Bristol. Il y épuise dans la dissipation le peu d'argent qui lui reste, indispose ses amis, et affaiblit l'intérêt qu'il leur a d'abord inspiré. Quelques guinées qu'il réunit, le déterminent enfin à continuer son voyage; mais au moment où il monte dans la diligence de Londres, il est brusquement arrêté. En vain il cherche des secours : tout le monde l'évite, et il n'a plus pour lui que la généreuse compassion du geolier auquel il est confié. « Je suis détenu,

» écrit-il à un ancien ami, pour une dette
» de huit livres sterlings, que je dois à mis-
» triss Réad, la maîtresse du café où nous
» avons passé ensemble quelques heureux
» momens. Ne lui reprochez pas ce procédé
» sévère : il est juste qu'elle tâche de recou-
» vrer sa dette. N'importunez personne en
» ma faveur; je n'ai plus besoin de secours.
» La mesure de mes maux est remplie, et
» le calme de mon âme m'annonce que le
» ciel a mis un terme à mes souffrances.
» J'espère qu'aucun murmure ne me dégra-
» dera. On verra, par ma soumission aux
» volontés de la providence, combien sont
» grandes les ressources de la philosophie
» et de la religion ».

C'était le 25 juillet 1743, que Savage faisait entendre ces plaintes douloureuses; aucun de ses amis ne lui avait répondu. Le 31, au soir, il soupait avec le geolier. Ses traits étaient altérés, mais un léger sourire reposait sur sa bouche; il parlait peu et semblait méditer avec une espèce de volupté. Tout-à-coup il se tourne vers son hôte et lui dit : *J'ai à vous communiquer un secret important*...... Un long silence succède à cet effort; ses regards s'égarent;

il lui serre la main, pousse un profond soupir et s'écrie : *Tout est fini pour moi ; ma mort*.... L'infortuné n'achève pas. Il tombe ; on accourt..... Savage n'était plus.

CINQUANTE-SIXIÈME TOMBEAU.

POPE,

POËTE ANGLAIS, MORT EN 1744.

Je venais de faire appercevoir à mon guide un petit homme contrefait et à peine ébauché, dont l'affreuse difformité semblait annoncer l'absence des grâces et du génie.

Ne vous y trompez pas, me répondit Athénaïs en souriant... sous cet extérieur repoussant, la nature a placé son empreinte sublime, et réuni l'enthousiasme de la pensée aux agrémens de l'imagination. Pope est un des poëtes les plus élégans et les plus harmonieux qu'ait produits l'Angleterre. On dirait que la nature, dédaignant de vains avantages, ait réservé toute son énergie pour orner son esprit, ou, qu'ayant commencé par l'embellir, elle se soit épuisée en lui prodiguant ses richesses.

Les talens extraordinaires que Pope développa, fixèrent sa réputation dans un âge où à peine on donne une espérance. L'Angleterre l'appelait le prince des poètes, et l'Europe qui déjà traduisait ses chefs-d'œuvre, le plaçait à côté de ce que l'antiquité avait produit de sublime et de grand.

Qui peignit mieux en effet que ses *Pastorales* (1), les images riantes de la vie champêtre, le bonheur de l'innocence et les charmes du sentiment?

Qui exprima en traits aussi brûlans qu'*Héloïse* (2), les combats d'une vertu plaintive aux prises avec les séductions de l'amour?

Qui mania mieux que lui l'enjouement et la plaisanterie, lorsqu'une boucle de cheveux enlevée à une femme aimable (3), inspirant subitement sa muse, il fit sortir de cette bagatelle tout ce que les grâces ont de plus délicat?

(1) Sur-tout la forêt de Vindsor.

(2) L'épitre d'Héloïse à Abaillard, par Pope, parut en 1715.

(3) Milord Peter, badinant un jour avec miss Arabella Fermor, lui coupa une de ses boucles. Pope s'empara de ce sujet, et destina son poëme à réconcilier deux familles que cette plaisanterie semblait avoir désunies sans retour.

Mais sur-tout, qui fit parler Homère avec plus de majesté, de force et de richesse, et mérita mieux le seul reproche qu'on lui adressa, de traduire lorsqu'il pouvait créer ?

Qui donna d'aussi séduisantes couleurs aux sombres développemens de la métaphysique, et jeta autant de fraîcheur, de coloris et de grâces, sur une matière effrayante par son aridité ? Ses ennemis crurent démêler dans son *Essai sur l'Homme* des taches de déïsme. Pope repoussa cette accusation avec force : elle outrageait son cœur.

La traduction de l'Illiade augmenta prodigieusement sa fortune, mais elle lui coûta six ans de travaux et d'effroi. Jeté au milieu des difficultés de cette entreprise, Pope craignit long-tems qu'elle ne fût au-dessus de ses forces, et plus le public exaltait son courage, plus il le sentait s'affaiblir. « Mes » jours, écrivait-il, s'écoulent dans les re- » grets, mes nuits sont interrompues par » des songes affreux. Je rêve sans cesse que » je parcours des contrées inconnues, où » plusieurs routes m'écartent de celle qui » doit me conduire au gîte desiré.... » En

cependant l'instant où ce chef-d'œuvre parut, fut le plus beau moment de sa gloire.

Pope cultivait la peinture, et, comme poète, il devait réussir; mais la nature lui avait donné une vue très faible, et il n'y obtint qu'assez peu de succès (1).

Né catholique romain, loin des places et du tourbillon des grandeurs, Pope était tout entier à lui-même. Il avait fixé son séjour dans un village charmant, sur les bords de la Tamise, et c'est dans une grotte délicieuse qu'il y avait fait construire, qu'il partageait son tems entre les muses et les fleurs : heureux si, entouré d'ennemis jaloux d'une supériorité qu'ils ne pouvaient atteindre, il eut eu assez de courage pour leur opposer le dédain ! Il se serait épargné plusieurs journées remplies d'amertume, et des querelles où son nom n'aurait jamais dû figurer;

(1) Il le reconnaissait lui-même. « J'avais, écrivit-il à l'un de ses » amis, crucifié une seconde fois Jésus-Christ, et fait la Sainte- » Vierge aussi vieille que Sainte-Anne, sa mère. Ce qui me con- » sole, c'est que je n'ai point pêché contre les commandemens » de Dieu, car mes images ne ressemblent à rien. Il n'y a pas à » craindre, d'ailleurs, que personne leur rende aucun culte, à » moins que ce ne soit quelques Indiens qui adorent leurs pa- » godes, précisément à cause de leur laideur. »

mais surtout on n'aurait pas à lui reprocher quelques productions indignes de sa plume et que peut à peine justifier la sensibilité trop vivement irritée qui leur donna le jour.

Ces ridicules débuts influèrent sur sa santé, et l'affectèrent au point de le priver du repos. Bientôt sa faiblesse naturelle, le peu de ressources qu'offrait la triste constitution de son corps, et un asthme qui depuis quelques tems l'accablait avec plus de violence, lui annoncèrent qu'il touchait à sa fin. Le docteur Thompson consulté, n'hésita pas à le déclarer hydropique. Bolinbroke et le lord Marchemont ne l'abandonnèrent pas, et adoucirent ce que ces dernières journées avaient d'affreux pour lui. Le retour du printems, loin de le soulager, empira son état, et dès le commencement de mai 1744, il tomba dans un délire pendant lequel il montra à ses amis cet abandon de sentiment et de confiance d'autant plus précieux pour le cœur auquel il s'adresse, que l'art ne l'a pas préparé. Revenu à lui-même, ses souvenirs, ses querelles, sa gloire, toutes les choses qui l'occupaient encore, lui parurent avoir un aspect différent, et il se plaignait qu'un voile répandu

sur chaque objet, lui en dérobât les couleurs véritables. Il parla long-tems des grandeurs humaines dont il contemplait le néant, de la vertu comme le seul moyen d'être heureux, d'une vie future comme de l'espoir qui adoucissait le déclin de sa vie. A peine s'apperçut-on de son dernier soupir.

Pope avait toutes les qualités du cœur, quelques défauts et plusieurs ridicules. Humain, généreux, bon parent, bon ami, il était ennemi intraitable, jaloux à l'excès de sa réputation, sensible, haîneux, irascible dès qu'il la croyait attaquée, et semblable alors à un enfant auquel on enlève un bijou. On l'a vu, en public même, faire de ces scènes de fureur d'autant plus ridicules, que sa figure et sa taille offraient un affreux contre-sens. La faiblesse de sa constitution l'exposait à des maux continuels, et à des besoins puérils pour lesquels il préférait le service des femmes. C'était une femme de chambre qui le laçait dès le matin dans un corps de baleine, qui lui mettait trois paires de bas pour masquer la maigreur de ses jambes, et qui lui préparait la flanelle et les fourures dont il se servait en tout tems, et le bonnet de velours dont il couvrait sa tête

chauve. Il exigeait les mêmes soins dans les maisons où l'éclat de sa réputation le faisait inviter. Alors il s'habillait en noir, avec une perruque à bourse et une épée. Il y avait dans chaque maison où il était habitué, une chaise arrangée à la petitesse de sa taille. D'ailleurs il fatiguait tous les domestiques par son humeur exigeante et par ses besoins continuels. Pendant la nuit, il buvait trois ou quatre fois du café; dans le jour, il fallait continuellement le garantir des indigestions auxquelles l'exposait son goût pour la bonne chère. Sa maison était sans luxe, mais il était humain et même généreux envers ceux qui le servaient. Il avait l'habitude d'écrire sur toutes les enveloppes des lettres qu'il recevait, et c'est sur de pareils brouillons, qu'il a composé la plus grande partie de son Illiade.

CINQUANTE-SEPTIÈME TOMBEAU.

LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX,

MORTE EN 1744.

Louis XV, me dit le vieillard, s'était marié dans un âge où le germe des passions ne s'était pas encore développé. La Reine, jeune, modeste, intéressante, possédait en entier le cœur de son époux. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées, et la constance de ce Prince ne s'était pas encore démentie. Dans l'innocence de son âme, le roi comparait son épouse à la mère de Saint-Louis, et quand des courtisans perfides voulaient attirer ses regards sur quelques femmes plus propre à le séduire, il répondait froidement : *Elle est bien; mais la Reine est plus belle encore.*

Peut-être ce charme n'eût-il jamais été rompu, si la Reine, mal conseillée, n'eût-elle-même accéléré le moment du dégoût. Son tempérament, naturellement froid, achevait de s'éteindre dans la dévotion. Satisfaite d'avoir donné un Dauphin à la France, elle se reprochait tous les plaisirs que ne justifiait plus un si grand intérêt. Des jours, des mois entiers d'abstinence, des tems de pénitence, de prières et de jeûne, étaient sans cesse opposés à l'époux impatient. Marie ne s'appercevait pas qu'une foule de beautés moins scrupuleuses entouraient le Monarque, et que le moment où disparaissaient peu-à-peu ses premiers agrémens, était mal choisi pour faire disparaître toutes les illusions à-la-fois.

Parmi les femmes aimables qui se trouvaient à la Cour, on distinguait cinq sœurs, filles du marquis de Nesle. Elles l'embellissaient par les agrémens que la nature leur avait prodigués. Leur famille illustre, mais peu riche, avait excité l'intérêt de la Reine, qui ne supposait guère de trouver ses premières rivales dans les femmes même qu'elle avait comblées de ses bienfaits.

La comtesse de Mailly était l'aînée. Moins

belle que ses sœurs, et déjà âgée de trente-cinq ans, elle n'avait en sa faveur que deux grands yeux noirs, brûlans de volupté. Le son de sa voix était dur, sa démarche délibérée et lassive : ses regards provoquaient au plaisir. D'ailleurs, bonne, généreuse, compatissante, pleine de probité, susceptible d'attachement, étrangère à toute espèce d'artifices, elle avait reçu plus d'avantages de la nature que de l'éducation, et elle était d'autant plus sûre de réussir, qu'elle avait moins de prétentions à plaire. Ce fut dans les bras de cette femme que le Roi devint infidèle pour la première fois; mais à peine cette favorite fit appercevoir son empire. Elle aimait Louis XV avec une vérité et un abandon dont aucun calcul ne troublait le plaisir; un tête-à-tête heureux suffisait à son cœur. On n'eut à lui reprocher ni dépenses frivoles, ni faveurs usurpées, ni haînes satisfaites, et elle se retira de la Cour, après avoir maladroitement épuisé le goût de son amant, aussi pauvre qu'elle y était entrée. Comme madame de La Valière, elle pleura ses fautes, renonça aux passions qui l'avaient dégradée, et chercha dans la religion une consolation; mais, plus coura-

geuse que cette illustre cénobite, elle n'alla point ensevelir sa honte, et osa rester dans le monde, pour en suporter le mépris. Simplement mise, confondue dans la foule, toute entière à ses remords et à son Dieu, on la voyait fréquenter journellement les églises, et trouver une secrète jouissance à y braver les injures et les huées du peuple qui l'accusait d'être la cause des malheurs de l'Etat (1). « L'illusion s'est évanouie, » écrivait-elle à Louis XV, dans ces momens de pénitence et de macérations; « il ne me » reste que la honte. Ma vie ne sera pas assez » longue pour obtenir le pardon du Roi des » Rois. Je tâcherai par une vie exemplaire » de faire oublier ma conduite et de reconquérir l'estime que j'ai échangée contre le » mépris dont la France entière m'accable. » La malheureuse ne put y parvenir, et la mort la frappa en 1751, sans que l'impression de ses torts fût encore effacée.

(1) Un jour, madame de Mailly étant venue à l'église de Saint-Roch, où prêchait son confesseur, le P. Renaud, de l'Oratoire, sa présence occasionna quelque mouvement dans la foule qui se rangea pour la laisser passer. *Voilà*, s'écria un homme de mauvaise humeur, *bien du tapage pour une catin.* — *Puisque vous la connaissez*, répondit madame de Mailly, *priez Dieu pour elle.*

Sa seconde sœur, la marquise de Vintimille, avait partagé les affections du Roi. Elle était grande, bien faite, et avait plus que madame de Mailly, l'éclat de la jeunesse, l'agrément des saillies, et toute la finesse et la vivacité de l'esprit. Son caractère était remuant, ambitieux et inquiet. Elle aimait à régner et à se faire craindre, et elle ne s'était attachée au Roi, qu'en proportion de l'espoir qu'elle avait conçu de le gouverner à son gré. Elle mourut sans avoir eu le tems de le réaliser. Toute la France a connu le comte du Luc, dont Louis XV s'avouait publiquement le père.

La troisième des sœurs était la duchesse de Lauraguais. Ses relations avec le Roi eurent moins d'éclat, mais offrirent autant de scandale. Elle était épaisse et mal prise; son embonpoint pouvait subjuguer les sens d'un novice, mais elle n'avait aucun de ces agrémens qui fixent le cœur d'un homme délicat.

Les deux dernières, la marquise de Flavacour et la marquise de la Tournelle, éclipsaient toutes les femmes de la Cour, par leurs charmes et leur beauté; mais madame de Flavacour semblait inaccessible à

l'attrait du plaisir. Froide, réservée, modeste, sans cesse renfermée dans le cercle des vertus domestiques et dans l'attachement que lui inspirait son époux, elle eut le bonheur de résister à toutes les séductions dont l'environna le Monarque; et, témoin de l'humiliant honneur que ses sœurs avaient obtenu, on ne la vit ni partager leurs erreurs, ni même envier leur triomphe.

Madame de la Tournelle, (depuis duchesse de Chateauroux) portait sous une enveloppe charmante, toute l'impétuosité des passions. Les grâces semblaient l'avoir préparée pour l'amour. Elle était d'une blancheur éblouissante; son maintien était noble, sa taille élégante et bien prise; ses regards dévorans annonçaient le besoin du plaisir. Il était difficile de réunir dans la conversation plus d'enjouement, dans les manières plus de charmes; dans le sourire plus d'expression et plus de volupté. Cependant la force et la fierté dominaient dans son caractère. Son ambition n'était pas celle d'une femme intrigante et coquette : c'était l'ambition des héros. On en eût attendu des actes de grandeur, de dévouement, de courage; et déjà les courtisans, intéressés à

laisser leur maître croupir dans un honteux repos, s'effrayaient des nouvelles impressions qu'une femme de ce caractère pouvait communiquer à son âme, si jamais elle parvenait à subjuguer son cœur.

Ce moment n'était pas éloigné. Madame de Mailly était oubliée; à peine la marquise de Vintimille avait obtenu un regret. La duchesse de Lauraguais n'avait produit que quelques sensations passagères : c'était à la plus jeune de leurs sœurs, c'était à la plus belle qu'était réservée la gloire de mettre le Monarque à ses pieds.

Madame de Châteauroux paraissait à la Cour dans les momens les plus difficiles, 1740. La mort de l'Empereur Charles VI venait d'embrâser l'Europe, et la France se trouvait enveloppée dans une guerre brillante dans son début, mais bientôt féconde en revers. A peine venait-on d'admirer l'étonnante rapidité avec laquelle le maréchal de Belle-Isle avait porté sur les rives du Danube et presque sous les murs de Vienne, son armée triomphante, qu'il fallût déplorer des malheurs. Deux campagnes funestes avaient porté le deuil dans toutes les maisons du royaume. L'impression qu'elles y produisi-

rent ne fut pas même adoucie par l'espoir d'en réparer les maux. Le découragement était à son comble. Le tems des grandes conceptions, des idées sublimes, des dévouemens généreux n'était plus. Il eût fallu ranimer des ressorts généralement affaiblis. Il eût fallu arracher le Roi à cette déplorable insouciance qui ternissait son règne, et le ramener aux sentimens élevés qui étaient dans le fond de son cœur. La duchesse de Châteauroux conçut ce projet magnanime. Attachée à la personne du Roi, mais plus sensible encore à sa gloire, on la vit indiquer à son amant les routes de l'honneur, lui montrer le bonheur d'être aimé des Français, et s'imposer le devoir de nourrir cette belle ambition dans son âme. Louis, à la tête de ses armées, était un second Charles VII, conduit aux combats par les mains de l'amour (1). S'il fut un instant les délices du peuple, si la nation, dans son enthousiasme, applaudit à son Roi, si elle l'appela le *Bien-Aimé*, et lui prodigua tant de preuves de

(1) La ressemblance entre Agnès Sorel et madame de Chateauroux est frappante. Toutes deux arrachèrent leurs amans à l'indolence et aux plaisirs, et les rendirent dignes de leur couronne.

reconnaissance et d'amour, c'est aux nobles inspirations de la duchesse de Châteauroux, qu'il dût ce sublime moment de son règne, et cette émotion si touchante qui l'obligea de s'écrier : *Ah ! qu'il est doux d'être aimé ainsi ! et qu'ai-je fait pour le mériter ?* Déjà elle le voyait victorieux, triomphant, l'idole de ses sujets, l'arbitre de l'Europe ; elle s'associait à tout ce qu'il allait faire de grand, et se félicitait d'être pour quelque chose dans ses succès et dans sa gloire (1).

---

(1) La plupart des lettres que la duchesse de Chateauroux écrivait à Louis XV, ont été brûlées. Quelques fragmens qui se sont échappés ajoutent à nos regrets. — « Vous ne seriez pas roi, lui » écrivait-elle, que vous mériteriez d'être aimé pour vous-même : » jugez ce que doivent être mes sentimens, quand vous faites re- » jaillir sur moi un peu de l'éclat dont vous brillez !.... Sire, » méfiez-vous de votre bonté ; elle vous porte à juger les autres » par vous-même. Un roi doit être le premier surveillant de l'au- » torité qu'il confie.... Si votre peuple avait à se plaindre, faites » ensorte que sa voix puisse approcher de vous... Si, par hasard, » il était opprimé, ayez le courage de vouloir ce que votre cœur » vous inspire, et vous ferez toujours le bien. Ah ! sire, quelle » plus douce position pour un roi que celle de n'être entouré que » d'heureux !...

» Quand j'ai osé proposer à Votre Majesté de commander son » armée, j'ai été loin de l'engager à exposer ses jours. Ils sont à » l'Etat, et un père doit se conserver pour ses enfans. Mais votre » présence, Sire, inspirera les troupes, leur donnera de la con- » fiance, et les fera vaincre : elle vaudra une armée, et vous assurera

Il était tems d'agir. Le Rhin était franchi, l'Alsace envahie, la Lorraine exposée. D'affreux malheurs menaçaient de toutes parts le royaume ; encore quelques pas rétrogrades, et le prince de Lorraine, comme un autre Eugène, allait être la terreur des Français. A ces coups imprévus, le Monarque abandonne la Flandre où il a déjà obtenu des succès, et se porte rapidement au secours de l'Alsace. Metz était le rendez-vous général de l'armée. Le Roi et la duchesse de Châteauroux y arrivèrent le 5 août 1744, et déjà le 7, ils apprirent que le roi de Prusse, fidèle à ses traités, venait, en pénétrant en Bohême, à la tête de quatre-vingt mille hommes, de dégager l'Alsace et de forcer le prince Charles à repasser le Rhin.

Le plaisir que cette nouvelle répandit dans le royaume fut troublé par un événement malheureux. Les fatigues de la campagne avaient indisposé Louis XV ; la fièvre se déclara le 8 août : on le crut à l'extrémité.

» tous les cœurs.... Pardonnez, Sire, à ma franchise. Vous ne
» pouvez me faire un crime d'aimer votre gloire. Pourquoi redou-
» ter que la vérité puisse vous déplaire ? Quand on l'exige, on ne
» la craint pas. Si je cessais de m'intéresser à votre grandeur, je
» n'aurais plus d'amour.»

Cependant la duchesse, sans cesse à son chevet, lui prodiguait des soins qui eussent honoré un amour légitime; Richelieu, également fidèle, s'efforçait de le persuader que sa maladie n'avait aucun caractère alarmant : leur voix se perdait au milieu des clameurs qui environnaient la couche du Monarque. Les ennemis de la duchesse, pour obtenir son éloignement, frappaient avec succès l'imagination du malade. Les peuples frémissaient de voir une femme coupable et un homme sans mœurs, seuls dépositaires des derniers momens de leur Roi. En même tems, la Reine et le Dauphin accouraient dans ses bras. Les prêtres, de leur côté, montraient un ciel irrité par plusieurs années de désordres, et exigeaient un grand exemple de pénitence et d'humiliation. Il fallut céder à leurs cris, et la duchesse reçut l'arrêt de sa disgrace; ce fut avec calme et dédain. « Si je pouvais croire,
» dit-elle au comte d'Argenson, chargé de lui
» en porter la nouvelle, qu'un courtisan pût
» rendre les choses avec vérité, je vous
» chargerais de dire au Roi que ses moindres
» désirs seront toujours pour moi des ordres.
» Sa Majesté, je l'espère, sera rendue à

» l'amour de ses sujets, et appréciera la » conduite de ceux qui l'entourent. » Elle quitta Metz au milieu des imprécations d'un peuple qui la méconnaissait. Sa sœur, la duchesse de Lauraguais, partageait sa disgrace. On leur refusa tous les égards qui pouvaient adoucir leurs malheurs; à peine purent-elles trouver une voiture. Il fallut que le maréchal de Belle-Isle leur fournît des chevaux, que la livrée du duc de Richelieu protégeât leur voyage, que des chemins détournés et des mensonges adroits les dérobassent à tous les regards; sans ces précautions, on les eût difficilement soustraites à la fureur du peuple.

Cependant le Roi venait d'échapper à la crise qui avait menacé ses jours, et à peine convalescent, de se rendre à l'armée commandée par le duc de Noailles. La retraite du prince Charles n'avait laissé que des lauriers faciles à cueillir. Les Français prirent Fribourg sous les yeux de leur Roi; et ce faible succès parut suffire à sa gloire. Il revint à Paris jouir de l'enthousiasme du peuple; mais son cœur, fatigué d'applaudissemens et de fêtes, réclamait le seul objet qui eût pu les embellir.

La duchesse de Châteauroux, partagée entre la crainte d'être oubliée et l'espoir de revoir son amant, ne prenait aucune part à la joie publique. Qu'elle aurait été vengée, si elle eût su que son image seule remplissait le cœur de Louis, qu'il se reprochait à-la-fois sa sévérité, son abandon, sa faiblesse, et qu'il brûlait de lui prodiguer tous les dédommagemens de l'amour ! Elle l'avait apperçu d'une fenêtre le jour où il fit son entrée à Paris. Ses acclamations s'étaient mêlées à celles de la foule ; mais ses regards avaient rencontré les siens, leurs cœurs s'étaient compris... Pour rendre son bonheur, elle n'avait pas assez de pensées, d'expressions et de larmes.

Le duc de Richelieu, toujours ingénieux lorsqu'il s'agissait de flatter les penchans de son maître, avait ménagé à ces amans l'occasion de se voir. Leurs cœurs s'ouvrirent de nouveau au bonheur d'être ensemble. Cent peines redites, cent chagrins racontés, cent crimes pardonnés, ajoutèrent autant d'anneaux à une chaîne de fleurs.

Ces momens délicieux étaient tout pour le cœur ; mais ils offraient peu de charmes à la vanité, aucun à la vengeance. Le Roi

exigea que madame de Châteauroux reparût à Versailles avec tous ses avantages, et qu'elle y reprît sa charge (1) et ses appartemens. La duchesse demanda de son côté une réparation éclatante des humiliations qu'elle avait éprouvées. Tous ses ennemis devaient être sacrifiés à-la-fois, et éprouver qu'on n'outrage pas impunément une femme, une femme sur-tout à qui l'art de plaire donne en même-tems le droit de se venger. Ce fut un tort de la duchesse de désigner une seule victime. On pardonne aux femmes des faiblesses qui peuvent n'être que le résultat de la sensibilité, mais on voudrait que leur bouche, étrangère à des expressions haineuses et sinistres, ne s'ouvrît qu'à celles du plaisir.

Malheureux que nous sommes ! le plaisir ne semble pas fait pour nous : il a les mêmes effets que les peines. Le jour même où madame de Châteauroux doit triompher, est un jour de douleur. Son amant était dans ses bras, la Cour à ses pieds, et la mort dans son sein ; un délire effrayant avait trou-

(1) Elle avait été nommée surintendante de la maison de madame la Dauphine.

blé sa tête. Des soupçons affreux prirent naissance dans la rapidité du coup qui la frappait (1). Tous les secours de l'art lui furent envain prodigués ; sa maladie se développa avec des caractères alarmans : dès le second jour elle parut mortelle.

Au premier bruit de cet événement, le Roi montra avec quelle énergie il aimait une femme qui n'allait périr, peut-être, que par excès d'amour. Les courriers se succédèrent continuellement de Versailles à Paris

---

(1) On a diversement parlé des causes de sa maladie. Le maréchal de Richelieu a toute sa vie été persuadé que Mad. de Châteauroux avait été empoisonnée ; mais il n'a rien laissé qui puisse faire soupçonner les auteurs du poison. La Duchesse elle-même avait cette opinion sinistre ; mais, outre qu'elle était alors dans les convulsions du délire, elle variait dans les principales circonstances du crime qu'elle reprochait indistinctement à tous ses ennemis. Tantôt, c'était à Rheims et pendant son retour de Metz, qu'elle croyait avoir reçu un breuvage funeste ; tantôt elle se rappelait d'avoir avidement mangé, la veille même de sa maladie, d'un pâté dont on lui avait fait présent. D'ailleurs, le comte de Maurepas et le comte d'Argenson, signalés plus particulièrement que les autres, pouvaient condamner une relation que réprouvaient les mœurs, mais ils étaient incapables de la rompre par un crime aussi détestable. Il est plus vraisemblable que l'excès de la joie fit sur Mad. de Châteauroux une impression mortelle, ou que, dans l'impatience de recevoir plutôt le Monarque, elle ait elle-même précipité sa mort dans un moment critique, en se dégarnissant et en se baignant plutôt qu'elle ne le devait.

où la Duchesse était tombée malade (1). Chaque matin on portait au Monarque le bulletin de la nuit précédente ; chaque soir il venait lui-même auprès d'elle s'assurer de son état, mêler sa douleur à la sienne, ou l'adoucir par ses consolations. Leurs entrevues avaient peu de témoins ; mais on remarquait aisément tout ce qu'ils y avaient souffert l'un et l'autre.

Madame de Flavacour prodigua à sa malheureuse sœur tous les soins que peut inspirer l'attachement le plus tendre, et montra, dans ces affreux momens, que l'austérité des mœurs n'exclut pas toujours la sensibilité. Madame de Mailly ne l'a revit elle-même que pour lui pardonner. Cette femme intéressante ne trouvait aucune expiation au-dessus de ses fautes ; mais quel spectacle pour ses ressentimens que celui d'une rivale expirante, si le repentir n'eût pas étouffé dans son cœur tout autre souvenir! MM. Pâris Duverney et de Chavigny ne démentirent pas, dans ces journées d'épreuves, cet attachement à la Duchesse dont ils avaient toujours fait profession.

---

(1) Elle logeait alors rue du Bac.

Elle eut la satisfaction de déposer dans le sein de ces fidèles amis ses murmures plaintifs, ses dernières pensées, et les espérances chéries qui avaient rempli son cœur. Toutes tendaient à la gloire du Roi et au bien du royaume; toutes décelaient des vues saines, une âme élevée et un cœur généreux.

Cependant le Roi se flattait encore, et il n'y avait déjà plus de ressources. L'estomac était gangrené. Madame de Châteauroux avait elle-même perdu toute espérance. A force d'art et de soins, on parvenait à prolonger sa vie, sans pouvoir obtenir d'elle un instant d'illusion. « Je prendrai, disait-elle,
» tous les remèdes qu'on me présentera....
» mais le coup est porté. Ma mort est iné-
» vitable, je la sens dans mon sein... »

Son âme, à l'approche de ce moment terrible, recouvra toute sa tranquillité. Les regrets du Roi et la certitude d'en être aimée, semblaient adoucir sa douleur. La réputation de ce Prince l'occupait toute entière; et à l'instant même où la vie allait lui échapper, elle le conjurait encore d'avoir soin de sa gloire, de la France et de lui. Elle se plaisait à voir les armées courir à la victoire; elle aimait à répéter tout ce qu'on

pouvait attendre d'un peuple infatigable, enflammé par l'amour de son roi.

Les deux derniers jours de sa vie elle eut de fréquens entretiens avec M. Pâris Duverney, et lui dicta ses dernières pensées. Le jour même où elle expira (1), elle reçut M. d'Argenson, et s'entretint assez long-tems avec lui. Elle souffrait beaucoup; mais ses traits n'étaient pas altérés : son âme était tranquille, et sa mort offrait encore l'illusion du sommeil.

Ce fut M. Duverney qui fut chargé de porter au Roi cette déchirante nouvelle. La désolation de ce Prince fut extrême : il perdait plus qu'une maîtresse; c'était une amante sensible, une amie sûre et généreuse que le sort venait de lui ravir. Il ne dissimula point ses regrets : toute la Cour fut témoin de ses larmes; mais c'était sur-tout dans le sein du duc de Richelieu qu'il se plaisait à les laisser couler. Là, débarassé d'importuns et libre de se livrer à toute sa douleur, il pleurait encore son amante. Ses qualités aimables venaient se retracer à son cœur. Il aimait à se rappeller tout ce qu'elle

(1) Le 8 Décembre 1744.

avait fait pour le rendre l'idole de son peuple, à se reprocher les tourmens qu'elle avait éprouvés, les sacrifices qu'elle lui avait faits, les torts même dont il était coupable envers elle. *Insensé que j'étais*, disait-il quelquefois, *je lui marquais de l'impatience, et je lui devais des remercîmens!* D'autres fois il montrait au Duc les lettres qu'elle lui avait écrites : *Voyez*, lui disait-il, *comme elle m'aimait; elle me disait la vérité*... et leurs pleurs arrosaient ces précieux restes de sa tendresse.

Cette femme intéressante régna long-tems encore du sein de son tombeau... Oh! qu'elle eût été fière de voir le Roi, fidèle à ses inspirations, enchaîner la victoire, et cueillir bientôt après, dans les champs de Fontenoy, les lauriers qu'elle avait préparés!

CINQUANTE-HUITIEME TOMBEAU.

PHILIPPE V,

ROI D'ESPAGNE, MORT EN 1746.

Viens maintenant, me dit Athénaïs, méditer sur la fragilité des grandeurs. Observe ce vieillard dégradé par la mort.... Penserais-tu que son nom a, pendant douze ans, troublé toute l'Europe, et que vingt nations ont arrosé de leurs larmes l'acte fatal qui l'élevait sur un trône parmi des monceaux de débris?

C'est au milieu des plus violentes secousses que Philippe V se présente en Espagne (1702). A peine régne-t-il, que son trône chancelle; à peine Louis XIV a-t-il accepté le testament du faible Charles II, que l'orage gronde de toutes parts. Les Cours se mesurent et s'observent; les passions se réveillent et s'agitent; les haines

fermentent et éclatent ; un cri d'alarme retentit ; toute l'Europe court aux armes.

En Espagne, une faction puissante avait proclamé le fils de Léopold (1). On avait vu ce Prince à Londres, à Lisbonne, à La Haye, poursuivre avec chaleur les plus vastes projets, irriter les ressentimens par le tableau des prospérités de la France, entraîner les esprits, diriger les passions, se créer des ressources, et exciter en sa faveur cette espèce de fanatisme qui est la source des grands événemens. Des armées aguerries volaient à sa défense, des forces immenses protégeaient ses desseins. Toutes les puissances semblaient avoir subordonné leur politique à celle du cabinet de Vienne, et leurs vues à son ambition.

Philippe opposait à l'activité de son ennemi un misérable testament, sur la véracité duquel on affectait encore de jeter des soupçons ; l'attachement du cardinal de Porto-Carrero, génie inquiet, mais politique adroit et intéressé à soutenir un acte qui était devenu son ouvrage ; le courage de la Reine (2),

(1) Depuis, l'Empereur Charles VI.

(2) Marie-Louise, fille du Duc de Savoie.

aussi intéressante par ses qualités héroïques, que par son âge et sa beauté; l'espèce de vénération que le nom de Bourbon avait imprimée dans l'Europe, et le dévouement d'une partie de la noblesse, frappée de l'affabilité de son Prince et des procédés généreux qui avaient signalé son début; mais d'un autre côté, toute ressource semblait anéantie. La France, enchaînée sur ses propres frontières, ne pouvait rien pour le petit-fils de son roi. L'armée était sans chef, les finances épuisées, les peuples indécis. Treize galions, chargés des trésors du Mexique, et qui étaient la seule ressource du Roi, venaient d'être enlevés par une flotte anglaise; et pour comble d'infortune, ou si l'on veut, d'imprévoyance, Louis XIV, en reconnaissant le fils de Jacques II, avait imprudemment compliqué cette malheureuse querelle et augmenté le nombre et la haine de tous ses ennemis.

Pendant que les armées des alliés entament toutes les frontières de France, Philippe débute en Espagne par des revers affreux. La même flotte qui avait transporté l'archiduc Charles en Portugal, venait d'emporter Gibraltar; cet échec devient le signal des dé-

sastres. D'un côté, les Portugais inondent l'Estramadure ; de l'autre, l'Archiduc, à la tête d'une armée de débarquement, se jette dans la Catalogne, emporte Barcelonne, et s'ouvre le chemin de Madrid. Philippe, tremblant sous tant de revers, abandonne sa capitale effrayée ; Charles, présenté par la victoire, en impose à toutes les factions, et se fait proclamer. En même-tems, Naples soulevée se révolte : Oran tombe plus loin sous les efforts des Maures ; la Sardaigne et le Port-Mahon sont perdus. La trahison a livré Carthagène, et le reste de la marine espagnole est devenu la proie des Anglais.

Au milieu de ces secousses affreuses, un espoir reste au Monarque proscrit : c'était Berwick. A peine a-t-il paru, que la victoire reparaît sous les drapeaux français, et que, dans les champs d'Almanza (1707), tout a changé de face. L'armée combinée se replie, l'Archiduc abandonne Madrid, sa couronne éphémère se brise ; et Philippe, ramené dans sa capitale, voit un instant toutes ses provinces à ses pieds ; mais ce n'était ni à Almanza, ni sur les bords du Tage, que devaient se régler les destins de l'Espagne. De plus grands coups se portaient sur le

Rhin; de plus grands événemens ouvraient toute la Flandre, et réduisaient Louis XIV à la douleur d'abandonner les plans les plus chers à sa gloire, et de sacrifier au besoin de la paix son infortuné petit-fils.

Cette cruelle nécessité annonçait l'état de la France. On avait déjà préparé Philippe au sacrifice d'une couronne qu'on ne pouvait plus soutenir ; mais que devient-il lorsque presqu'en même tems il apprend que l'armée autrichienne, reprenant sa supériorité, marche sur tous les points, que déjà elle a passé l'Ebre, qu'à Almenara ses troupes ont été dispersées, que Saragosse est prise et que l'Archiduc marche une seconde fois sur Madrid. Où fuira-t-il? les opinions varient. Ceux-ci veulent qu'il traverse les mers et aille se réfugier dans ses possessions d'Amérique ; ceux-là lui conseillent de retourner en France, et d'oublier la chimère du jour... «Non, non, répond le Roi à ces » lâches conseils, le sang qui coule dans » mes veines n'est pas fait pour la honte. » Dieu m'a mis la couronne d'Espagne sur » la tête, et je la défendrai. Les Espagnols » sont braves. Je me mettrai à leur tête : » ils répandront leur sang, et s'il le faut, je

» saurai périr avec gloire, plutôt que de
» vivre en ternissant l'honneur de ma mai-
» son. »

Jamais des dangers plus pressans n'avaient entouré ce Monarque; jamais il n'y opposa autant de courage et de véritable grandeur. Forcé de céder à l'orage et de se réfugier à Valladolid, c'est ici qu'éclatent surtout son intrépidité, sa prudence et toutes les vertus qui finissent ordinairement par vaincre le malheur. Bientôt toutes les forces de l'État sont mises en jeu et réunies dans un même plan de défense. Les armées d'Arragon et d'Estramadure ont reçu des renforts. Les grands, les principaux membres des conseils, la noblesse, le peuple, frappés de l'héroïsme de leur Roi, se rangent autour de lui. Leur enthousiasme est au comble : il faut le diriger. L'ennemi a fait des fautes : il faut les tourner contre lui. Il s'est jeté dans le cœur de l'Espagne, sans places, sans magasins et à plus de 80 lieues de l'endroit où il a commencé la campagne : le battre dans cette position ce sera l'écraser; mais Philippe n'a pas un général à qui il puisse confier son armée, et la fortune appaisée vient encore de lui présenter un héros.

L'orgueil des alliés avait sauvé la France, et ils venaient, en repoussant les propositions que le désespoir lui avait arrachées, d'ajouter la ressource de l'indignation à celle de la valeur. Louis XIV, profondément outragé, avait repris cette vigueur qui relève les trônes. Toutes ses forces marchaient. Des coups terribles allaient être portés. Villars se rendait sur le Rhin, Vendôme accourait en Espagne.... Je t'ai déjà parlé, continua Athénaïs, de la brillante valeur qu'il y fit admirer, et de cette bataille de Villa-Viciosa qui releva toutes les espérances, et réduisit l'armée qui avait conquis l'Espagne, à cinq mille hommes épuisés de lasssitude et de faim. A peine quelques débris allèrent porter à l'Autriche le triste dénouement de dix ans de carnage. Tout brillait à Madrid de joie et de bonheur. Philippe triomphant rentrait dans sa capitale impatiente. Fautes, revers, sacrifices, désastres, tout était oublié. La paix seule manquait à la félicité générale ; mais déjà des congrès succédaient aux batailles, et les effrayans souvenirs de Ramilies, de Turin, d'Oudenarde, disparaissaient (1712) devant les noms plus doux d'Utrecht et de Rastadt.

Tu as suivi, continua le vieillard, Philippe au milieu des dangers ; viens le voir maintenant sur son trône. Il a trente ans ; son épouse l'adore. Plusieurs couronnes embellissent sa tête ; mais il semble que son âme ait besoin du ressort du malheur. Tant qu'il pèse sur sa tête, on voit ce Prince déployer toutes les qualités qui rendent les règnes éclatans ; mais à peine a-t-il cessé de le poursuivre, qu'il n'est plus qu'un roi médiocre.

Les Catalans avaient réclamé leurs anciens priviléges, et s'étaient révoltés contre un Gouvernement qui avait tout envahi. Philippe, au lieu de les ramener par la modération, les irrite et les humilie ; et cruel, parce qu'il est encore faible, il renonce à la douceur d'un pardon généreux.

La princesse des Ursins avait révolté l'Espagne par son orgueil et ses extravagances. Philippe brave l'opinion qui proscrit cette femme, lui abandonne ses trésors, ses armées, son royaume, et devient lui-même son esclave, sans s'appercevoir qu'il s'avilit en même tems aux yeux de la nation.

De misérables intrigues avaient succédé à la force et à la profondeur des moyens. Des étrangers avaient rempli la Cour et oc-

cupé les places. En vain les Espagnols s'irritaient de se voir inutiles ; à peine voulait-on convenir que cette déplorable politique affaiblissait leur confiance et usait les premiers ressorts du Gouvernement.

Elisabeth Farnèse, que le second mariage de Philippe a élevée sur le trône (1714), en a pris toute l'autorité. Loin de cette affabilité et de cet heureux mélange de fermeté et de douceur que les peuples adoraient dans Louise, elle réunit la finesse à l'étendue du génie et une dissimulation profonde à l'esprit le plus pénétrant : indifférente d'ailleurs sur le choix des moyens, peu délicate pourvu qu'elle soit redoutable, et sacrifiant sans cesse l'Espagne à sa maison, l'Etat à sa famille, et tous les trésors, toutes les forces de la monarchie au projet séduisant de faire sortir de nouveaux Etats et de nouvelles couronnes des embrâsemens et de la confusion.

Un homme qu'elle a élevé de l'état le plus obscur au premier ministère, Alberoni jette bientôt Philippe au milieu des plus affreux embarras. Les projets de ce téméraire étranger annoncent le comble de l'audace. Rendre au trône sa première splendeur par l'ébranlement de l'Europe, à Philippe le sceptre

de son aïeul, profané par un prince sans mœurs, aux Stuarts, une couronne usurpée par la maison de Hanovre; humilier en même tems l'Empereur, en lui arrachant l'Italie; donner un nouveau ressort à l'Espagne épuisée, lui assujétir les nations, lui soumettre les mers : tels sont les projets dont l'ardente imagination d'Alberoni repaît une reine ambitieuse et un roi trop crédule; et cependant ils n'aboutissent qu'à plonger l'Espagne (1718) dans une guerre honteuse pour ses armes, funeste à sa marine, inutile à sa gloire, et aux dangers de laquelle Philippe n'échappe qu'en sacrifiant le malheureux qui lui a tout immolé (1).

---

(1) Jusqu'à cette époque, le duc d'Orléans avait inutilement essayé de ramener le roi d'Espagne à ses véritables intérêts et de détruire les impressions que le cardinal Alberoni avait fait naître dans son esprit. « C'est pour vous procurer, lui écrivait-il, la » tranquillité dont vous avez besoin, que la France a pris les » armes contre l'obstination de votre ministre... de ce ministre » qui vous ferme les yeux sur sa conduite, et qui a l'audace » de calomnier la mienne. Quoique je n'en sois comptable à per- » sonne, je veux bien vous en expliquer le système. A la mort » du Roi Louis XIV, j'ai trouvé des dettes et des impôts sans » nombre, dettes contractées pour vous seul, impôts mis pour » vous seul; et, entr'autres, un droit de dixième, le plus oné- » reux de tous ceux dont l'Espagne ait obligé la France de se » charger. Chaque année dépensait les revenus de plus de deux

Il faudrait pour réparer les maux qu'a laissés cette guerre, toutes les vertus, tous les talens qui sauvent les états, et l'Espagne n'offre plus qu'un Roi timide, des ministres indécis, une dette effrayante, un trésor épuisé. Philippe, à cet aspect, tombe dans la superstition et la mélancolie, et n'ose plus contempler l'abîme qui s'ouvre sous ses pas ; sa tête s'affaiblit, son courage chancelle, et il prend la résolution de remettre à son fils un sceptre que son bras ne peut plus soutenir.

Dom Louis règne à peine une année, et sa mort rappelle sur le trône un Prince peu fait pour l'occuper. A peine y paraît-t-il que sa faiblesse l'expose à de nouveaux orages, et que l'inquiète ambition de la Reine risque

---

» V. M. a été dotée du sang et des revenus du royaume, et » jamais l'Espagne ennemie ne nous avait tant coûté... » Après cette violente sortie, le Régent développe aux yeux de Philippe V les moyens qu'il a cru devoir employer pour soulager la France ; puis il ajoute : « Et à peine commencions-nous à goûter » les fruits de la paix, qu'un destin jaloux, ou plutôt un mi- » nistre ambitieux, vient la troubler ! Il refuse seul ce que toute » l'Europe souhaite et ce qu'elle offre à V. M. Est-il difficile de » pénétrer ses desseins ? Il vous laisse l'ombre de la royauté, » pendant qu'il en exerce tout le pouvoir, et qu'il vous livre à » une guerre injuste et périlleuse. »

de l'ébranler. Impatiente d'établir ses enfans à quel prix que ce soit, Elizabeth engage son époux à se jeter dans les bras de l'Autriche et à souscrire ce funeste traité où, dans l'espoir d'assurer à Dom Carlos les duchés de Parme et de Toscane, il a la lâcheté de renoncer au reste de l'Italie, et l'impolitique d'accorder au cabinet de Vienne des privilèges importans dans les Indes, dont le commerce anglais semblait en possession. Une guerre désastreuse pour l'Espagne est la suite de ce ridicule contract (1726) et, tandis qu'ici on sacrifie les plus pressans intérêts à la vanité d'un enfant, le cabinet britannique va venger sur les mers l'outrage fait à son indépendance.

Bientôt l'élection d'un roi de Pologne (1733) jette l'Espagne dans une guerre où elle ne semble appelée par aucun intérêt; mais du moins, cette fois, l'am[illegible]de la Reine enchaîne la fortune et l'oblige de souscrire au vœu le plus cher à son cœur. Attentive aux mouvemens de chaque cabinet dans ces circonstances orageuses, Elizabeth a vu l'Empereur se réunir à la Russie pour arracher le sceptre à Stanislas, et déjà elle s'est applaudie d'une résolution qui pouvait ré-

placer dans ses mains la couronne de Naples, en ôtant au cabinet de Vienne la facilité de la défendre et de la soutenir. Peu importe sans doute à Elizabeth qui doit gouverner la Pologne, mais tous ses vœux seraient comblés si, sous le prétexte d'élever Stanislas, elle couronnait Dom Carlos. Ces projets ambitieux arment toute l'Europe. Une armée formidable s'avance en Italie, triomphe à Bitonto, pénètre jusqu'aux portes de Naples, et tandis que Charles VI épuisé par de longues traverses, implore une paix dont toute l'Allemagne a besoin, Elizabeth a le talent de ne la signer (1738) qu'au moment où elle donne un trône à son fils.

Il semble que chaque événement qui se passe en Europe, soit pour elle un objet de calcul, et pour l'Espagne le signal d'une nouvelle guerre. Charles VI n'était plus (1740), et Marie-Thérèse prenait possession de son vaste héritage au milieu des cris de l'Europe accourue pour l'en dépouiller. Quelle proie pour la Reine d'Espagne! Quel tableau pour une mère, que celui de voir son second fils couronné de sa main, et d'élever dans le Milanais un nouveau trône à l'infant Dom Philippe! La guerre commence au milieu

des plus brillantes espérances que l'Espagne ait conçues, mais elle se prolonge sans gloire. L'Italie, où elle a jeté ses forces, devient le théâtre d'une foule de petits combats qui ne décident rien; et tandis que le nombre de ses ennemis et l'excès même du danger rallient autour de Marie-Thérèse tous les efforts d'un peuple courageux, l'Espagne s'use dans de longues campagnes, et frémit à l'aspect d'une guerre féconde en sacrifices, mais inutile à sa prospérité.

Cependant Philippe V passait à Séville les dernières années de sa vie, instituant des confrairies et oubliant les besoins de l'Etat, assistant à des processions et négligeant ses peuples, aspirant à la renommée d'un saint et négligeant tous les devoirs d'un Roi. Naturellement assez petit, il le paraissait davantage par l'embonpoint dont il était chargé. Il ne prenait presque point d'exercice, et il avait peine à marcher et à se tenir debout. Les femmes qui l'avaient successivement gouverné avaient donné du ressort à son caractère; mais, abandonné à lui-même on ne retrouvait plus qu'un prince paresseux, faible, insouciant,

rongé par la mélancolie, et laissant étouffer quelques qualités naturelles sous de déplorables défauts. Il répondait avec beaucoup de sens et de précision aux questions qu'on lui adressait, quand il voulait s'en donner la peine, mais en général, il parlait peu. Il pensait, et c'était comme s'il ne pensait pas. Que l'on fit bien, que l'on fit mal, c'était la même chose. Son cœur d'ailleurs était tout à la France. Il n'avait oublié aucun des détails qui y avaient occupé sa jeunesse. Il parlait de Louis XIV avec une profonde vénération, s'attendrissait à la pensée de l'amitié que lui avait témoignée ce Monarque, et rappellait avec effusion combien son établissement avait coûté de trésors et de sang. Ces souvenirs étaient les seuls qui pussent l'arracher à son engourdissement ordinaire.

Le maintien et la politesse de la Reine étaient nobles; sa figure et ses manières avaient quelque chose de distingué. Elle avait beaucoup d'esprit et de vivacité, mais elle était défiante et rusée, et mêlait à l'ambition des grandes âmes, toutes les petitesses des femmes, l'intrigue, l'amour de la vengeance, et une profonde dissimulation.

Le prince des Asturies (dès-lors Ferdinand VI) était extrêmement laid, mais il était aimable et avait une grande envie de plaire. Le roi de Naples, Dom Carlos, avait une figure agréable, de l'ambition, de l'intrépidité. Dom Philippe, était bien fait, passionné de plaisir et de gloire. Dom Louis, timide, et même un peu sauvage, offrait un caractère difficile à saisir.

L'épouse de Dom Philippe était fille de Louis XV. Sa figure était charmante, ses yeux vifs, son regard extrêmement perçant. Bonne d'ailleurs, franche, cherchant à plaire et à obliger, elle était parvenue à se faire chérir en Espagne.

Philippe V avait commencé sa carrière au milieu des combats; il l'achevait tristement dans le bruit d'une guerre où jusqu'alors l'Espagne avait tout sacrifié, et n'avait encore rien obtenu. Ce ne fût que deux ans après sa mort, à la paix de 1748, que Dom Philippe obtint les duchés de Parme et de Plaisance, et que sa mère eût la satisfaction de revoir l'ancien héritage des Farnèse fixé dans sa maison.

CINQUANTE-NEUVIÈME TOMBEAU.

VAUVENARGUE,

MORT EN 1747.

Il n'est plus, me dit Athénaïs... Il a passé avec l'éclat et la rapidité de la foudre. La mort n'a respecté ni sa jeunesse, ni ses vertus, ni la douce sensibilité de son cœur, ni les vœux de ses amis, ni les souvenirs de sa gloire.

Élevé dans ce régiment du Roi, dont tous les combats étaient des triomphes, que de fois ne s'est-il pas signalé avec lui! Que de dangers n'a-t-il pas bravés! Que de champs de bataille ne sont pas devenus pour lui des champs d'honneur et de victoire!

Au sein même de la dissipation, on le voyait cultiver la philosophie, les lettres et les arts. Son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* naissait au milieu du

tumulte des armes. Ses *Maximes morales* paraisssaient dans le bruit des combats. Simple, timide, naïf, comme un enfant, son épée seule était terrible. Son génie avait la profondeur des anciens; son caractère en montrait la fierté et la force.

La Provence, en lui dônnant le jour, semblait lui avoir communiqué les brûlantes inspirations de son climat, la pûreté du goût, les charmes de la diction, la hauteur des pensées. Son éloquence était pleine d'images: il en puisait toutes les expressions dans son cœur. Les germes heureux déposés dans son âme ne s'étaient point encore échappés dans le bruit des passions. Il semblait n'en éprouver l'ascendant que lorsqu'elles le conduisaient au grand, au juste, à l'utile, et en braver l'empire, s'il était oppressif.

Sa figure était distinguée, sa taille un peu courbée par le poids des fatigues, ses regards animés par le feu sacré des vertus. Le doux sourire de la sensibilité résidait sur ses lèvres. Une espèce d'expression mélancolique, mais douce et bienfaisante, était répandue sur ses traits.

Le malheureux! il n'avait que trente-cinq ans, et la mort l'a fauché. Elle ne l'a point

emporté sur ces champs qu'illustrait son courage. Elle ne l'a point brusquement enlevé; mais, plus cruelle encore, elle s'est plue à le frapper lentement, à prolonger ses douleurs et son agonie, et à faire précéder sa destruction totale d'un dépérissement partiel.

De rapides succès avaient porté les armées françaises au sein de la Bohême : Prague même avait succombé. Peu de campagnes furent aussi brillantes ; peu offrirent autant de revers. En peu de mois, le courage et les ressources de Marie-Thérèse avaient relevé sa fortune, et forcé les Français, éloignés de leurs frontières et affaiblis même par leurs victoires, à évacuer un pays plein encore du bruit de leurs succès. Cette retraite est un des plus beaux momens de la gloire française. Vauvenargues prit part à ses dangers. La famine, le fer de l'ennemi, d'affreuses maladies, la rigueur inexprimable du froid (1), accompagnaient au milieu de tous les obstacles de la nature, cette armée de héros : malheureux ceux

---

(1) La retraite de Prague se fit dans l'hiver de 1741 à 1742, le plus rigoureux qu'on eût ressenti depuis celui de 1709.

que frappait la mort, et dont les feux allumés sur les glaces éclairaient les derniers momens ; mais plus infortunés encore ceux qui lui résistèrent et qui allèrent bientôt traîner dans leur patrie une vieillesse prématurée, et le spectacle de leurs infirmités.

Vauvenargues eut à déplorer ce malheur. Il avait rapporté en France les germes cruels de la mort. On les vit se développer dans son sein avec une lenteur barbare ; chaque jour il perdait une partie de lui-même ; chaque jour une pierre se détâchait de l'édifice : son corps tombait en ruines, et, dans l'âge encore des illusions heureuses, le tems semblait avoir imprimé sur ses traits son effrayant burin. De cruelles infirmités décomposaient son être; ses membres étaient perclus ; il avait perdu la vue. Un jour, un instant ajoutés à cette affreuse existence étaient un désastre de plus. Ce fut alors que son âme aigrie par l'infortune, osa reprocher à une providence incompréhensible, tous les maux qu'il souffrait. « O Dieu ! s'écriait-il, » que t'ai-je fait ? Quelle offense arme ton » bras contre moi ? tu as versé dans mon » cœur malade, l'ennui et le fiel qui le » rongent ; tu as séché l'espérance au fond

» de ma pensée ; tu as noyé ma vie d'amer-
» tumes; les plaisirs, la santé, la jeunesse
» m'échappent... O mon Dieu! vous me
» ravissez tout. Je t'ai cependant cherché
» aussitôt que j'ai pu te connaître. Dès ma
» plus tendre enfance, je t'avais consacré
» mes hommages et mes vœux innocens....
» Pourquoi m'as-tu délaissé ? »

Ces cris d'une âme révoltée ne frappaient l'air qu'un jour. Bientôt il voyait au-delà du tombeau, quelque chose de plus durable que la vie : une nouvelle carrière de gloire et de bonheur s'ouvrait à ses regards. Le monde disparaissait, l'éternité planait sur sa couche funèbre, et cette idée consolante et profonde ranimait son espoir et sa voix.
« O mon âme ! s'écriait-il alors, montre-toi
» forte dans ces rigoureuses épreuves. Sois
» patiente; espère en ton Dieu. Tes maux fi-
» niront, car rien n'est durable. La terre
» elle-même et les cieux s'évanouissent
» comme un songe. Tu vois ces nations et
» ces hommes qui tiennent la terre asservie..
» Tout cela périra. Ecoute... Le jour du
» jugement n'est pas loin : il viendra. L'uni-
» vers sentira tous ses fondemens ébranlés.
» L'aurore de l'éternité luira dans le fond

» des tombeaux, et la mort n'aura plus
» d'asyles... O révolution effroyable! L'ho-
» micide et l'incestueux jouissaient en paix
» de leurs crimes, et dormaient sur des lits
» de fleurs. Cette voix a frappé les airs;
» le soleil a fait sa carrière; la face des
» cieux a changé; les mers, les montagnes,
» les forêts, les tombeaux frémissent, la
» nuit parle, les vents s'appellent.... Dieu
» vivant! ainsi vos vengeances se déclarent
» et s'accomplissent; ainsi vous sortez du
» silence et des ombres qui vous couvraient.
» O Christ! votre règne est venu... Père,
» fils, esprit éternel, l'univers aveuglé ne
» pouvait vous comprendre. L'univers
» n'est plus, mais vous êtes; vous jugez les
» peuples. Le faible, le fort, l'innocent,
» l'incrédule, tous sont devant vous. Quel
» spectacle!.... Je me tais. Mon âme se
» trouble et s'égare. Trinité redoutable au
» crime, recevez mes hommages. »

Ainsi les derniers soupirs de cet infortuné furent encore pour son Dieu... La terre s'éclipsait. Il n'entendait plus la voix des hommes... Son cœur battait à peine, et son âme brûlante s'élançait dans le sein de l'éternité.

SOIXANTIÈME TOMBEAU.

LE MARECHAL

DE SAXE,

MORT EN 1750.

Quel est, demandai-je à mon guide, ce superbe mausolée où le ciseau de Pigal a grouppé tous les attributs des combats ?

Ce monument, me répondit-il, t'annonce un héros. Approche-toi. Regarde ce guerrier, ses sourcils noirs et épais, son teint basané, ses formes imposantes. Lis sur cette colonne couverte de trophées les noms à jamais illustrés de *Fontenoi*, de *Raucoux*, de *Lawfeld*, et regrette que l'Allemagne ait donné le jour au vengeur de la France.

L'amour semblait l'avoir formé pour l'offrir à la gloire (1). A peine son bras peut-il

(1) Maurice de Saxe était fils d'Auguste II, roi de Pologne et Electeur de Saxe, et de la belle comtesse de Konismarck.

soutenir une épée que son âme s'enflamme, et reçoit d'Eugêne et de Marlborough ses premières leçons. A douze ans, il est devant Lille assiégée (1708) et se prépare, par la gloire de vaincre la France, au bonheur de la soutenir.

Fier de ses premiers succès, il aspire à de nouveaux triomphes, mais la lenteur des opérations irritant son ardeur, il abandonne la Flandre et vole au siège de Riga, demande des armes à Pierre-le-Grand qui le comble d'éloges, et presqu'en même tems, il se présente et se distingue sous les murs de Stralsund, où le Roi son père tient Charles XII assiégé.

Auguste II, orgueilleux de son fils, cherche à le fixer par un établissement honorable, et lui fait épouser la comtesse de Loben. Mais les goûts de Maurice étaient trop indépendans pour se ployer sous des liens austères. Il eût chéri sa femme s'il ne l'avait pas épousée, et il ne l'aima jamais mieux que depuis qu'il en fut séparé.

Le monde était tranquille. Dans le nord, les hostilités étaient suspendues par l'espoir de la paix, et le traité de Rastadt avait calmé l'Europe. Un seul coin était agité, et

c'est celui où Maurice se présente. Les Turcs étaient assiégés dans Belgrade, et le prince Eugène eût le plaisir de revoir celui qu'il avait nommé l'*Intrépide*, partageant une seconde fois sa gloire et ses dangers.

La paix de Passarowitz (1718) enchaînait sa valeur; quelques intrigues l'avaient éloigné de son père; Maurice vient en France et se présente à la Cour du Régent. Le repos de l'Europe indignait son âme trop ardente: il en remplit le vide par l'étude et les plaisirs. Un événement inattendu ouvre alors à son ambition une vaste carrière. La Courlande, à la veille de perdre son Duc et son indépendance, cherchait un protecteur et proclame un héros. Maurice, fier du suffrage d'un peuple libre, arrive à Mittau et débute par une conquête. La duchesse douairière, charmée de son mérite, lui offre son crédit et sa main. Maurice trop indépendant la dédaigne; il n'apperçoit qu'une femme légère et enthousiaste, et il ne prévoit pas qu'il refuse avec elle le trône de Russie, où un amour heureux aurait pu l'élever (1).

---

(1) Cette princesse, nièce de Pierre-le-Grand, et depuis Impératrice de Russie, ne put jamais pardonner au comte de

Hélas ! ces rêves brillans n'eurent que l'illusion d'un instant. Anne, s'appercevant qu'elle a des rivales, montre toute l'aigreur d'un amour offensé. Les Polonais se déclarent contre le nouveau Duc ; la Russie proteste ; on met sa tête à prix... et Maurice abandonné, fugitif, n'a de ressources que dans son courage et dans le sublime dévouement d'une comédienne qu'il a connue pendant son séjour à Paris. C'était la célèbre *Le Couvreur*, qui enthousiaste d'un amant qu'elle adore, vend son mobilier, ses bijoux, sa vaisselle, et lui donne 40 mille francs pour lui aider à reconquérir la Courlande et à la disputer au puissant Menzicoff. Maurice, avec ce secours, ramasse quelques aventuriers, reparaît à Mittau, ose braver les Russes. Emule de Charles XII à Bender, il défend son palais avec 60 hommes contre un corps ennemi, et l'île d'Usmaïz où il s'est retiré contre toute une armée ; puis enfin acca-

---

Saxe son indifférence et ses infidélités. Lorsqu'elle fut montée sur le trône, Maurice ne pouvant croire qu'il fût absolument oublié, fit une tentative, et gagna un chambellan chargé de faire les premières ouvertures d'un raccommodement ; mais celui-ci n'eut pas plutôt prononcé le nom du comte, que Anne lui ordonna de se retirer, et l'exila de la Cour.

blé par le nombre, il a le bonheur de revenir en France méditer sur le déplorable dénouement de la chimère qui l'a si long-tems occupé.

La Cour avait changé de face. Le cardinal de Fleury gouvernait le royaume, et le système pacifique de son ministère semblait enchaîner la valeur. Ces années de repos ne furent pas perdues. Maurice les consacre à approfondir les intérêts de son art. L'antiquité lui fournit des modèles. L'histoire le rend contemporain de tous les siècles et de tous les héros, et en quelques nuits, son imagination enflammée par une fièvre dont il est tourmenté, produit ces *Rêveries* (1) pleines de vues profondes, d'idées vastes et hardies, dont la victoire allait bientôt consacrer les leçons.

La mort du roi de Pologne venait de rallumer la guerre (1733), et Maurice fut employé sur le Rhin dans l'armée commandée par le maréchal de Berwick. *J'avais dessein de demander un renfort de trois mille hommes*, lui dit ce général en le voyant venir, *mais je crois pouvoir m'en passer, puisque vous êtes avec moi.* C'est au mi-

(1) Cet ouvrage fut composé au mois de Décembre 1732.

lieu des dangers contiuuels et des opérations les plus difficiles, que le comte de Saxe répond à cet éloge ; c'est dans les retranchemens de Philipsbourg, dans les lignes d'Ettinguen, dans les tranchées de Kehl, qu'il fixe les yeux de l'Europe et mérite l'affection de son Roi.

La paix de 1736 se fait trop tôt pour lui ; mais la mort de Charles VI le rappelle à la gloire. Déjà l'armée française a passé le Rhin pour soutenir l'électeur de Bavière, et Maurice, à la tête de l'avant-garde, a jeté l'épouvante dans Vienne, inondé la Bohême, emporté Prague et forcé Marie-Thérèse à se réfugier à Presbourg. Il avait montré dans cette expédition la rapidité de Condé ; il devait y rappeler encore toute la circonspection de Turenne, et, lorsque la fortune de la France chancelle (1742), mettre autant d'art dans sa retraite, que d'éclat dans son début.

Mais c'est surtout en Flandre qu'il faut suivre ce héros triomphant. C'est dans les champs de Fontenoi (1745) qu'il faut le voir malade, affaibli, épuisé de souffran-

ces (1), mais plus terrible que jamais, braver la mort qu'il porte dans son sein, ramasser toutes les forces qui lui restent encore, et au moment où tout se mêle, se heurte, s'entre-choque, voler de rang en rang, animer tous les corps de sa voix, enfoncer, au milieu du péril le plus imminent, la terrible colonne qui retarde sa gloire et y porter l'épouvante et la mort; puis, lorsque la victoire a couronné son audace, accourir aux pieds de son Roi qui l'admire, et retrouver un reste de forces pour s'écrier : *Sire, j'ai assez vécu; je ne desirais de vivre aujourd'hui que pour vous voir triompher.*

La victoire de Fontenoi avait renversé presque toutes les forteresses de Flandre et humilié l'ennemi le plus orgueilleux des Français. Le retour du vainqueur à Paris fut une marche triomphale. On le couronnait de lauriers. L'Europe l'admirait. Le Roi l'élevait aux premiers grades militaires; par tout, le peuple, les yeux avides, entou-

---

(1) Il était alors attaqué d'hydropisie, et il venait de subir la ponction.

rait son héros ; mais il restait encore des dangers pour embellir sa gloire. Le prince Charles de Lorraine était enfin venu, avec de puissans renforts, au secours des Pays-Bas : le maréchal de Saxe l'attendait avec calme. Après lui avoir laissé passer tranquillement la Meuse, il l'attaque, il l'écrase à Raucoux (1746), lui enlève dix mille hommes, rejette ses débris au-delà de ce fleuve, et dès le lendemain se montre, froidement au spectacle qu'il avait fait annoncer dans son camp, la veille de la bataille (1), comme s'il eût été certain de la gagner.

Le maréchal de Saxe, par des succès aussi constans, avait fait passer dans le cœur de tous ses soldats la passion de la gloire. A Raucoux, au fort de la mêlée, un boulet de canon avait emporté la jambe d'un grenadier : il nageait dans son sang. Maurice passe dans ce moment et s'écrie : *Qu'on sauve ce brave homme.... — Eh !*

(1) On connaît la manière dont Mad. Favart annonça ce spectacle. « *Messieurs*, dit-elle, *demain*, *relâche*, *à cause de la bataille... Après-demain*, *nous aurons l'honneur de vous donner...* » Rien ne peut mieux exprimer que ce trait les dispositions de l'armée et la confiance qu'elle avait en son chef.

que vous importe? répond le grenadier. *Allez et gagnez la bataille.*

Cependant les alliés, étonnés de tant de victoires, n'étaient pas abattus. Louis XV chercha la paix dans de nouveaux triomphes, et Maurice qui l'en avait flatté, lui tenait parole à Lawfeld (1747). Peu de victoires furent aussi vivement disputées. Long-tems la valeur des alliés balança la fortune : il fallut, pour l'enchaîner, toute l'intrépidité d'un héros. Les résultats même de cette journée parurent incomplets(1). Le Maréchal desirait éloigner l'ennemi de Maëstricht, et s'en rendre le maître. Ce plan manqua : l'orage tomba sur Berg-op-Zoom, et la prise de cette place termina la campagne.

Mais qu'importaient ces batailles gagnées, ces cités renversées, si la paix ne devait pas enfin sortir de leurs débris? Depuis long-tems Louis XV l'avait offerte, mais il était réservé à Maurice de la décider sous les

(1) C'est le lendemain de cette journée que le maréchal, effrayé lui-même du carnage, entraîne lui-même le Roi sur le champ de bataille, encore jonché de morts, parvient à l'attendrir, lui arrache une larme, et ajoute cette grande leçon : « *Sire, tant de carnage ne vous donnera pas un pouce de terrain ; demain nous décampons.* »

murs de Maëstricht. Déjà toutes les mesures étaient prises pour enlever cette place importante, les obstacles applanis, ses remparts foudroyés*, lorsqu'un cri de paix arrête le carnage, et annonce que les préliminaires d'Aix-la-Chapelle (1748), viennent d'être signés.

Maurice, retiré dans sa terre de Chambord, jouit enfin de lui-même, et rassasié de sa gloire, cherche, pour la première fois, à goûter le bonheur. Sa retraite offrait tout ce que le luxe, le goût et la volupté peuvent créer de plus précieux pour charmer l'existence. Il en avait fait un séjour délicieux ; on s'y rendait en foule. C'était à-la-fois une place de guerre et une Cour galante et magnifique. Son régiment de cavalerie y faisait le service comme devant l'ennemi. Chaque jour des revues, des exercices, des images de guerre et de combats se mêlaient à des spectacles, à des bals, à des repas somptueux, à des chasses brillantes. Sa fortune lui permettait cette magnificence, et les malheureux même dont il consolait les souffrances, étaient assez justes pour la lui pardonner.

Supérieur aux préjugés, franc, généreux,

sensible, on le voyait toujours protéger le vrai mérite, la bravoure et l'honneur. Il faisait un jour l'éloge de *Chevert*, lorsque quelqu'un lui observa que ce brave homme n'était qu'un officier de fortune. Le Maréchal feignant de l'ignorer : *vous me l'apprenez* répond-il. *Je n'avais pour lui que de l'estime, je lui dois maintenant du respect !*

Tandis que Maurice se délassait ainsi de quarante ans de fatigues, la mort travaillait dans son sein (1750). Les approches de l'hiver le ramenaient ordinairement à Paris, et le 21 octobre au matin, tout était prêt pour son départ, lorsqu'il éprouva subitement un frisson qui le fit différer. On reconnut bientôt tous les simptômes d'une fièvre putride. Le Roi lui envoya son premier médecin : c'était Sénac. *Mon ami*, lui dit le Maréchal, en lui pressant la main, *la vie n'est qu'un songe. Le mien a été beau, mais il aura été court.*

La fièvre prenait à chaque instant une activité allarmante; la mort s'approchait à grands pas, et il la voyait, au moment de l'arracher à l'existence la plus délicieuse, avec la même philosophie que si elle eût dû le débarasser d'un fardeau. *Mourir à Chambord*, disait-il,

mourir à Versailles, mourir dans son lit, mourir d'un boulet, tout cela m'est égal.

L'église de Chambord était remplie d'un peuple en larmes, tous ses dragons à genoux entouraient les autels. De loin en loin quelques coups de canon annonçaient qu'il respirait encore... Hélas! bientôt on ne les entendit plus ; le *songe* était fini. Maurice avait cessé de vivre.

Son intention avait été de n'avoir ni sépulture, ni pompe funèbre, mais il avait desiré que son corps fût brulé, « afin, di» sait-il, qu'il ne reste plus rien de moi » dans le monde, que ma mémoire chez » mes amis. » Ce vœu ne fut pas rempli. Son corps fut inhumé avec une magnificence royale, et ce superbe mausolée exprima les regrets et l'admiration des Français.

Tu vois, continua Athénaïs, les honneurs que l'on a rendus à sa cendre; mais l'hommage le plus simple, le plus noble qu'elle ait encore reçue, est celui de ces deux grenadiers qui, passant près de son tombeau, vinrent y aiguiser la lame de leur sabre, persuadés que le marbre qui le couvrait avait le pouvoir de faire des héros.

SOIXANTE-UNIÈME TOMBEAU.

LE CARDINAL ALBERONI,

MORT EN 1752.

Suis-moi, me dit Athénaïs, je veux te montrer un homme dont les projets audacieux ont étonné le monde, et que l'opinion aurait placé à côté des Mazarin, des Richelieu et des Olivarés, si les événemens n'eussent pas trompé ses calculs.

Né à Plaisance, Alberoni était le fils d'un pauvre laboureur. Son père le fit prêtre, et parvint à lui procurer une place d'aumônier dans la maison du comte de Roncovieri. Il l'occupait encore lorsque l'invasion de l'Italie par l'Empereur, appella le duc de Vendôme sur le théâtre de cette guerre, et Roncovieri lui-même à l'honneur de repré-

senter le duc de Parme, dans diverses négociations auprès du général français (1704). Alberoni accompagna son maître, eut l'adresse de se faire remarquer et le bonheur de plaire, entra en qualité de secrétaire chez le duc de Vendôme, le suivit dans toutes ses campagnes, et fut avec lui en Flandre, à Paris, et enfin en Espagne (1710), lorsque la fortune chancelante de Philippe V y appella le Duc.

Il faut voir, dès cet instant, avec quel talent Alberoni prépare les ressorts qui doivent élever sa fortune, avec quelle souplesse il perce à la Cour, s'approche de la princesse des Ursins, gagne sa confiance; comment, après la mort du duc de Vendôme, son adresse répare cette perte, s'empare plus que jamais de l'esprit de la favorite, l'éblouit par de nouveaux projets de grandeur, a l'air de la diriger et l'égare, et semble ne songer qu'à elle, tandis qu'il travaille pour lui; avec quel art il réussit à se faire nommer envoyé de la Cour de Madrid auprès du duc de Parme, à devenir l'instrument qui élève Elizabeth Farnèse, et l'heureux agent d'un mariage qui, en plaçant cette Princesse sur le trône d'Espagne, va

naturellement faire retomber sur lui les plus éclatantes faveurs ; comment ensuite il excite la jalousie de la nouvelle reine, l'irrite contre une favorite arrogante, et prépare sourdement une disgrâce dont il prévoit qu'il pourra recueillir tous les fruits. Mais surtout il faut le voir, lorsque tant d'efforts ont été enfin couronnés, déployer à la tête des conseils, ces qualités éminentes qui l'associent aux plus grands politiques, ranimer l'Espagne épuisée par une longue guerre, créer sa marine, protéger ses colonies, rétablir ses finances, rappeler son commerce, réparer ses malheurs, et la faire insensiblement remonter au rang d'où elle est descendue : heureux, si ébloui par ces premiers succès, son imagination trop ardente et l'impatience d'un bonheur idéal ne l'eussent pas emporté au-delà des routes ordinaires, et aveuglé sur le choix des moyens qu'il se proposait d'employer.

Les projets que forme Alberoni annoncent une audace étonnante. Il veut faire de l'Espagne la puissance dominante de l'Europe, et d'un roi faible et superstitieux, le régulateur de tous ses mouvemens, lui préparer l'empire des mers, lui restituer

l'Italie usurpée par la maison d'Autriche ; et y offrir à l'ambitieuse Elisabeth de nouveaux trônes pour ses enfans; et c'est du sein de la confusion qu'il aura excitée, c'est du choc de tous les ressorts qu'il aura mis en jeu, qu'il prétend faire sortir l'éclat d'une couronne à peine remise elle-même des terribles secousses qui viennent de l'ébranler.

Trois puissances cependant gênent son ambition : l'Autriche qui vient d'imposer silence aux factions qui ont désolé la Hongrie, et de prendre une attitude imposante par la paix de Passarowitz; l'Angleterre, dont une révolution récente vient de livrer le trône à la maison d'Hanovre; la France où le gouvernement du Régent répare avec succès les malheurs de la guerre de la succession. Ces obstacles, loin d'effrayer l'audacieux Cardinal, semblent lui offrir des triomphes nouveaux; et c'est sur-tout ici que son génie éclate, s'il y en a à tout bouleverser.

Il faut opposer à l'Autriche les Turcs encore indignés de leurs pertes; à l'Angleterre, les Stuart impatiens de recouvrer un trône usurpé; à la France, les troubles que ne manqueront pas d'exciter l'expulsion du d

d'Orléans et le parti puissant qui appellera Philippe à la régence. Plein de ces idées gigantesques, Alberoni va dans le Nord même allumer le flambeau qui doit tout embrâser. Au premier abord, Pierre Ier. et Charles XII s'enflamment pour une entreprise dont la conception hardie a su flatter leurs goûts. Tout est prêt; les mesures les mieux concertées semblent garantir le succès. Les Russes et les Suédois iront, en anciens chevaliers, envahir l'Angleterre; la Hongrie deviendra la proie des Turcs; une flotte espagnole fondra sur la Sardaigne; et pendant que toutes les forces de Philippe iront arracher l'Italie à l'Empereur, encore incertain de quel côté doit éclater l'orage, une conspiration, tramée dans le sein de la France, forcera le duc d'Orléans à abdiquer la régence, et la nation à jeter les yeux sur l'oncle de son roi.

Alberoni, fier d'avoir allumé tous ces feux, leur donne secrètement l'activité nécessaire, et devient l'âme cachée qui en entretient la force et en dirige les mouvemens. Mais à l'instant même où il se croit assez puissant pour déposer le masque, tout manque, tout échoue à-la-fois. Les Turcs

épuisés craignent de compromettre leurs forces. Charles XII est tué. Pierre I oublie les droits du Prétendant dans des projets mieux liés à sa gloire, et la maladresse du prince de Cellamare (1) laisse éventer à Paris le projet d'enlever le Régent. La scène alors charge de face. Les Cours de Vienne, de Londres et de Versailles, effrayées des dangers auxquels elles ont échappé, unissent leurs ressentimens, signent la triple alliance (1718), et dirigent toutes leurs forces contre un cabinet qui met au nombre des ressorts politiques les complots et les conspirations. Les brillantes espérances qui avaient séduit l'Espagne se terminent par des désastres affreux. Les Anglais écrasent sa marine. Les clés du royaume, Saint-Sébastien et Fontarabie tombent au pouvoir des Français. Cinquante mille Impériaux défendent l'Italie, et le malheureux Alberoni n'est bientôt plus lui-même qu'un conspirateur maladroit, un aventurier sans génie, sur qui l'on fait retomber les revers de la guerre, et que l'Espagne sacrifie enfin au besoin de la paix (1720).

---

(1) Alors ambassadeur d'Espagne à Paris.

Que les cabinets de l'Europe, irrités contre ce Prélat turbulent, l'ayent rendu victime de leur haine, on le conçoit; mais que Philippe à la gloire duquel Alberoni a tout sacrifié, et qui n'a à lui reprocher que l'exagération de son zèle, ajoute l'outrage même à l'humiliation, voilà ce que l'on ne peut expliquer. Que fera maintenant cet infortuné? où ira-t-il chercher un asile? Restera-t-il dans l'Espagne où il a ranimé toutes les sources de la prospérité? Philippe l'en a inhumainement expulsé. Se réfugiera-t-il en France? le souvenir d'un crime l'en repousse. En Angleterre? Georges lui reproche un complot. A Vienne? de profonds ressentimens l'y attendent. A Rome? Clément XI l'accuse d'avoir été d'intelligence avec le Turc, pour ébranler tous les trônes chrétiens. Un seul abri lui reste : c'est le territoire de Gênes, où on lui permet enfin de se rendre, en traversant la France, avec un passeport du Régent; mais la fatalité qui s'acharne sur cet infortuné, le poursuit encore dans sa route. A peine a-t-il passé les Pyrénées, que des voleurs assaillent sa voiture, massacrent ses valets, et le forcent à continuer son voyage à pied, déguisé et

presque sans ressources. Arrivé enfin en Italie, il erre quelque tems de ville en ville, sous un nom supposé, et va fixer sa résidence à Gênes, où il est encore arrêté par les ordres du Pape, au moment où il croit avoir épuisé le malheur. Honteux d'avoir violé les droits de l'hospitalité, les Génois brisent bientôt ses fers, mais la liberté n'a pas séché ses larmes. Les plus noirs chagrins le dévorent, et il traîne dans l'ennui et l'obscurité une vie que le destin ne semble avoir un instant embellie que pour lui montrer la fragilité des grandeurs. La mort de Clément XI termine enfin ses trop longues souffrances. Rassuré par cet événement, Alberoni se rend à Rome, assiste au conclave, et trouve dans Innocent III un protecteur bienveillant, jaloux de consoler ses peines, d'employer ses talens et d'adoucir sa vieillesse par le charme de l'amitié. C'est dans cette retraite tranquille qu'il achève enfin sa carrière, et meurt à quatre-vingt-sept ans (1752), après avoir conservé jusqu'au dernier moment les agrémens de son esprit et presque tout le feu du génie.

Alberoni, dans sa vieillesse, faisait encore les délices des personnes qui s'appro-

chaient de lui. Sa conversation était pleine de saillies, de charme et d'enjouement, secondée par les ressources d'une mémoire heureuse et animée par les plus intéressans souvenirs. Toutes les impressions de son ministère étaient encore gravées dans son cœur. C'est là qu'il fallait aller chercher les anecdotes les plus piquantes sur les Cours d'Espagne et d'Italie, et qu'après quarante ans, on se retrouvait encore avec Philippe V. Il avait vu Louis XIV dans sa vieillesse, le Régent dans son éclat, Vendôme au milieu des batailles, la princesse des Ursins au comble des faveurs. Il parlait de tout cela avec un charme inexprimable. Sa voix, ses yeux, ses gestes s'animaient en proportion de ses ressentimens; et quoiqu'il parlât beaucoup et qu'il aimât à tenir la parole, on ne se lassait pas de l'entendre et de revenir l'écouter.

SOIXANTE-DEUXIEME TOMBEAU.

JEAN BYNG,

AMIRAL DE LA GRANDE-BRETAGNE, FUSILLÉ À PORTSMOUTH, EN 1757.

Déplore avec moi, me dit Athénaïs, le sort de cet infortuné. Ni l'éclat que son père (1) avait répandu sur sa vie, ni ses propres vertus, n'ont pu l'arracher à la mort. Il la subit sur l'échafaud, et cent fois il l'avait bravée avec gloire, et long-tems son courage et son intelligence avaient défendu sa patrie et maintenu sur les mers la gloire de son nom.

La guerre venait déclater entre l'Angleterre et la France, et déjà celle-ci s'applaudissait des succès qu'elle avait obtenus. Le

(1) Il était fils de Georges Byng, vicomte de Torrington, mort en 1733, célèbre par les coups qu'il porta à la marine espagnole, et par la gloire qu'il obtint en servant sa patrie et son roi.

maréchal de Richelieu (1756) était descendu dans l'île de Minorque : son armée, protégée par l'escadre de M. de la Galissonnière, en assiégeait les forts, et cette importante possession allait être ravie à la Grande-Bretagne.

Byng fut chargé de la secourir. Ses forces étaient inférieures à celles des Français. Plusieurs de ses vaisseaux avaient éprouvé des dommages : les approvisionnemens lui manquaient, et on avait perdu tout espoir de débarquement dans un port hérissé de canons et de troupes. Un seul fort, celui de Saint-Philippe, se défendait encore ; et c'était dans ces circonstances que Byng recevait l'ordre d'attaquer l'ennemi. L'événement fut tel qu'il devait être. La flotte anglaise fut battue, et sa défaite fut suivie de la prise du fort.

Lorsqu'on apprit en Angleterre ce double échec, le peuple furieux voulut une victime. On se déchaînait contre Byng ; on l'accusait d'avoir manqué de zèle et de courage ; on lui reprochait sur-tout de n'avoir canonné l'ennemi que de loin, et de ne pas avoir hasardé une seconde attaque. On affectait d'oublier les désavantages avec lesquels il

avait combattu, et on lui fit un crime d'un malheur que tout son dévouement n'avait pu prévenir.

Byng, de retour en Angleterre, fut traité comme le plus lâche des hommes. On diffama son nom par des libelles; on le priva de ses emplois; on se saisit de sa personne; on l'abreuva de dégoûts et d'humiliations. En vain tenta-t-il de rappeler à ses juges les causes des revers qu'il avait éprouvés; en vain tous les officiers de son escadre s'empressèrent de rendre justice à son courage, à son zèle, à son intelligence (1); rien ne put le sauver. Ses juges décidèrent « qu'il n'avait » point fait tout ce qu'il aurait pu faire », et ils le condamnèrent à la mort.

Le malheureux Byng était bien loin de prévoir le sort qui l'attendait. Lorsqu'il fut conduit à bord du *Saint-Georges*, pour entendre l'arrêt de sa condamnation (2), il

---

(1) Leurs déclarations portaient « qu'il n'avait laissé voir, ni » dans ses actions, ni dans son maintien, aucune marque de » crainte ou d'agitation intérieure; qu'on ne s'est point apperçu » qu'il ait cherché à éviter l'ennemi; qu'il donnait ses ordres avec » toute la tranquillité et la présence d'esprit possibles, et qu'on ne » peut lui reprocher que le cœur l'ait abandonné un seul instant. »

(2) Le 13 Mars 1757.

dit à un de ses amis : « *Que me préparent-*
» *ils ? à quoi se seront-ils décidés ? Je*
» *l'ignore ; mais je m'attends à une grande*
» *injustice. Surement ils auront résolu de*
» *me faire une réprimande, peut-être*
» *même de me casser.* »

Quand il fut arrivé, un des juges sortit de la chambre du conseil, et pria un des amis de Byng de le prévenir sur la nature de sa sentence. Celui à qui il s'était adressé, veut s'approcher de lui ; il hésite, il s'arrête. *Qu'avez-vous* ? lui dit Byng, *est-ce qu'on m'a fait l'injustice de me casser* ? Son ami ne pouvant lui répondre : *Ah ! j'entends*, reprit Byng ; *eh bien ! s'il n'y a que mon sang qui puisse les satisfaire, ils sont maîtres de le verser.*

Il écouta la lecture de sa sentence avec un sang-froid surprenant, et ne témoigna d'émotion qu'au moment où il apprit que son exécution devait avoir lieu sur le *gaillard* ou *château d'avant*. « N'est-ce pas,
» disait-il, en user avec moi comme avec
» un simple matelot ? est-ce que ma nais-
» sance et le rang que j'occupais, n'exi-
» geaient pas plus d'égards de la part de mes
» juges ? » Ses amis le voyant extrêmement

affecté de cette circonstance de son supplice, s'efforcèrent de le rassurer, et lui représentèrent que le lieu où un homme de courage devait mourir, devait lui être indifférent. « Vous avez raison, reprit Byng; mais » il me semble que les amiraux que je laisse » après moi, auraient dû, par rapport à » eux-mêmes, consulter davantage la dignité » de mon rang. »

Ses amis s'obstinaient à espérer que l'amiral recevrait sa grâce, et ils tâchaient de faire passer cette consolation dans son cœur. *Eh! qu'y aurait-t-il*, leur répondit Byng, *en cela d'avantageux pour moi? pouvez-vous me supposer le désir de ramper sur la terre encore quelques années, et la mort n'est-elle pas préférable à cet état de honte et d'humiliation?*

La veille du jour de son exécution, il donna à dîner à ses amis. Il fit les honneurs de ce repas avec une présence d'esprit admirable; et, à la manière dont il entretenait les convives, on eût dit qu'il avait entièrement oublié sa malheureuse position. Sur les six heures, il demanda du thé. On le félicita sur la fermeté qu'il faisait paraître. *Eh! pourquoi*, répondit-il, *serais-je agité?*

Sans doute, comme les autres, j'ai payé mon tribut, et je n'ai pas été exempt des faiblesses humaines; mais ma patrie, du moins, n'a rien à me reprocher.

A neuf heures, il fit apporter du punch, et pria ses amis de s'asseoir autour d'une table. Alors il leur en présenta un verre à chacun, et en ayant versé un peu dans le sien: *Mes amis*, leur dit-il, *je bois à vos santés. Que Dieu vous soit à tous propice.... Dans le malheur, il m'est donc resté quelques amis: cette consolation est bien capable d'en adoucir l'amertume.* Il but et, après avoir posé son verre sur la table: *C'est donc demain*, continua-t-il, *que je dois mourir. La nation demande mon sang; qu'elle soit satisfaite: mais ne reprochera-t-on pas quelque jour à mes juges leur conduite envers moi?* Un de ceux qui l'écoutaient, le regardait fixément; Byng interpréta cette contenance à son désavantage. *Vos yeux*, lui dit-il, *m'accusent sans doute de quelque indiscrétion.— Vous vous trompez*, lui répondit son ami, *je vous écoute avec ravissement, je vous admire.*

Le jour de son exécution, il se leva à cinq

heures. Lorsqu'il se fit habiller, il donna ses boutons de manche à son valet-de-chambre. *Porte-les*, lui dit-il, *en mémoire de moi; il ne m'en faut pas de plus beaux que les tiens, pour emporter dans le cerceuil.* Son habit était gris-blanc; il avait ordonné de le lui laisser dans la tombe.

Il voulut demeurer seul une partie de la matinée. Lorsque ses amis furent arrivés, il les prit l'un après l'autre par la main, et leur demanda comment ils avaient passé la nuit. Il les prévint qu'il avait résolu de mourir à visage découvert, et qu'il se proposait de commander aux soldats de la marine. *C'est ma destinée*, dit-il, *et qui peut la subir, peut aussi l'envisager.* Ses amis s'efforcèrent de lui faire abandonner ce dessein. *Non*, reprit-il, *cela ne peut ni ne doit être. Je ne pourrais jamais supporter une telle contrainte; il faut que je voie venir mon sort.* Il ne se rendit que lorsqu'on lui fit comprendre que cette position pourrait ôter aux soldats l'assurance nécessaire pour le bien ajuster.

A midi, on vint le prendre pour le conduire au lieu de son supplice. Son aumônier et deux de ses parens marchaient à ses côtés.

Il demanda s'il ne serait pas nécessaire qu'il ôtât son habit. Comme on l'eût assuré que non, il répondit en souriant : *Mais on dira peut-être que je suis resté habillé pour ne pas sentir les coups.*

Arrivé près du coussin qu'on avait préparé, il se mit à genoux. Un de ses amis ayant voulu lui bander les yeux : *Je vous suis obligé*, lui dit Byng ; *je puis le faire moi-même, au moins je crois le pouvoir.* On était convenu qu'au moment où il laisserait tomber le mouchoir qu'il tenait à la main, les soldats tireraient. Il demeura quelque tems à genoux avant de donner ce signal ; mais au moment où le mouchoir tomba, il fut aussitôt renversé, et ne donna plus aucun signe de vie.

Un instant avant son supplice, il avait prié son aumônier et les deux officiers chargés de l'accompagner, d'accepter chacun une bourse de cinquante guinées, et en avait fait distribuer dix à chacun des neuf soldats chargés de l'arquebuser. Il avait également remis à M. Brough, maréchal de l'amirauté, un écrit contenant ses derniers sentimens. Sa lecture arracha des larmes. Après s'y être justifié des imputations de lâ-

cheté et d'infidélité dont on l'avait noirci : « Mon cœur, dit-il en terminant, me rend » témoignage que je ne suis pas coupable. » Si je me trompe, on doit excuser mon » erreur comme étant le partage de l'huma- » nité ; si ce sont mes juges qui se sont » trompés, que Dieu leur pardonne comme » je le fais. Puissent le trouble et les allarmes » qu'ils ont fait paraître, lorsqu'ils m'ont » condamné, se calmer, et cesser comme » tout ressentiment de ma part. »

SOIXANTE-TROISIÈME TOMBEAU.

LA MARQUISE

DE POMPADOUR,

MORTE EN 1764.

La mort de la duchesse de Châteauroux, me dit Athénaïs, avait laissé dans le cœur de Louis XV un vide que les plus jolies femmes de la Cour se disputaient le bonheur de remplir. Le feu des passions circulait encore dans les veines du Prince, mêlé aux regrets dont il était sans cesse dévoré. On s'était en vain flatté de dissiper ces impressions funestes, dans la magnificence des fêtes que le mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne (1745) venait de multiplier à la Cour ; mais il fallait d'autres dédommagemens à un cœur ulcéré, et de plus vives, de plus rapides émotions pour faire diversion à sa mélancolie.

Les courtisans, toujours empressés à flatter les passions de leur maître, avaient fait naître, parmi les réjouissances dont Paris était le théâtre, l'idée d'un bal masqué. Louis XV et sa Cour s'y rendirent; tout le monde y fut admis, et les yeux du Monarque purent, sans affectation et avec plus de liberté qu'à Versailles, se promener sur cette foule de beautés du second ordre, que le plaisir avait rassemblées dans ces lieux.

On distinguait parmi elles, la charmante madame d'Etioles. Née de parens obscurs(1), la nature semblait avoir pris plaisir à l'en dédommager. Ses grands yeux noirs portaient, au gré de son âme, l'amour ou la volupté. La pudeur, dont elle empruntait le voile, répandait sur toute sa personne un charme inexprimable; elle avait toutes les grâces de son sexe, et possédait au plus haut degré de perfection les ressources de l'esprit et de la beauté. Amie des lettres et des arts, elle avait continuellement à sa

(1) Elle était fille, selon les uns, d'une femme entretenue et d'un fermier de la Ferté-sous-Jouarre; selon les autres, d'un boucher aux Invalides. Son nom était *Poisson*. Elle fut mariée à M. Le Normant, seigneur d'Etioles, neveu du fermier-général de ce nom, qui entretenait alors sa mère.

suite une foule d'auteurs, et sa maison était le rendez-vous des beaux-esprits de la capitale.

Il y avait long-tems que madame d'Etioles avait formé le dessein de fixer les regards du Monarque, et qu'elle paraissait disposée à tout sacrifier pour atteindre ce but. Un bal d'où le plaisir semblait éloigner l'étiquette, pouvait servir sa vanité, et elle n'eût garde d'en laisser échapper l'occasion. Après y avoir pendant quelques tems excité la curiosité du Prince par ses agaceries, elle ôta son masque et réussit à faire passer les impressions les plus vives dans un cœur déjà tourmenté par les sens (1). Cet instant décisif acheva d'assurer sa conquête, et madame d'Etioles, bientôt déclarée maîtresse reconnue, eût le bonheur ou la honte d'avoir pleinement triomphé. Le Roi la qualifia *marquise de Pompadour* : c'était le nom d'une ancienne maison éteinte.

On avait supposé que la jouissance étein-

---

(1) On dit qu'après s'être démasquée, elle poussa la coquetterie jusqu'à se retirer et à se rejeter dans les groupes, en laissant tomber un mouchoir qu'elle avait à la main. Louis XV le ramassa et le jeta à madame d'Etioles. Un murmure confus se fit entendre dans la salle, avec ces mots : *le mouchoir est jeté.*

drait la passion de Louis ; ce calcul fût faux. Madame de Pompadour avait trop de ressources, elle possédait à un trop haut degré l'art d'asservir le Monarque, et de se rendre nécessaire à ses goûts, pour laisser échapper l'ascendant qu'elle avait obtenu. L'amour du Roi n'eut bientôt plus de bornes, et l'ambition de la favorite prit un essor qui ne l'associa plus seulement aux plaisirs d'un amant énivré, mais aux premiers intérêts de l'empire.

Son mari, M. d'Etioles, perdait de vue l'éclat de son élévation ; il n'en voyait que la honte. L'espoir de la faveur, la crainte de l'exil ne purent imposer silence à son amour-propre outragé : il se livra aux plaintes, aux larmes et aux reproches. Louis XV l'éloigna de la Cour, et le malheureux devint la première victime du pouvoir qu'exerçait son épouse (1).

(1) On ne lit pas les détails suivans dans les Mémoires de madame de Pompadour, sans en être justement révolté. « Mon mari, » y dit cette dame, qui, depuis que j'avais quitté Paris, se plai- » gnait hautement de mon séjour à Versailles, m'écrivit une » lettre offensante. Il se plaignait beaucoup de moi et encore plus » du Monarque, poussant même l'audace jusqu'à lui donner le » nom de tyran. Je lisais cette lettre lorsque le Roi entra dans

La faveur de madame de Pompadour avait produit sur sa mère, la dame Poisson, une impression bien différente. Cette femme était malade lorsqu'elle en apprit la nouvelle, et elle expira en disant qu'elle n'avait plus rien à desirer.

Son père, le sieur Poisson, n'était pas présentable à la Cour. Cet homme grossier, sans éducation, sans mœurs et sans décence, mais plein d'énergie et de nerf, était pour la favorite une source de dégoûts et d'humiliations. Pour prévenir l'éclat auquel ses extravagances pouvaient l'exposer chaque jour (1), elle prit le parti de le ménager de son mieux et de ne lui refuser aucune grâce. La mort de cet homme insuportable vint enfin l'en débarrasser.

» mon appartement, et la mettant aussitôt dans ma poche, [illegible]
» reçus avec émotion. Il me demanda la cause de mon trou[illegible]
» je dissimulai quelque tems, mais comme il me pressait, je lui
» remis la lettre de mon mari. Il la lut d'un bout à l'autre, sans
» faire paraître le moindre mouvement de colère. Je l'assurai que
» je n'avais aucune part à sa témérité, et, pour l'en convaincre,
» je le priai d'en punir sévèrement l'auteur. *Non, madame*, me
» dit le Prince, *votre époux est malheureux, il faut le plain-*
» *dre*... Mon époux qui en fut informé, prit le parti de voyager. »

(1) Un valet-de-chambre qui ne le connaissait pas ayant refusé un jour de l'introduire; *maraud*, lui cria-t-il, *apprends que je suis le père de la p.... du Roi*.

Son frère, le marquis de Marigny, nommé directeur général des bâtimens et manufactures royales, et qui avait d'abord eu assez de pudeur pour rougir de son élévation, montra bientôt la noble émulation de se distinguer dans son département, en profitant de toutes les facilités que lui donnait le crédit de sa sœur. L'architecture prit un essor rapide sous ce nouveau Mécène; les académies de peinture et de sculpture ne lui durent pas moins. L'usage d'exposer chaque année dans la grande salle du Louvre, les ouvrages de l'art, avait commencé en 1740. M. de Marigny encouragea cette exposition; il établit des prix; il obtint du Roi que les couronnés seraient envoyés à Rome aux dépens du Trésor public, pour y étudier les monumens antiques, et il parvint ainsi à se faire pardonner les causes qui l'avaient élevé (1). Il possédait d'ailleurs les qualités de l'honnête homme, assez d'esprit, quelque culture, de la droiture et de la probité. Son humeur était quelquefois hérissée de rudesse et de brusquerie, et son caractère

(1) On lui doit encore ce passage si nécessaire qui a conservé son nom : *le guichet Marigny*.

ordinairement ombrageux rendait son abord repoussant (1). Il quitta la Cour en 1773, n'y revint plus, et se félicita de son indépendance.

La fille de madame de Pompadour, Alexandrine d'Etioles, avait à dix-sept ans toute la beauté de sa mère, unie aux charmes de l'innocence et aux agrémens d'un esprit cultivé. Cette jeune personne était élevée au couvent de l'Assomption, à Paris; sa mère l'avait assez respectée pour la séparer d'elle, et pour ne pas la rendre témoin de ses dérèglemens : elle l'aimait d'ailleurs avec la plus vive tendresse; « c'était, disait-elle » elle-même, l'espoir de sa maison, le » bonheur de sa vie, l'objet charmant sur » lequel elle rassemblait ses complaisances

---

(1) Marmontel qui avait été son secrétaire, ajoute que madame de Pompadour elle-même lui reprochait souvent sa dureté dans les réponses négatives qu'il faisait aux demandes qui lui étaient adressées; qu'à un grand fond d'amour-propre, il joignait la faiblesse de craindre qu'on ne l'estimât pas, et qu'en parlant de sa naissance et de sa fortune, on n'ajoutât l'ironie et la malignité. Cette inquiétude était telle, dit-il, que si, en sa présence, on se parlait à l'oreille, il en était effarouché. Attentif à guetter l'opinion qu'on avait de lui, il lui arrivait souvent d'en parler avec une humilité feinte, pour éprouver si l'on se plaisait à l'entendre se dépriser; et alors, au moindre sourire, au moindre mot équivoque, la blessure était profonde et sans remède.

« et son amour. » Impatiente d'assurer son établissement, elle avait jeté les yeux sur le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu, et elle se flattait d'éprouver d'autant moins de résistance, que le père lui faisait une cour assidue. Cependant l'orgueil du Maréchal fit échouer ce projet de grandeur, et la mort plus cruelle encore, en enlevant sa fille à son amour, vint renverser tout l'espoir d'une mère.

Cependant la Marquise conservait sur l'esprit de Louis XV l'ascendant qu'elle avait obtenu. Habile à démêler la faiblesse de son caractère, à flatter son humeur, à caresser ses goûts, à ranimer ses sens, son pouvoir n'eut bientôt plus de bornes. Guerre, marine, finances, Princes du sang, ministres, généraux, courtisans, tout se courbait devant cette favorite arrogante; elle était l'arbitre de la paix et de la guerre, et le canal de toutes les faveurs. Si du moins elle eût possédé cette âme noble et élevée, ces pensées fortes et sublimes qui rendirent madame de Châteauroux si chère à sa patrie, et répandirent presque sur ses erreurs le charme des vertus; si, comme elle, elle eut arraché son amant à son engourdissement naturel,

que, non contente de vivre pour ses plaisirs, elle eût encore existé pour sa gloire, et qu'impatiente de régner, et de régner seule, elle ne se fût pas étudiée à prolonger un assoupissement favorable à son ambition et à le nourrir dans le sein des désordres, on ne lui eût pas reproché tous les maux de la France, le discrédit public et la ruine des mœurs.

Madame de Pompadour cherchait à distraire l'opinion publique par le spectacle intéressant des plaisirs et des arts; mais elle semblait ne s'en occuper qu'autant qu'ils favorisaient son goût pour le luxe et les frivolités. On ne pouvait lui refuser de l'esprit, mais elle était sans caractère, et n'avait dans l'âme aucun sentiment élevé. Toutes ses passions se ressentirent de ces vues étroites. La Cour se remplit de petites intrigues; les affaires les plus importantes se traitèrent dans le sein des boudoirs. Avide d'argent et de plaisirs, on l'accusa de n'avoir pas profité des avantage de la paix pour diminuer les impôts, et de dévorer en même tems, par d'affreuses déprédations, la substance des peuples. Sa charmante maison de Bellevue, Créci, tous ces rendez-vous des plaisirs, ce *Parc aux Cerfs* surtout, dont

l'exécrable institution fut si funeste aux mœurs et à l'innocence, étaient autant de gouffres où les ressources publiques allaient successivement s'engloutir. La haîne de la nation fut le fruit de ces déplorables désordres; mais ce qu'il y eut de plus malheureux, c'est que ce sentiment, après la mort de la Marquise, se réduisit sur le Monarque seul; c'est que ce Prince, si digne d'être aimé s'il n'eut obéi qu'à son cœur, et qui avait d'ailleurs opposé des vertus et des bienfaits à l'oubli de la tombe, n'obtint, lorsqu'il y fut placé, que d'amers souvenirs.

On ne devait pas s'attendre qu'une femme de ce caractère pût supporter avec indifférence les approches de la mort. Cet instant où tout disparaît, où toutes les illusions se brisent, où les trônes se changent en cercueils, semblait fait pour déchirer son âme, et il la trouva cependant patiente, résignée et prête à braver ce passage sans murmure et sans ostentation. Elle n'avait que quarante-quatre ans, lorsqu'une indisposition assez grave dont elle fut attaquée pendant un voyage que la Cour avait fait à Choisy, dégénéra bientôt en une maladie de langueur dont la mort seule devait être le terme. Malgré le

danger de sa situation, elle resta à Versailles, et eût la douceur de voir le Roi lui prodiguer les attentions les plus délicates et continuer à la consulter sur les affaires publiques, comme si elle eut été en parfaite santé. Parvenue au dernier degré de dépérissement, elle remplit les derniers devoirs de la religion, sans pusillanimité et sans faste, et demanda publiquement pardon du scandale qu'elle avait donné. Le jour même de sa mort, le curé de la Madelaine, paroisse de son hôtel à Paris, étant venu la voir, et prenant congé d'elle après un instant d'entretien : *un moment*, *monsieur le curé*, lui dit-elle, *nous nous en irons ensemble*. Madame de Haussen, sa première femme de chambre, lui ferma les yeux.

A peine madame de Pompadour eut-elle rendu les derniers soupirs, qu'on fit sortir son corps du château de Versailles et qu'on le renvoya à l'hôtel que la Marquise occupait à Paris. Louis XV l'oublia un instant après son trépas, et vit, d'un œil sec, passer son corps sous ses fenêtres. Il trouva le convoi très-beau, et poussa l'indifférence jusqu'à dire, en tirant sa montre : *il arrivera à dix heures à Paris.*

M. de Marigny recueillit l'immense succession de sa sœur. La vente seule de son mobilier dura une année. On se portait en foule à se spectacle, pour y admirer la multitude de raretés que son luxe avait rassemblées, et la magnificence de son ameublement.

SOIXANTE-QUATRIÈME TOMBEAU.

FRANÇOIS Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, MORT EN 1765.

Charles VI venait de mourir, et avec lui s'était éteinte la descendance mâle de la maison d'Autriche, dont Rodolph de Hapsbourg avait été le chef. (1) La *pragmatique-*

(1) Il faut se perdre dans la nuit des siècles, pour découvrir l'origne des comtes de Hapsbourg. L'opinion la plus commune les fait descendre des anciens Ducs d'Alsace, dont Ethicon, l'un d'eux, vivait dans le septième siècle. Dans le dixième, toutes les possessions d'une maison qui, un peu plus tard, menaçait d'envahir l'Europe, se bornait à un territoire de quelques lieues d'étendue, situé en Suisse, entre Bâle et Zurich. Vers l'an 1018, le comte Radtbodt fonda le château de Hapsbourg, dont on apperçoit encore aujourd'hui les ruines imposantes sur une haute coline de l'Agovie. Rodolph de Hapsbourg, l'un de ses descendans, qui avait obtenu, par sa sagesse, le respect de l'Europe, fut élevé, en 1273, sur le trône impérial, rendit la Bohême feudataire de sa couronne, et en détacha la Styrie et l'Autriche, dont il enrichit sa maison. C'est ainsi que se forma la maison d'Au-

sanction, reconnue par les principales puissances de l'Europe, et l'objet de tous les vœux et de toute la politique de Charles, avait adouci l'amertume de ses derniers momens.

Ce pacte, en effet, semblait garantir à Marie-Thérèse, sa fille, l'immense héritage qu'il lui avait légué; mais l'Allemagne n'avait plus de maître, et le trône impérial, où s'étaient depuis si long-tems succédés les Princes de la maison d'Autriche, restait sans chef et sans appui.

L'Europe avait prévu cet interrègne avec une espèce d'inquiétude, et plusieurs cabinets avaient vivement sollicité Charles VI de faire élire, roi des Romains, le duc de Lorraine, son gendre. L'Empereur, par une imprévoyance funeste, avait rejeté ce conseil. L'espoir d'obtenir un fils le séduisait encore; et quand la mort brisa cette illusion, il n'était plus tems d'assurer l'Empire à l'époux de sa fille.

François-Etienne, duc de Lorraine et de

---

triche, et que ce Prince habile laissa à ses successeurs un patrimoine immense, des trésors, des amis, des sujets, des plans d'agrandissement et des motifs de gloire.

Bar, avait été élevé à la Cour de Charles VI, dont il était parent. (1) Ce Prince descendait de ce Charles II, qui, formé à la Cour des Valois, où il avait puisé le goût des sciences, s'attacha à les faire fleurir dans ses Etats ; de cet Henri-le-Bon, qui racheta quelques erreurs par une bienfaisance sans bornes ; de ce Charles IV qui, né avec toutes les qualités qui pouvaient assurer le bonheur des Lorrains, trompa par ses fausses démarches toutes leurs espérances, fut errant toute sa vie, et laissa son pays en proie à la vengeance des Cours dont il avait trahi les intérêts ; de ce Charles V qui, sorti jeune encore des Etats dont il devait hériter, eut la douleur de n'y jamais paraître (2) ; de ce Léopold enfin, qui, ramené dans la Lorraine par une des clauses du traité de Riswick, et enflammé par la douce perspective

(1) Il était petit-fils de Charles V, Duc de Lorraine, et d'Eléonore d'Autriche, sœur de l'Empereur Léopold, et fils du Duc Léopold et de la fille de Monsieur, sœur du Régent de France.

(2) C'est lui qui, à la veille de mourir, en 1690, écrivit à l'Empereur Léopold : « Sacrée Majesté, j'allais obéir à vos ordres, » mais un maître au-dessus de vous m'appelle, et je vais lui rendre » compte d'une vie que je vous avais consacrée. Je supplie V. M. » de ne point perdre de vue une femme qui la touche d'assez près, » des enfans sans bien et des sujets opprimés. »

de faire le bien de ses peuples, consacra toute sa régence à ces soins généreux, et eut enfin le bonheur de voir succéder le calme et la prospérité, à quarante aus d'infortunes et d'orages (1).

---

(1) Le Duc Léopold de Lorraine, père de l'Empereur François I, mourut en 1729, universellement regreté. L'histoire offre peu d'exemples d'une administration aussi sage et aussi douce que celle de ce prince. Les finances réparées, les coûtumes rédigées avec soin, l'ordre et la police rétablies, les chemins reconstruits, une académie fondée, le commerce ranimé, la famine appaisée, tels furent les objets importans dont s'occûpa le Duc. Ce fut surtout pendant la guerre de la succession d'Espagne que sa politique éclata. Ni la France, ni l'Autriche ne purent l'y entraîner, et tandis que l'Europe pleurait sur ses malheurs, la Lorraine paisible échappait à l'orage.

Le système de Law ne put également pas le séduire, et ce Prince s'obstîna continuellement à lui refuser l'accès dans ses Etats. Law lui avait fait proposer dix millions pour qu'il permît la circulation de ses actions en Lorraine. *J'aime mes peuples*, répondit Léopold, *j'en suis aimé, mais je serais indigne d'eux, si je sacrifiais leur bien-être à mes intérêts.*

On lui parlait un jour de l'excès de ses libéralité et de sa bienfaisance. *Eh bien*, répondit-il, *si mes sujets me ruinent, je n'en serai que plus riche, puisqu'ils seront heureux.*

On lui racontait une autrefois quelques avantages qu'un souverain venait de faire à ses peuples. *Il le devait*, dit-il, *Je quitterais demain ma souveraineté, si je ne pouvais y faire du bien.*

Un étranger qu'il avait renvoyé dans sa patrie comblé de ses bienfaits, osa lui manquer d'une manière grave. On fit appercevoir ce crime à Léopold. *Je ne dois pas*, répondit-il, *lui faire un reproche de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligé que pour moi.*

Son fils, François-Etienne, entrait dans sa vingtième année, lorsque la mort de Léopold le rendit possesseur des duchés de Lorraine et de Bar. Il en confia la régence à sa mère, et se rendit à Vienne, où son cœur l'appellait. Tous les regards de l'Empereur se tournaient vers ce Prince. Il l'aimait avec la tendresse d'un père; et en lui accordant la main de Marie-Thérèse, sa fille (1736), il se plaisait à le considérer comme le soutien de son trône et le défenseur de ses droits.

La tendresse qui unit ces deux jeunes époux; la simplicité de leurs goûts, et les charmes qu'ils répandirent sur leur union, les rendirent respectables à la nation et longtems heureux l'un par l'autre. On se plaisait à y trouver le gage de la félicité publique; on aimait à voir les deux branches de l'ancienne maison d'Alsace, réunies par ce mariage (1), et le sang d'Hapsbourg et de Lorraine, dont le tems avait formé deux

(1) La maison de Lorraine, comme celle d'Autriche, tirait son origine des anciens Ducs d'Alsace, déjà connus sous les Mérovingiens, et de ce même Duc Ethicon qui vivait dans le septième siècle.

branches, confondues une seconde fois par cet événement.

Parmi les titres que le duc François avait obtenus à la reconnaissance publique, on citait avec enthousiasme le sacrifice qu'il venait de faire de ses droits au duché de Lorraine, pour obtenir la paix. Il eut à regretter sans doute l'amour et la fidélité d'un peuple dont les touchans regrets faisaient assez l'éloge de ce Prince; mais il trouva de belles compensations dans le traité qui lui assurait la Toscane (1), dans le cœur d'une épouse chérie, et la satisfaction d'avoir fait des heureux.

La mort de Charles VI semblait ouvrir au duc de Toscane la route du trône impérial; mais comment ce Prince y serait-t-il monté au milieu des troubles dont l'Europe était agitée, et au moment où presque toutes les Cours, trompées par l'âge et l'inexpérience de Marie-Thérèse, se préparaient à lui porter

(1) L'illustre maison de Médicis régnait depuis près de deux siècles et demi sur la Toscane, lorsque le traité de Vienne donna à cet Etat un nouveau souverain. Cette maison, au reste, était près de s'éteindre, et Jean Gaston, le dernier des Médicis, mourut en 1737, sans laisser de postérité, deux ans après avoir eu la douleur de voir ses Etats passer dans des mains étrangères.

les coups les plus douloureux ? Déjà le roi de Prusse s'avançait dans la Silésie; les Français et les Bavarois pénétraient en Autriche; la Bohême était inondée; Prague tombait; Vienne était menacée, et les électeurs s'agitaient pour faire décerner à Charles Albert, électeur de Bavière, le titre d'Empereur.

Ils réussirent (1); mais en même tems les souverains de l'Autriche déployaient toutes les vertus qui sauvent les Etats. D'un côté, le Duc avait reçu à Vienne le député de Frédéric, avec cette noble indignation que l'agression de ce Prince lui faisait ressentir (2); de l'autre, Marie-Thérèse enflam-

(1) L'Electeur de Bavière fut couronné Empereur le 21 janvier 1742, sous le nom de Charles VII.

(2) Frédéric avait fait partir pour Vienne le comte de Gotter, au moment même où ses troupes entraient en Silésie; et ce fut d'abord au duc de Lorraine que cet envoyé communiqua l'objet de sa mission. « Je viens, lui dit-il, offrir d'une main à la » maison d'Autriche la garantie de mon maître, son armée, ses » trésors, et, de l'autre, la couronne impériale à Votre Altesse. » En échange de son alliance, il vous demande une province » qu'il pourrait conquérir. La Silésie en deviendra le prix. » Le duc de Lorraine, après lui avoir déclaré que la Reine ne consentirait jamais à altérer un dépôt que la politique et l'honneur devaient rendre inviolable, ajouta : « Vos troupes ne sont- » elles pas actuellement en Silésie ? » Le comte fut obligé d'en convenir. « Retournez donc vers votre maître, continua le duc,

mait tous les cœurs de cet enthousiasme brûlant qu'inspire le courage. A sa voix, les peuples se soulèvent, et les fiers Hongrois se disputent l'honneur de défendre leur Roi. Chaque province veut marcher à l'appel d'une Princesse jeune, belle, intrépide, et qui, malgré son âge, malgré son sexe, offre elle-même de braver le péril. La fortune a souri à cet élan sublime. L'Allemagne tremblait encore au seul nom des Français, et déjà leurs triomphes se changent en revers. Leur armée est forcée de quitter la Bohême. Le roi de Prusse signe sa paix. Les Autrichiens inondent la Bavière, et le malheureux Charles VII, sans Etats, sans appui, sans armée, traîne de province en province le dangereux éclat d'un titre qu'il ne peut soutenir.

En peu de tems tout avait changé. Marie-Thérèse brillait d'espérance et de joie, et se livrait avec plus d'ardeur que jamais à la

---

» et dites-lui que, tant qu'il aura un seul homme dans cette
» province, nous n'entrerons pas en discussion avec lui. Mais
» s'il n'y a pas pénétré, ou s'il en sort, nous traiterons à Berlin.
» Quant à moi, ni la couronne impériale, ni le sceptre de l'uni-
» vers, ne me feraient sacrifier un seul des droits de la Reine,
» ni céder un pouce de terrain de ce qui lui appartient ».

perspective de placer son époux sur le trône impérial. Les électeurs qui l'en avaient repoussé, lui offraient aujourd'hui leurs suffrages. Charles VII venait d'ailleurs de succomber aux chagrins qui l'avaient dévoré : son fils Maximilien, plus prudent, négociait une paix séparée ; la guerre même, dont les malheurs avaient depuis long-tems pesé sur l'Allemagne, était reportée sur une frontière étrangère : tout semblait promettre à la fille de Charles les récompenses dues aux vertus et à la grandeur d'âme.

Secondé par des circonstances aussi favorables, et malgré les obstacles que le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, opposait encore à son élection, l'époux de Marie-Thérèse fut proclamé chef de l'Empire, sous le nom de François I (1). Cette Princesse fut présente à la cérémonie. La politique venait d'applaudir à ses secrets penchans ; on pouvait lire dans ses regards la satisfaction de son âme. Elle semblait embellie à l'aspect d'un époux couronné ; et lorsqu'on l'entendit s'écrier la première, du haut de son balcon : *Vive l'Empereur Fran-*

---

(1) A Francfort, le 13 septembre 1745.

çois Ier. ! avec une émotion qu'elle ne put contenir ; lorsqu'un peuple immense répéta cette acclamation avec enthousiasme ; lorsque, de tous côtés, la victoire sembla confirmer ces transports, on put déjà prévoir l'instant où la paix viendrait y ajouter tous ses charmes, et réunir, en éteignant les ressentimens d'une trop longue guerre, la politique des Cours aux vœux de la nation (1).

Tandis que Marie-Thérèse s'applaudissait d'avoir reconquis une couronne que sa maison portait depuis des siècles, François gouvernait la Toscane par ses ministres et ses bienfaits. Il s'était rendu aux vœux de ses sujets, qui demandaient avec empressement de voir leur nouveau maître. Les plus vives acclamations avaient célébré son entrée à Florence. « On eût dit, observe un té» moin oculaire, qu'à l'arrivée du nouveau » Duc, l'âme des Lorrains eût passé dans la » nôtre, ou peut-être on eût pensé que nos » bons maîtres ne nous avaient jamais quit» tés. »

---

(1) François I fut reconnu Empereur par toutes les puissances, à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

François I réunissait en effet toutes les qualités qui attachent les cœurs. Son père lui avait donné l'exemple de cette bienfaisance inépuisable, de ces vertus simples, douces et aimables qui réconcilient les hommes avec le suprême pouvoir. A une figure belle et heureuse, il réunissait la politesse des manières, les agrémens de l'esprit et tous les avantages d'une éducation distinguée. Sa modestie naturelle, et son peu d'ambition, l'associaient rarement à l'administration de l'Etat. Souvent même il laissait soupçonner que la haute dignité à laquelle son mariage l'avait fait parvenir, lui était importune, et que les jouissances d'un homme aimable, d'un esprit délicat, d'un père ou d'un époux, avaient plus de prix pour son cœur. Quoiqu'il eût été nommé co-Régent de l'Autriche, il se plaisait à abandonner l'exercice du pouvoir à la Reine, à reconnaître la supériorité de son génie, et même à l'avouer. Un jour, à une audience que donnait l'Impératrice-Reine, François sortit du cercle, et alla s'asseoir près de deux dames qui voulurent se lever à son approche. « Ne faites pas attention à moi, leur » dit l'Empereur, car je resterai ici jusqu'à

» ce que la Cour se soit retirée. — *La Cour*, » lui répondirent-elles, *sera ici aussi long-* » *tems que Votre Majesté s'y trouvera.* — » Vous vous trompez, répliqua François » en souriant ; ce sont l'Impératrice et mes » enfans qui composent la Cour : ici, je » ne suis qu'un simple particulier. »

On accusait ce Prince d'une économie trop sévère. Il est vrai qu'il réussit à amasser des sommes immenses de ses revenus de Toscane, et que Joseph II hérita à sa mort d'un trésor considérable, fruit de plusieurs années de sagesse et d'activité ; mais François répondait à ces reproches par des aumônes continuellement répétées : il y répondait en consolant l'infortune, en versant de nombreux secours dans le sein de l'indigence, et en distribuant chaque année des sommes considérables en bienfaits.

Plusieurs traits de courage et d'humanité honorent également sa mémoire. Un incendie s'étant manifesté à Vienne, en 1752, on vit ce Prince braver tous les dangers. *Ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre*, dit-il à quelqu'un qui voulait modérer son ardeur, *mais pour ces pauvres gens qu'on aura bien de la peine à sauver.* — Un peu

plus tard, les faubourgs de Vienne avaient été inondés par les eaux du Danube. Une foule de malheureux, réfugiés sur le toît de leurs maisons, manquaient d'alimens, de secours. François affronte tout, se précipite dans une barque, parvient jusqu'à ces infortunés, et a la satisfaction de les arracher à une mort certaine.

Ami de la littérature et des arts, il les avait soutenus en Lorraine, il les protégeait en Toscane, il les faisait fleurir dans l'Empire. Vienne lui doit un riche cabinet d'histoire naturelle; les littérateurs, les savans, des récompenses flatteuses; et le génie, toutes les distinctions qui le charment, l'animent et servent à l'élever.

L'attachement que Marie-Thérèse avait voué à son époux, ne s'était jamais démenti. Ils avaient été élevés ensemble. Plaisirs, espérances, douleurs, tout avait été partagé, et ces touchans rapports étaient autant d'anneaux qui resserraient leur chaîne. Dans l'âge même où les illusions de l'amour disparaissent, elle l'appellait encore son ami, son compagnon, la joie de son cœur; et la plus tendre amitié répandait sur leur union un charme inexprimable.

François était ainsi parvenu à l'âge de cinquante-huit ans, lorsqu'une mort inopinée l'enleva à l'amour de ses peuples. Ce Prince s'était rendu à Inspruck pour le mariage de l'archiduc Léopold, son second fils, et de Marie-Louise, infante d'Espagne. Presque tous les membres de sa famille y étaient réunis ; mais ni cette consolation, ni le brillant spectacle des fêtes par lesquelles on célébrait cet événement, ne pouvaient arracher l'Empereur à la profonde mélancolie dont il était atteint depuis son arrivée dans le Tyrol. Il semblait qu'un pressentiment funeste dominât sa pensée. Son impatience de retourner à Vienne était inexprimable, et souvent on l'entendait s'écrier : *Ah! si je pouvais seulement sortir de ces montagnes!*.... L'infortuné! il y devait périr!

Le 18 août au matin, sa sœur, la princesse Charlotte (1), effrayée de l'état où se

(1) Outre François I, le duc Léopold avait laissé trois enfans : le prince Charles de Lorraine, si connu par ses talens militaires ; Elizabeth-Thérèse, mariée en 1737 à Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, et Anne-Charlotte, abbesse de Remiremont, aussi célèbre par les graces de son esprit que par la beauté rare dont elle fut douée.

trouvait l'Empereur, le pressa de se faire saigner. *Ce soir, je ne le puis,* lui répondit ce Prince, *je dois souper avec Joseph, et je ne veux pas le désobliger; mais demain je m'en occuperai.*

Le même jour il fut au spectacle, et s'y trouva mal : il en sortit accompagné du roi des Romains, et revint au palais. Joseph fut obligé de le soutenir en descendant de voiture : ce ne fut même qu'avec peine qu'il gagna l'escalier. Mais au moment où il touchait à son appartement, et où il traversait une pièce voisine, il fut frappé d'apoplexie, tomba sur le parquet, et expira sans pousser un soupir.

Le roi des Romains s'affligea de la mort de son père, comme s'il n'eût pas dû lui succéder, et fit taire l'ambition pour donner un juste cours à ses larmes. « Pardonnez, » écrivait-il à ses sœurs, en leur apprenant » cet événement malheureux, si, dans » l'excès de la douleur qui m'accable, et » au milieu des occupations dont je suis » chargé, je m'adresse à vous toutes à-la-» fois. Nous venons d'être frappés du coup » le plus funeste qui pût nous menacer : » nous perdons le meilleur ami dans le plus

» tendre des pères. Soumettons-nous à la
» providence, prions pour le repos de son
» âme, et redoublons d'attachement pour
» notre mère, le seul bien qui nous reste :
» sa conservation fait mon principal bien
» dans cet affreux moment. Si toute l'amitié
» d'un frère, qui ne saurait plus vous l'offrir,
» puisque vous la possédez depuis long-
» tems, peut vous être utile, ordonnez. Je
» vous embrasse toutes, et ne demande que
» de la compassion pour le plus malheureux
» des fils. »

Marie-Thérèse apprit avec la plus vive sensibilité le coup qui venait de frapper son époux, et voulut préparer de ses propres mains le linceul dans lequel il fut enveloppé. Depuis ce moment douloureux, elle parut toujours vêtue de deuil, et ses appartemens furent drapés des couleurs les plus sombres. Le dix-huitième de chaque mois, elle descendait régulièrement dans le caveau où ces restes chéris se trouvaient déposés, et y passait plusieurs heures en prières. Elle se retirait, pendant le mois d'août qui était celui où ce Prince était mort, au château de Schœnbrun, et là, loin du tourbillon de la Cour,

toute à sa douleur et à ses souvenirs, elle trouvait un secret plaisir à savourer l'instant qui devait la réunir à l'ami le plus tendre.

SOIXANTE-CINQUIÈME TOMBEAU.

LE DAUPHIN,

PÈRE DE LOUIS XVI, MORT EN 1765.

Je sais, me dit le vieillard, que la vie de ce Prince n'offre aucun de ces brillans prestiges qui enchaînent l'opinion; mais j'ai vu la France pleurer sur son tombeau, je l'ai vue, admirant ses talens, chérissant ses vertus, reprocher à la mort son aveugle puissance, et la complicité qui l'associe quelquefois avec le génie malfaisant des nations.

Dès sa jeunesse, le Dauphin s'était livré aux études profondes; il possédait parfaitement le génie et les mathématiques; il avait lu et médité les anciens. L'histoire qu'il connaissait à fond, lui semblait une école de politique. « Souvent, disait-il, elle donne « aux enfans des leçons qu'on n'osait faire

» aux pères : elle est la ressource des peuples
» contre les erreurs des rois. »

Étranger au tourbillon de la Cour, il en fuyait les intrigues et la dissipation. Le jeu, la table, le plaisir, n'avaient aucun accès sur son âme. Ses jours de fête étaient ceux où il pouvait obliger un ami, découvrir une vérité utile, ou saisir quelque nouvelle source de bonheur national.

Cet extérieur austère avait dirigé contre lui les traits du plus amer ridicule. Souvent l'on se disait à la Cour : *Qu'est-ce donc que fait le Dauphin ?* Les uns répondaient d'un air de pitié : *Hélas ! on n'en sait rien.* D'autres ajoutaient en souriant : *Il passe son tems à apprendre la musique ; on l'entend souvent chanter avec la Dauphine.*

Les philosophes modernes lui paraissaient ou des hommes corrompus, intéressés à jeter des doutes sur un avenir qui les effraye, ou des esprits superbes, séduits par la vanité d'innover. Leurs vues, d'ailleurs sages et philantropiques, ne le séduisaient pas. Il pensait qu'il était absurde de méditer continuellement sur le bonheur des hommes, et de leur ravir en même tems la plus douce de leurs consolations.

Il aimait à observer en silence le choc tumultueux des passions qui se rassemblaient à la Cour, les manœuvres de l'ambition, ses rivalités, ses intrigues. Cette étude ne lui paraissait pas inutile. Il croyait que la connaissance des hommes est la véritable science des rois.

La bataille de Fontenoy à laquelle il avait assisté, semblait répondre de son courage. Privé dès-lors des occasions de le faire briller, il avait du moins montré dans les camps une connaissance parfaite de toutes les parties de l'art militaire, de l'activité, de l'ordre, une tactique savante, le talent de s'attacher les troupes, et l'art de les commander.

Le poids de la couronne avait quelque chose d'effrayant à ses yeux, parce qu'il ne l'envisageait que sous le rapport des devoirs qu'elle impose, ou des périls qui l'environnent. Il ne parlait qu'avec émotion de l'instant où il pourrait être appellé à gouverner les peuples, et il avait toujours coutume d'ajouter : *Si j'ai le malheur de monter sur le trône*, lorsqu'il s'occupait de quelque projet qu'il voulait y réaliser.

Ses manières étaient simples, son humeur égale, son commerce plein d'aisance et de

facilité. Sa maison l'adorait. Il se rasait lui-même. « J'ai plutôt fait, disait-il, que mes » valets-de-chambre n'ont échafaudé. »

Sa sensibilité fut mise à une cruelle épreuve au mois d'août 1757. Il revenait d'une chasse qu'il avait faite dans les environs de Versailles, et voulut décharger son fusil. Le coup mal dirigé alla renverser un de ses écuyers, nommé Chambord, à trente pas de lui. On ne peut exprimer la douleur du Dauphin. Quelqu'un cherchant à l'adoucir, lui laissa entrevoir la possibilité d'une guérison prompte. *Eh quoi!* répondit ce Prince; *faudra-t-il donc que j'aie tué un homme pour être dans la douleur?* La mort de ce malheureux fit sur lui une impression profonde. Il prit soin de sa famille; il s'interdit l'exercice de la chasse; mais jamais le souvenir de cet accident ne s'effaça de son cœur. Huit ans après, au lit de mort, il s'accusait encore.

Le Dauphin mêlait quelques défauts à ces qualités séduisantes. La haine profonde que lui inspirait la philosophie moderne, l'avait entraîné dans l'écart opposé. Sa dévotion était morne et acariâtre, et il se laissait facilement égarer par l'excès du zèle et les

petitesses de la superstition; son austérité mal tempérée, et le sombre recueillement dans lequel il aimait à s'envelopper, lui avaient insensiblement donné l'air outrageux d'un censeur chagrin et incommode. S'il fut monté sur le trône, l'honneur, la vertu et les mœurs eussent régné sans doute; mais il eût peut-être laissé prendre trop d'essor à l'ambition des prêtres, trop de crédit à ces maximes sombres qui accusent sans cesse les progrès des lumières, des écarts de l'impiété. Il heurtait d'ailleurs avec trop d'aigreur les faiblesses du Roi, et, en s'appuyant des Parlemens et du Clergé, il semblait dédaigner toutes les impressions que cet esprit d'opposition avait produites dans l'esprit de son père.

Le Dauphin avait été marié deux fois (1). Les plus touchans rapports l'unissaient à sa première épouse, Marie-Thérèse d'Espagne. Cette Princesse n'avait rien de séduisant; mais la douceur de son caractère et son penchant à la mélancolie et à la dévotion, avaient assuré son empire en rapprochant leurs goûts. Elle était morte en 1746.

(1) En 1745 et en 1747.

Le second choix du Dauphin était tombé sur une princesse de Saxe, sur la fille de ce même roi de Pologne qui occupait le trône d'où était descendu Stanislas. Cette Princesse, douce comme la première, avait plus de ressources qu'elle du côté de l'esprit. Elle obtint l'estime de son époux, mais sans pouvoir lui faire oublier celle à laquelle son cœur donnait encore des larmes. Un jour que ce tendre souvenir agissait sur lui avec plus de force qu'à l'ordinaire, la Dauphine s'en apperçut. *Pleurez, Monsieur,* lui dit-elle avec une vive émotion, *et ne craignez pas que je m'en offense; vos larmes, au contraire, m'annoncent ce que j'ai le droit d'espérer.* Les soins qu'elle lui rendit en 1752, pendant le cours d'une maladie assez grave, firent enfin sentir au Dauphin le prix d'une épouse qui venait de lui tout immoler. Il s'efforça d'éteindre le souvenir de la première, et, s'il ne put y parvenir, la reconnaissance, du moins, dédommagea son cœur.

Le Dauphin était, à trente-six ans, d'une taille avantageuse et belle; sa complexion semblait robuste; il avait les traits gracieux, le regard animé, le teint orné des plus belles

couleurs. Insensiblement on le vit perdre ces précieux avantages. Son teint s'était flétri; sa fraîcheur, son embonpoint avaient disparu. Il ne mangeait qu'avec répugnance, et n'avait conservé de goût que pour le café. L'usage abondant du raisin ranima d'abord ses forces et son courage : cette espérance dura peu.

La Cour venait de faire un voyage à Compiègne, où le Roi avait ordonné la formation d'un camp. Le Dauphin s'y fatigua beaucoup à exercer les troupes. Un rhume mal ménagé s'aigrit au milieu du froid et de l'humidité. Bientôt un crachement de sang, une fièvre violente, une toux plus sèche et plus forte répandirent l'alarme, et les médecins même annoncèrent l'insuffisance des secours de leur art.

Le Dauphin s'était rendu à Fontainebleau avec toute la Cour, et c'est là que se portaient les regards et les vœux de la France. Au milieu de ses souffrances, il avait conservé la résignation et la confiance de l'homme vertueux. En vain il démêlait, dans l'agitation de ceux qui l'entouraient, des pressentimens sombres; en vain il voyait, de son lit, tous les apprêts du départ de la Cour

se faire dans la cour du château : ces épreuves ne produisaient aucune impression sur son âme. Il en concluait aisément qu'on regardait sa mort comme prochaine ; mais il voyait approcher sans terreur le moment de sa dissolution. *Il faut bien mourir*, disait-il, *car j'impatiente trop de monde.*

Aucune agitation violente n'annonça son dernier soupir. Il le rendit le 20 décembre 1765, à huit heures du matin, après une agonie de vingt-deux heures.

Quelques courtisans, frappés du calme avec lequel ce Prince était mort, disaient à Louis XV : « Est-il possible, qu'aux portes » du tombeau, on conserve une sérénité, » une paix si profonde ? — Oui, répondit » le Roi, cela doit être ainsi, quand on a su » vivre comme mon fils. »

Sa mort fut une espèce de calamité. Toute la France retentit de regrets et d'éloges. Universités, académies, poètes, orateurs, le peuple dont il eût fait le bonheur, jusqu'à ses ennemis même, célébrèrent à l'envi ses vertus. La Dauphine inconsolable était devenue l'objet des soins les plus tendres du Roi ; mais ces attentions délicates ne purent adoucir sa douleur. Le coup fatal était porté,

et la même maladie qui avait frappé son époux, la plaça, quinze mois après, dans le même tombeau. Elle avait demandé d'être enterrée à ses côtés : ses vœux furent remplis.

SOIXANTE-SIXIÈME TOMBEAU.

STANISLAS LECZINSKI,

ROI DE POLOGNE, MORT A LUNÉVILLE, EN 1766.

STANISLAS, me dit mon guide, eut le rare avantage de trouver dans son père, un ami tendre et un instituteur éclairé, et de lui devoir cette éducation pleine, mâle et laborieuse qui le rendit supérieur à toutes les agitations de sa vie, et lui mérita, dès les premières années de sa jeunesse, la confiance de ses concitoyens.

Charles XII venait d'arracher la couronne de Pologne à l'électeur de Saxe et dédaignait lui-même de la ramasser, lorsque Stanislas, fut envoyé auprès de ce Prince, par l'assemblée de Varsovie (1704). Charles distingua bientôt le mérite du jeune député. Il apprit qu'il savait à-la-fois braver les dangers et

supporter les privations et les fatigues, que son âme simple et forte dédaignait les commodités de la vie, et que ses mœurs et ses vertus lui avaient déjà gagné tous les cœurs. Il n'en fallait pas tant pour enflammer son âme enthousiaste. *Voilà*, s'écria-t-il, *celui qui sera toujours mon ami !*... Cette prévention décida du sort de la Pologne, et Leczinski en fut proclamé Roi le 12 juillet, sous le nom de Stanislas Ier.

Mais à peine ce Prince goûtait-il la douceur de régner, que tous les trophées du conquérant du Nord furent en un seul jour renversés, et que la bataille de Pultawa (1709) devint l'écueil où alla se briser sa fortune. Stanislas, sans argent, sans parti, n'étant plus soutenu par la main qui l'avait élevé, vit sa patrie de nouveau déchirée, les Moscovites y paraître en vainqueurs, et Auguste, à la vue de son ennemi abattu, en réclamer le trône. Touché de tant de malheurs, il ambitionna la seule gloire qui lui restait encore, celle de sacrifier sa couronne. Il avait écrit à Charles XII, alors réfugié à Bender, pour le faire consentir à son abdication; cette demande ne fit qu'irriter la fierté du Monarque vaincu. *Si mon ami*,

dit-il, *ne veut pas être Roi, je saurai bien en faire un autre.* Charles ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'une contradiction. Il fit dire à Stanislas de ne souscrire aucun traité avec Auguste, dont le trône ne serait pas le prix, et en attendant qu'il pût l'y replacer lui-même, il veilla sur ses besoins avec la sollicitude de l'ami le plus tendre, et assigna à ce Prince le revenu du duché des Deux-Ponts qui lui appartenait. Ce fut le refuge que choisit Stanislas en dédommagement de tout ce qu'il perdait en Pologne.

La mort de Charles XII, tué devant Frédériks-Hall (1718) rendait le duché des Deux-Ponts à la maison Palatine. Stanislas, obligé de quitter sa retraite, demanda un asyle à la France, et l'obtint de la générosité du Régent. Le Roi Auguste ayant, à cette occasion, fait passer ses réclamations à la Cour de Versailles, le duc d'Orléans répondit à son envoyé ces paroles remarquables : *Monsieur, mandez à votre maître, que la France a toujours servi d'asyle aux Princes malheureux.*

Echappé à tant de périls, survivant à tant d'infortunes, le malheureux Leczinski passa plusieurs années presque oublié en

Alsace, dans son château de Veissembourg. Ce fut dans cette retraite, qu'au moment le plus inattendu (1725) il reçut des propositions pour le mariage de sa fille avec le Roi de France. Cet étrange événement rendit à Stanislas toutes ses espérances, et la route de la Pologne s'ouvrit une seconde fois devant lui.

La mort d'Auguste II (1733) qui le débarassait d'un rival redouté ; le vœu des Polonais, qui venaient de replacer sur leur trône un Roi dont ils se rappelaient avec attendrissement les vertus; le crédit et l'appui de la France enflammée à l'idée de défendre l'allié de son Roi, tous ces événemens rendaient le rétablissement de Stanislas vraisemblable; mais Auguste avait laissé un fils que soutenaient l'Autriche et la Russie, et c'était à travers leurs armées que Stanislas devait retourner en Pologne et se rendre au vœu de ses compatriotes impatiens. Son déguisement trompa toute l'Allemagne qu'il traversa sous un nom supposé. Au milieu de la nuit, au moment où on l'attendait le moins, il vint descendre à la porte du palais du marquis de Monti, ambassadeur de France à Varsovie. Quel spectacle pour

les habitans de cette cité, lorsque, dès le matin, ce Prince sortit habillé à la polonaise, du palais de l'Ambassadeur, et se rendit à la collégiale, pour remercier le ciel de la protection qu'il lui avait accordée !

Une si belle aurore semblait annoncer de beaux jours, et cependant les plus affreux orages éclatèrent. Les Russes et les Autrichiens inondaient la Pologne, et le parti qui avait proclamé Stanislas fut obligé de céder aux forces réunies de ses ennemis. Plusieurs Palatins se laissèrent égarer par des impulsions étrangères, et le trône où à peine il était replacé, se déroba sous lui. C'est dans ces circonstances que Stanislas, fugitif de ses propres états, écrivait à sa fille : « Nos malheurs ne sont grands qu'aux » yeux de la prévention, qui n'en connaît » point au-dessus de la perte d'une couronne. » Dois-je avancer la main pour la repren- » dre? Non; il vaut mieux attendre les » vues de la Providence, et nous convaincre » du vide et du néant des choses d'ici bas. »

Cependant Dantzick, fidèle à son Prince, soutenait depuis plus de quatre mois un siège meurtrier; ce fut dans son sein que

Stanislas fût contraint de chercher un asyle. L'ambassadeur de France s'était jeté avec lui dans la place. L'inébranlable dévouement des Dantzickois la défendit long-tems; mais chaque jour augmentait les dangers et grossissait le nombre des victimes. Les temples et les maisons étaient réduites en cendres; une flotte moscovite s'était emparée de la mer; la famine était à son comble; et comme si ces désastres n'eussent pas suffi au destin qui poursuivait ce Prince, quinze cents Français, le seul secours que le Gouvernement lui eut envoyé, succombaient en accusant sa parcimonie et son imprévoyance, et en mêlant la gloire à leurs revers.

Dans ces momens affreux, il fallut de nouveau songer à la fuite; mais comment l'entreprendre à travers les armées moscovites? Comment traverser l'Allemagne au milieu de tant d'ennemis? L'ambassadeur de France partageait les irrésolutions et les craintes du Roi. Il fut enfin arrêté qu'il tenterait de s'échapper déguisé en paysan, accompagné du général Steinflicht, déguisé comme lui, et de trois hommes chargés de les conduire jusqu'à Marienwerder, ville

des états de Prusse. Un misérable obstacle risqua de faire échouer ce projet. On était parvenu à procurer à Stanislas un habit usé et tel qu'il convenait à son rôle, une chemise de grosse toile, un bonnet garni de poil, et un bâton d'une épine rude et mal polie enfilé d'un cordon de cuir; mais des bottes manquaient, et cependant il en fallait absolument pour ressembler aux paysans de ces contrées. On ne pouvait ni en employer de neuves, ni en demander d'autres à ceux qui les portaient : enfin on fut obligé de gagner le domestique d'un officier français qui vola les bottes de son maître, et vint les apporter à l'hôtel, presqu'au moment fixé pour le départ. Tout était prêt; le Roi sortit, à dix heures du soir, par un escalier dérobé. Le lendemain Dantzick ouvrait ses portes aux Russes.

Le général Munich, furieux de l'évasion de Stanislas qu'il s'était flatté de conduire à Pétersbourg, couvrit la campagne de soldats chargés de le poursuivre. En même tems, le Roi marchait au milieu des dangers, cotoyant la Vistule dont les Russes le repoussaient sans cesse, mais ranimant ses guides effrayés, évitant l'ennemi, trompant

sa surveillance, et conservant lui-même, à l'approche des plus grands périls, ce calme courageux auquel de longues agitations l'avaient habitué. Sa sérénité le sauva. Après plusieurs jours d'alarmes et de fatigues, il réussit à gagner la ville de Marienwerder, d'où il revint en France.

Le traité de Vienne (1738), en assurant à Stanislas la possession des duchés de Lorraine et de Bar, semblait vouloir le consoler de tous les malheurs de sa vie. Il réclamait de lui le sacrifice d'un trône épuisé, affaibli par de continuelles secousses, et souvent humilié au milieu des discordes civiles qui agitent les gouvernemens électifs; et il lui donnait en échange un peuple paisible et laborieux, étranger au tumulte des révolutions, vivant du commerce et des arts, et plein encore des germes heureux que le duc Léopold avait eu le bonheur d'y répandre. Au nombre des avantages que lui offrait ce pacte, Stanislas apprécia surtout celui de se rapprocher d'un Roi qui lui appartenait par un lien sacré, et de retrouver dans Louis XV l'ami de son cœur et l'époux de sa fille.

Stanislas succédait dans la Lorraine à des

Princes qu'elle pleurait encore; mais ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. C'est à cette époque qu'il commence à règner. Long-tems nourri à l'école de l'adversité et de la philosophie, il se dévoua tout entier au bonheur de son peuple, et goûta enfin le plaisir qu'il avait si long-tems desiré de faire des heureux. Dans le cours de sa longue régence, il obtint au dehors le respect et la considération, et porta au dedans la félicité et l'assurance. L'agriculture encouragée, les lettres ranimées, les arts puissamment secondés, plusieurs institutions précieuses à la morale, des cités embellies, des villages construits, des hôpitaux élevés, des écoles fondées, les établissemens, en un mot, les plus utiles et les plus glorieux signalèrent son administration. La Cour de Lunéville n'offrait, sans doute, aucune de ces scènes brillantes qui étonnent l'imaginatoin; mais elle était le séjour des lumières et du goût, l'asyle des talens et de ces arts que l'éclat intimide. Tout présentait, dans ces contrées, un des spectacles les plus heureux dont les hommes ayent jamais joui. La Lorraine devint un État florissant au sein de l'État le plus florissant de l'Europe,

et, dans un cercle resserré et avec des ressources modiques, Stanislas donna le modèle de tout ce que l'on doit faire dans de vastes États.

La mort d'Auguste III (1763) ranima les brigues des prétendans au trône de Pologne, et fournit à Catherine II le moyen de déployer tout l'ascendant de sa politique; Poniatowski fut élu. On avait cherché à réveiller au fond du cœur de Stanislas d'anciennes espérances; mais il préféra le bonheur des Lorrains à la gloire d'un trône dont il avait été forcé de descendre deux fois. Il écrivit même à Poniatowski pour le féliciter sur son avénement, et il s'applaudit de voir le dévouement généreux [illegible] le père de ce Prince avait témoigné à Charles XII, récompensé par l'élévation de son fils.

L'image de ce Monarque infortuné, autrefois son ami et son bienfaiteur avait laissé dans son âme de vives impressions. Le régiment des gardes françaises ayant passé à Lunéville au retour de l'armée, il engagea plusieurs officiers à aller voir ses appartemens. A leur retour, il leur demanda si, ayant vu sa chambre à coucher, ils avaient remarqué suspendu près de son lit le por-

trait de sa maîtresse? — « Sire, répondirent-
» ils, nous y avons vu celui de Charles XII.
» — Eh! c'est cela même, repliqua Stanislas.
» Il y a peu de maîtresses qui ayent aussi
» bien agi vis-à-vis de leurs amans, et qui
» leur ayent accordé d'aussi grandes fa-
» veurs. »

C'est ainsi que Stanislas achevait sa car-
rière et venait d'atteindre l'âge de quatre-
vingt-neuf ans. Semblable aux anciens pa-
triarches, il avait vu quatre générations (1),
et il jouissait encore d'une santé parfaite,
lorsqu'un accident affreux précipita sa mort.

Le Dauphin, fils de Louis XV, venait d'être
enlevé à la France. Stanislas, à l'ouverture
de la lettre qui lui apprenait cette déchi-
rante nouvelle, s'écria : « La perte réi-
» térée d'une couronne n'est jamais allée
» jusqu'à mon cœur; celle du Dauphin l'a-
» néantit. » Pénétré de douleur, il se rendit
à Nanci avec toute sa Cour, pour assister au
service solemnel qu'il avait ordonné. Cette
cérémonie fut célébrée le 3 fevrier 1766.

(1) Une fille de l'Empereur Joseph II était née en 1760, d'Isa-
belle, Infante de Parme, son épouse, petite-fille de Louis XV,
et de Marie Leczinska, et arrière-petite-fille du roi Stanislas.

Le 4, Stanislas retourna à Lunéville, et ce jour fût le dernier où le peuple put entourer son Souverain de ses bénédictions.

Le lendemain 5 fevrier, le Roi se leva de bonne heure et fit ses exercices de piété. Il était seul, vêtu d'une robe de chambre de satin, extrêmement ouatée. Sister, son premier valet de chambre, venait de le quitter pour remplir quelques ordres. Un grand feu échauffait l'appartement; une montre était suspendue à la corniche de la cheminée de sa chambre. Stanislas, dont toutes les journées étaient exactement remplies, voulut voir quelle heure il était; mais la faiblesse de sa vue l'empêchant de la distinguer à une certaine distance, il s'approcha de la cheminée et se pencha pour l'observer. Dans cette attitude, les plis de sa robe de chambre en se développant, touchèrent à la flamme, et aussitôt le feu l'atteignit. Le Roi, au lieu d'appeler du secours, s'efforça de l'éteindre; mais en se débattant, il perdit l'équilibre et tomba dans le feu. L'incendie fut alors effrayante. Non seulement la robe de chambre du Monarque et un gilet de laine boutonné sur son corps furent enveloppés par la flamme, mais sa main gauche brûla pres-

qu'en entier, et en tombant sur la pointe d'un chenet élevé, il se fit au côté une large blessure. Trop faible pour se relever, il allait expirer dans cette position, lorsque le hasard lui procura un secours malheureusement trop tardif.

Un factionnaire placé à quelque distance de son appartement, tout-à-coup frappé d'une odeur assez forte, s'approcha de l'endroit où se tenaient ordinairement les valets de service, pour les en prévenir. Par une affreuse fatalité, il n'y trouva personne, revint à son poste, et appela long-tems. Enfin un valet de pied, nommé Perrin, accourt à ses cris répétés, se précipite dans la chambre du Roi et trouve son malheureux maître aux prises avec la mort. Sister, qui s'y était également rendu, l'aide à le relever, mais tous leurs efforts sont inutiles pour éteindre la flamme qui le dévore encore. Sister a la main brûlée; Perrin chancelle; à peine ils peuvent appeler du secours. On les entend enfin, on accourt, on s'empresse et on parvient à éteindre le feu.

Perret, premier chirurgien du Roi, dirigea le premier pansement et donna quelques espérances. Le bruit se répandit même que

cet accident n'aurait pas de suites et que bientôt Stanislas serait rendu à l'amour des Lorrains. Cependant il avait un côté du ventre brûlé, une main perdue, une cuisse presque dévorée, la moitié du visage emportée et deux côtes enfoncées. Dans ce pitoyable état, il souffrait des douleurs inouies; il étonnait encore par sa patience et sa résignation, et mêlait même quelques plaisanteries aux angoisses.

La Reine, sa fille, lui avait écrit de se munir contre le froid, dans le voyage qu'il devait faire à Nanci. Il se rappela cette circonstance quelques jours après son accident. *Elle devait plutôt me recommander*, dit-il en souriant, *de n'avoir pas si chaud.*

Une nuit, entendant ronfler le chirurgien qui devait le veiller : *Que cet homme est heureux*, dit-il; *il ronfle pendant que je souffre et ne puis fermer l'œil.*

Après avoir lutté pendant dix-sept jours contre la mort, il tomba le 22 fevrier dans une profonde léthargie, que la mort termina le lendemain à 4 heures du soir.

Son corps fut exposé pendant neuf jours dans la salle du trône, et ensuite déposé dans la sépulture que depuis long-tems il

avait fait préparer pour le recevoir. Un peuple immense assista à cette cérémonie funèbre ; sa consternation, ses larmes attestaient ses regrets. Et comment n'en eût-il pas éprouvé? La Lorraine était remplie de ses bienfaits; chacun perdait un ami ou un père.

SOIXANTE-SEPTIÈME TOMBEAU.

MARIE LECZINSKA,

ÉPOUSE DE LOUIS XV, REINE DE FRANCE, MORTE EN 1768.

Dès l'âge le plus tendre, Marie Leczinska avait versé des larmes. Le coup qui avait renversé Charles XII à Friederiks-Hall, venait de frapper la Pologne; Auguste triomphait, et l'infortuné Stanislas avait échangé contre l'éclat d'un trône, la compassion si souvent stérile qu'inspire le malheur. Retiré dans un château de l'Alsace, où la France venait de lui ouvrir un généreux asyle, il oubliait insensiblement des grandeurs fugitives dans les consolations de la philosophie et les douceurs de l'amitié.

Sa femme et sa fille unique partageaient sa retraite. Marie, à vingt-deux ans (1725), sans avoir l'éclat de la beauté, en possédait

les grâces et la noblesse. Sa taille était élégante, ses manières polies et aisées : on trouvait réunis en elle un esprit agréablement cultivé, un cœur simple, pur, incapable de fraude, une piété douce et solide, une humeur affable, et une libéralité toujours prête à se répandre sur les infortunés.

Un jour que Marie et sa mère, retirées dans leurs appartemens, s'occupaient des pénibles événemens qui avaient ombragé leur carrière, Stanislas, transporté de joie, y entre tout-à-coup, une lettre à la main. « Ma » fille, s'écrie-t-il, tombons à genoux, re» mercions Dieu. — Mon père, seriez-vous » rappelé sur le trône ? — Le ciel nous est » plus favorable encore, reprit Stanislas..... » vous êtes Reine de France. »

Mais cette nouvelle même semblait être, pour cette famille infortunée, un nouveau rêve de bonheur. Louis XV à vingt ans, assis sur le premier trône du monde, voudrait-il y placer la fille d'un Roi fugitif? La sûreté du royaume n'éloignait-elle pas une union qui ne lui laissait à-peu-près que des outrages à venger? L'Infante d'Espagne, la fille même de Philippe V, n'était-elle pas enfin destinée à occuper ce trône, et cette

jeune princesse, sur laquelle se portaient, depuis plusieurs années, les regards des Français, serait-elle imprudemment sacrifiée à une alliance que semblaient repousser la politique et l'intérêt public ?

Quelques pressantes que fussent ces observations, elles avaient disparu à Versailles, devant une intrigue de Cour. Le duc de Bourbon, devenu premier ministre, par la mort du Régent; sa maîtresse, la marquise de Prie, à la veille de perdre l'ascendant qu'elle avait obtenu, s'étaient réunis pour substituer à l'Infante, une princesse obscure, sans appui, sans entours, et qui tiendrait d'eux son élévation et sa fortune. Ce choix, qui favorisait également les vues secrètes de l'évêque de Fréjus, fut docilement adopté par le Roi; et, sans égard pour un prince que recommandaient de récens souvenirs, sans ménagement pour une Cour dont l'aigreur et le ressentiment pouvaient réagir d'une manière funeste au repos de la France, l'Infante avait été brusquement renvoyée à Madrid, et le duc d'Antin venait d'arriver à Strasbourg, chargé, au nom du Roi, de demander la princesse de Pologne en mariage.

Les doubles impressions que produisit ce changement de scène, furent vivement ressenties. A Madrid un cri d'indignation s'élevait contre un outrage dont rien ne semblait pouvoir faire pardonner l'indécence ; à la Cour de Stanislas, au contraire, retentissaient des cris de fête et de bonheur. Ce prince, après toutes les agitations de sa vie, renaissait à l'espoir : des jours prospères allaient succéder à des jours orageux, et la douce perspective de recouvrer son trône et d'y faire le bonheur de son peuple, reparaissait dans son cœur trop long-tems outragé. Au milieu de ces illusions, Marie seule éprouvait une défiance timide. « Vous augmentez mes craintes, » répondait-elle à ceux qui lui vantaient les grâces et l'amabilité de son nouvel époux. « Que je serais » malheureuse, disait-elle à son père, si la » couronne qu'on me présente, me faisait » perdre celle du ciel ? »

Le duc d'Orléans, nommé par le Roi pour le représenter, épousa la princesse dans l'église cathédrale de Strasbourg (1), en présence du Roi et de la Reine de Pologne. La

---

(1) Le 15 Août 1725.

cérémonie se fit par le cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, et l'homme le plus magnifique de son tems.

L'élévation de la Reine ne changea point son cœur. Sa vie n'est ni brillante, ni tumultueuse; et l'histoire, en s'occupant d'elle, n'a à raconter ni intrigues profondes, ni projets éclatans. Plus avide d'estime que d'admiration, cette princesse n'est connue que par les vertus touchantes qui font le bonheur des peuples, par la bienfaisance qui les console, et par ces manières douces et aimables qui attachent les cœurs.

Etrangère à toutes les cabales, sa prudence ne s'égara pas un moment. Elle ne s'intéressa aux affaires publiques, qu'à cause du Roi et de ses peuples; et malgré l'attachement qu'elle portait au cardinal de Fleury, malgré l'ascendant que lui donnaient son rang et ses vertus sur l'esprit de ce ministre, elle ne s'en prévalut jamais pour s'immiscer dans le Gouvernement.

Placée au milieu d'une Cour frivole et fastueuse, elle conserva cette noble simplicité, dont ses malheurs lui avaient donné l'habitude et le goût. Sa parure et son ajustement furent toujours les mêmes; et, quoiqu'elle

cherchât à plaire, c'était par d'autres moyens.

Ses revenus étaient consacrés chaque année, à la bienfaisance et à l'humanité. Les grands l'accusaient de n'être pas généreuse, et les malheureux soulagés l'environnaient de leurs bénédictions. Elle ne causa même à l'Etat aucune de ces dépenses souvent indispensables à son rang : la seule qu'elle occasionnât fut l'entretien de sa musique. Elle l'aimait avec passion, voulut même en avoir tous les jours à la messe, et faisait chaque soir donner un concert dans ses appartemens.

Elle fuyait, autant que son rang pouvait le lui permettre, le faste et le bruit de la Cour, et elle n'était jamais plus heureuse que quand elle pouvait déposer l'éclat de la grandeur, pour se renfermer dans un cercle d'amis simples, vertueux et modestes. Les flatteurs et les intriguans ne réussissaient point à lui faire la cour ; jamais la médisance n'osa ouvrir la bouche en sa présence. On ne parvenait à lui plaire que par les qualités d'un bon cœur.

Le Roi l'aimait avec une véritable tendresse : elle lui avait donné dix enfans, et le plaisir le plus pur de la Reine était de

les voir réunis. Louis n'avait pas alors ouvert l'oreille aux séductions infâmes qui parvinrent à corrompre ses mœurs, et parmi cet essaim de femmes jeunes et brillantes qui aspiraient à fixer ses regards, la Reine seule les rencontrait encore.

Au milieu de ces scènes paisibles et fortunées, Stanislas vieillissait dans l'exil, et son bonheur manquait à celui de Marie. Un père fugitif, une mère outragée, une patrie bouleversée par la discorde et les révolutions, tels étaient les objets qui frappaient les yeux de la Reine ; mais comment exprimer ce qu'éprouva son cœur, lorsqu'elle vit la destinée de son père fixée par l'événement le plus heureux que la politique ait fait naître, ses pertes réparées par l'acquisition d'une belle province, l'Europe tranquille et la France enrichie par le traité même qui venait de combler tous les vœux de son cœur ?

Depuis le moment où cette princesse était montée sur le trône, son bonheur avait presque été sans nuages. Son époux l'adorait, son père était heureux, la France triomphait : rien ne semblait pouvoir nuire à sa félicité. Cependant elle avait encore des larmes à verser. Le Roi cédait peu-à-peu à

l'attrait du plaisir, et sa pudeur si long-tems allarmée à l'idée d'un changement auquel il n'était pas habitué, commencait à ne plus rougir, même de sa défaite. Peut-être qu'au milieu de ces égaremens, la Reine, trompée par une dévotion mal éclairée, négligea trop souvent les moyens qui eussent rappelé Louis XV au lit nuptial; elle se contenta d'aller gémir au pied des autels, de ces vicissitudes domestiques, et ne fit rien ni pour rajeunir des goûts qui commençaient à s'éteindre, ni pour se prévaloir de l'ascendant qu'elle avait toujours obtenu sur le cœur de son époux. Quels que fussent les faiblesses du Roi, elle était toujours la première à les dissimuler et à exalter ses qualités. Jamais aucune plainte ne sortait de sa bouche, et loin d'accuser une destinée qui pouvait empoisonner ses jours, elle la regardait comme une épreuve préparatoire du bonheur éternel, si elle savait la supporter avec constance, et se soumettre sans murmure au sort que le ciel lui avait réservé.

Des peines d'un autre genre allaient faire passer dans son âme, tout ce que la douleur a de plus déchirant. Sa mère, la Reine de Pologne; sa fille, madame Henriette, en

levée à vingt-cinq ans, à l'admiration de la Cour; son petit-fils, le duc de Bourgogne, le dauphin et la dauphine, successivement arrachés à l'espoir de la France; sa fille, la duchesse de Parme, qui vint à Versailles expirer dans ses bras; son père, le Roi de Pologne, périssant dans un âge avancé, victime d'un accident funeste (1) : toutes ces pertes portèrent sur les dernières années de sa vie, l'empreinte du malheur, et la mort l'immola elle-même autant de fois qu'elle frappa des têtes aussi chères.

Toutes ces épreuves affaiblirent sa constitution, et les infirmités de la nature vinrent bientôt se joindre aux afflictions du cœur. Sa fermeté ne se démentit pas. Familiarisée depuis long-tems avec l'idée de la mort, elle en vit les approches avec un courage et une fermeté admirables. L'impression des dernières pertes qu'elle avait éprouvées, la rendait insensible au sacrifice de sa vie, et la longueur de sa maladie ne lui était pénible

(1) Madame Henriette mourut le 10 février 1752; le Duc de Bourgogne, âgé de 9 ans et demi, le 22 mars 1761; le Dauphin, son père, le 20 décembre 1765; Madame la Dauphine, le 13 mars 1767, et le Roi de Pologne, le 23 février 1766.

que pour ceux qui lui rendaient des soins. Les secours de l'art ne lui inspiraient aucune confiance ; elle s'épuisait par des remèdes qu'elle regardait comme inutiles, et elle répondait à ses médecins : *Rendez-moi mon père et mon fils, et vous me guérirez.* Bientôt ses pressentimens s'accomplissent : elle expira le 24 juin 1768, à dix heures du soir.

La Reine était d'un tempérament robuste, mais l'appétit dévorant qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie, et qu'irritaient sans cesse les assaisonnemens dont les Polonais font usage, contribua insensiblement à l'affaiblir. On en retrouva les funestes effets, dans la corruption qui avait dévoré tout son corps, et dont sa vie sédentaire avait depuis longtems secondé les ravages.

SOIXANTE-HUITIÈME TOMBEAU.

LOUIS XV,

MORT EN 1774.

Le règne de Louis XIV, me dit mon guide, s'était terminé dans l'abattement qui suit de près les secousses violentes. Au dehors la France était justement admirée; l'Europe retentissait de sa gloire, et jamais la maison de Bourbon n'avait été si puissante et si redoutable; mais au dedans, les plaies saignaient encore. Une guerre désastreuse, la famine de 1709, l'expulsion des Protestans, le luxe de la Cour, les dépenses de la guerre avaient épuisé toutes les sources de la prospérité nationale. Partout, des plaies profondes se mêlaient à de grands souvenirs.

Pour comble de malheurs, le sceptre se trouvait entre les mains d'un enfant. La France avait vu presque tous ses maîtres disparaître. Trois Dauphins avaient été successivement ravis à ses espérances, à ses larmes, et Louis XV, à cinq ans, pâle, souffrant, débile, était chargé de réparer ces maux.

Malgré les sombres pressentimens qui entourent sa jeunesse, continua le vieillard, ce Prince est un de ceux qui ait paru le plus long-tems sur le trône. Il l'occupe environ soixante ans, et, pendant ce long espace, les plus grands événemens que le dix-huitième siècle ait produits, se rattachent à ce règne, et signalent les cinq époques principales (1), sous lesquelles je vais t'en offrir le tableau.

---

(1) La division suivante nous a paru la plus naturelle :
1. La *Minorité* du Monarque, de 1715 à 1726.
2. La *Guerre de Pologne*, de 1726 à 1735.
3. La *Guerre d'Autriche*, de 1735 à 1748.
4. La *Guerre de sept ans*, de 1748 à 1763.
5. La *Vieillesse de Louis XV*, de 1763 à 1774, époque de sa mort.

PREMIERE ÉPOQUE.

MINORITÉ (1).

Louis-le-Grand n'est plus, mais la France est encore révérée. Elle jouit de la tranquillité que la sagesse du duc d'Orléans a sû lui procurer. Les peuples respirent, le gouvernement s'affermit, et les brillantes qualités du Régent donnent à la nation de grandes espérances.

Ce Prince doit être mis au rang des plus grands hommes qui l'aient gouvernée. Au-dedans, il étouffe les germes des factions, réprime l'ambition excessive des princes, suprime des impôts, et s'occupe avec succès de la prospérité du commerce et des arts ; au dehors, il enchaîne les ressentimens des nations, et a l'art de lier à sa gloire les peuples même qui en sont les ennemis naturels. L'Angleterre où la paix d'Utrecht paraissait un désastre public, la Hollande encore humiliée des outrages qu'elle avait éprouvés, cèdent au génie qui asservit leurs projets, deviennent les deux alliés de la France, et

(1) Depuis 1715 à 1726.

se réunissent à elle contre cette branche des Bourbon que le feu Roi venait de placer sur le trône espagnol.

Cette étrange querelle qui changeait toute notre politique et brisait en un instant les rapports que Louis XIV s'était plû à établir entre les deux nations, surprit l'Europe entière. On s'étonnait de voir un Prince, naguères soutenu par l'or et le sang des Français, devenir leur première victime, et obtenir le droit de leur reprocher leur inconstance et leur légèreté; mais lorsqu'on apprit que Philippe V, séduit par d'absurdes projets, et à peine affermi sur son trône, portait des regards ambitieux sur celui auquel il avait renoncé; que son plan reposait sur le bouleversement absolu de l'Europe, et que c'était en y ramenant les horreurs de la guerre, que Alberoni espérait obtenir le prix de son activité, les murmures cessèrent, et l'on finit par applaudir à une résolution dont l'énergie allait sauver la France et prévenir d'irréparables maux. Cette guerre au reste ne dure qu'une année. Philippe V, ramené à ses vrais intérêts, accède à la quadruple alliance, et le ministre turbulent auquel on devait ces funestes intrigues, est

presque la seule victime du zèle aveugle qui l'avait égaré.

L'arrivée de Pierre-le-Grand à Paris offre un autre spectacle. Les Français voient avec enthousiasme au milieu d'eux un Prince qui, né barbare, avait eu le courage de se l'avouer, et celui, plus rare encore, de descendre de son trône pour aller chercher dans des contrées lointaines, la politesse, les lumières et les arts.

La situation violente dans laquelle le système de Law entraîne la nation, est un des événemens les plus mémorables de cette époque. Cet audacieux étranger venait d'exposer le royaume à une crise dont le duc d'Orléans n'avait pas assez prévu le danger, mais que l'habileté de ce Prince fit bientôt tourner au profit du corps politique. Cette révolution est un tems de démence d'où sortent une foule de maux, mais qui devait enfin éclairer la nation, produire un commerce réel, et donner à cette Compagnie des Indes établie dans le siècle dernier, et ruinée par les guerres, la garantie de l'expérience et de l'activité.

Pendant que la mort du Régent, enlevé trop tôt à la France, occupait sa douleur,

le duc de Bourbon s'appliquait à l'irriter par ses imprévoyances. Cette *seconde régence* est signalée par l'intolérance dont les Protestans éprouvent les impolitiques rigueurs, par des impôts mal conçus qui aigrissent les murmures, par l'insulte faite à l'Infante d'Espagne, dont l'indécent renvoi compromet un instant l'union des deux Cours, et par le mariage de Louis XV avec la fille de ce Roi de Pologne, digne sans doute du plus généreux intérêt, mais dont une sage politique semblait alors devoir repousser l'alliance.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE DE POLOGNE (1).

Au commencement de cette époque, Louis XV entrait dans sa dix-septième année. Sa taille était avantageuse; il avait l'air noble, les yeux grands, les sourcils bruns, la jambe parfaitement bien faite; son caractère était doux, facile, mais faible et accessible à toutes les impressions; son cœur laissait d'ailleurs appercevoir plus de

(1) De 1726 à 1733.

sensibilité que de force. Les larmes dont il avait honoré l'exil de son gouverneur, le duc de Villeroi, son attachement à l'évêque de Fréjus, et l'extrême douleur que lui fit éprouver sa retraite, le silence morne avec lequel il apprit la disgrace de M. Daguesseau, annonçaient dès l'âge le plus tendre, les heureuses dispositions avec lesquelles Louis XV était né. Ses passions ne parlent pas encore : il ressemble à une fleur qui n'a pas brisé le tissu qui l'enveloppe. La chasse est son unique plaisir, et il chérit la Reine avec cet abandon qui est le partage d'un âge innocent et aimable. Cependant son éducation a été négligée; son esprit, quoique pénétrant, n'est que peu cultivé, et son cœur seul peut donner quelque espoir à la France.

Le cardinal de Fleury, auquel l'ascendant qu'il avait obtenu sur l'esprit de son maître ouvrait la plus vaste carrière, était alors à la tête de l'administration. Le comte de Maurepas était, sous lui, chargé de la marine; M. Leblanc, de la guerre; Orry, des finances; le comte de Morville, des affaires étrangères; et le comte de St.-Florentin, du clergé.

La France était heureuse. Toutes ses forces s'étaient recomposées dans la longue paix dont elle avait joui ; son crédit s'était rétabli ; le commerce ranimé venait d'ouvrir de nouvelles sources d'opulence et de force ; l'armée seule frémissait du repos auquel elle semblait condamnée ; et l'audace française, enflammée par la gloire, reprochait au Gouvernement cette timide circonspection qui avait si long-temps contenu son élan.

Pendant que l'heureuse administration du cardinal de Fleury maintenait la tranquillité du royaume, un événement imprévu menaçait d'en troubler le repos. Auguste II venait de mourir (1733), et d'ouvrir aux fureurs des factions le trône de Pologne. Stanislas, qui y avait été déjà porté par les vœux de ses concitoyens, et dont les vertus méritaient encore leurs suffrages, semblait y avoir les droits les plus sacrés. Déjà l'on pressentait que Louis XV soutiendrait les intérêts d'un prince auquel d'étroites relations venaient récemment de l'unir ; et lorsqu'on vit une armée russe et une armée autrichienne s'approcher des frontières de la Pologne pour balancer ce choix, on ne douta plus d'une guerre que paraissait conseiller une

raison tranquille, et à laquelle l'honneur même de la nation semblait intéressé.

Elle fut déclarée. Jamais, peut-être, la France n'avait fait moins d'efforts pour fixer les succès; jamais elle n'en obtint de plus inattendus et de plus utiles à ses intérêts politiques. Ses préparatifs ne répondirent ni à sa puissance, ni à sa haîne, ni aux puissans intérêts qui devaient l'animer. Par des ménagemens indignes d'un gouvernement vigoureux, la Vistule avait vu flétrir les lauriers que la bravoure française, dans son indépendance, cueillait en Italie; et l'on frémissait de voir Stanislas, trompé dans son illusion la plus chère, entouré de périls, presque oublié par la France elle-même, quitter pour la seconde fois un trône où les Polonais s'applaudissaient de l'avoir élevé; mais du moins, un traité préparé avec autant de secret que d'adresse, avait réparé cet honteux abandon. La Lorraine, si souvent ambitionnée par nos Rois, était enfin réunie à la France*, et cette province, devenue le gage de la paix, offrait à Stanislas la douce compensation d'un trône constamment agité.

Cette époque est marquée par quelques événemens mémorables. Le royaume de

Naples, arraché à la maison d'Autriche, passe dans les mains de celle de Bourbon, et couronne un Infant d'Espagne (1). C'est à l'infatigable ambition d'Elizabeth Farnèse; c'est aux victoires de Parme et de Bitonto, que l'Espagne doit sur-tout cet accroissement de grandeur.

De son côté, la France a fait des pertes qu'elle ne peut réparer. Un Dauphin lui est né (2); mais Villars et Berwick ne sont plus : l'ardent, l'intrépide Villars qui eut l'honneur d'arrêter des torrens de victoires, et de relever le trône de son Roi; Berwick, plus froid, plus expérimenté, plus sévère, mais auquel il manqua un théâtre aussi éclatant.

Les disputes de religion, nées sous Louis XIII, et renouvelées dans la vieillesse de Louis XIV, continuent à troubler l'Etat, et obtiennent de la rigueur même du Gouvernement une célébrité déplorable. Le Régent en avait réduit l'effet à quelques vociférations impuissantes; le cardinal de Fleury en augmenta le danger, en cédant à leur impulsion.

---

(1) L'Infant Don Carlos entra à Naples, le 29 mars 1734.
(2) Le 4 septembre 1729.

Un enthousiasme plus doux s'intéressait au progrès des sciences. Dix mille manuscrits orientaux venaient d'enrichir la bibliothèque du Roi. Une multitude de plantes et d'arbustes étrangers, un très-beau cabinet d'histoire naturelle, deux superbes herbiers donnaient au Jardin des Plantes sa première splendeur. En même tems des savans, désignés par le Gouvernement et enflammés par leur propre génie, volent aux extrémités du monde, pour déterminer la figure de la terre et vérifier une des plus importantes hypothèses du système de Newton. *Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus* et *Le Monnier*, pénètrent jusqu'aux confins de la Laponie: *Bouguer*, *Godin*, *La Condamine*, font voile pour le Pérou. Ils bravent les dangers, les glaces, les volcans, et, plus redoutables encore, les préjugés des hommes ; mais enfin ils ont triomphé. Un degré du méridien a été mesuré sous le pôle, l'autre sous l'équateur. La figure de la terre est connue; les sciences, la navigation, le commerce, ont obtenu des guides assurés.

Voltaire s'annonçait, et portait sur la scène ces tons mâles et harmonieux dont Corneille et Racine l'avaient tour-à-tour pé-

nétré (1). *Montesquieu*, dans son ouvrage sur les Causes de l'élévation et de la chûte de l'Empire Romain, rappelait le pinceau de Tacite. Les Rêves de l'abbé *de Saint-Pierre* attiraient insensiblement les regards sur la marche des Gouvernemens. Les Éloges de *Fontenelle* attachaient le cœur, par de délicieux souvenirs, à ces mêmes savans dont l'esprit avait déjà admiré les ouvrages.

Les productions de *Rollin* étaient lues dans l'intérieur de toutes les familles vertueuses. *Vertot*, plus concis, plus mâle, s'exerçait au milieu des tempêtes et des révolutions. *Caylus* vivait au milieu des ruines de la Grèce, des statues, des urnes, des momies, et de toute cette antiquité respectable dont il expliquait le secret. *Le Sage*, quoique affligé d'une surdité absolue, faisait passer dans son Gilblas, cette gaîté franche, vive et naturelle qu'il trouvait dans son cœur. *J.-B. Rousseau* opposait en vain à l'opprobre dont il était chargé, la pompe de ses vers. On s'étonnait que le Poète harmonieux et sensible, fût en même

(1) Les tragédies de *Brutus* et *Zaïre* parurent en 1730 et 1732.

tems l'écrivain misantrope et chagrin, que sa muse eût fait entendre les charmes de la musique et du sentiment à côté des passions haineuses et perfides, et que cette même langue qu'il avait cadencée et embellie, et de laquelle il tirait des sons si solennels et si majestueux, lui eût en même tems fourni des expressions aussi cyniques et aussi révoltantes.

L'éloquence a également ses héros. *Bossuet*, *Fléchier*, *Le Maître*, ne sont plus, et ces grands hommes semblent avoir épuisé la pensée. Peintre gracieux et imposant, *Massillon* a encore le droit d'étonner après eux; *Cochin* fait entendre ses plaidoyers brillans de force et de génie; *Daguesseau*, plus harmonieux, également sublime, étaye les talens qu'il déploye de toute l'autorité des vertus.

TROISIÈME ÉPOQUE.

GUERRE D'AUTRICHE (1).

La France est actuellement la première puissance de la chrétienté, et c'est ici le

(1) De 1735 à 1748.

plus beau moment de ce règne. Brillante par la gloire des armes et des arts, enrichie par son commerce et ses manufactures, accrue dans ses possessions, devenue l'arbitre de l'Europe, tout, sous l'heureuse administration du cardinal de Fleury, présente un spectacle agréable et flatteur.

Louis XV continue à être l'idole des Français. La bonté de son cœur, son jugement exquis, sa modestie aimable, une foule de qualités précieuses au sentiment, n'ont pu leur échapper. Il est juste, bienfaisant, généreux; son âme est noble et belle. Malheureusement une éducation négligée, une longue inaction et le déplorable engourdissement dans lequel le Cardinal l'a constamment laissé, ont détruit l'effet de toutes ses vertus naturelles. D'ailleurs ses mœurs commencent à se corrompre, et cette époque est celle où la volupté prend sur lui son premier ascendant, où de vils corrupteurs triomphent d'une pudeur encore allarmée et craintive, et où, dans les bras de la comtesse de Mailly, et dans des réduits délicieux accessibles à ses seuls confidens, il fait ses lubriques débuts.

Cependant la mort de l'Empereur allait

changer le tableau politique. En vain Charles VI, sa pragmatique à la main, s'était flatté d'enchaîner l'ambition de l'Europe et de garantir à sa fille la succession de ses vastes Etats; cette jeune Princesse devait éprouver, dans des orages affreux, l'instabilité des promesses humaines.

Le prince Eugêne avait dit à l'Empereur peu de tems avant de mourir, « qu'il » fallait deux cent mille soldats et point de » pragmatique : » ce pressentiment n'était que trop fondé. A peine ce Monarque eut-il fermé les yeux, que la plupart des souverains jetèrent des regards ambitieux sur son riche héritage, et cherchèrent dans des titres usés par les années, le prétexte de dépouiller une jeune Princesse que devait rendre recommandable son âge, ses vertus et les droits naturels de son rang. Le noble désir de la protéger ne s'était nulle part fait entendre : c'était à qui jetterait le premier dans le sein de l'Autriche le tison qui devait l'enflammer. Quelques momens d'hésitation avaient suspendu la détermination de la France, et le cardinal de Fleury en avait profité pour l'avertir de ses pressentimens; mais déjà de vastes projets, présentés avec

une châleur entraînante, avaient échauffé les esprits; les conseils de la sagesse et de l'expérience n'étaient plus écoutés : on cédait à un enthousiasme imprudent, et l'on croyait obéir à la gloire.

La France soutint dans cette guerre tout l'éclat de sa réputation; mais elle y épuisa sans utilité ses braves, son or et toutes ses ressources. Sans doute, ses armées eurent des journées triomphantes. On les vit inonder l'Allemagne, pénétrer au fond de la Bohême, menacer Vienne même, et proclamer au milieu des cris de leurs victoires, un nouvel Empereur (1). Jusque dans leurs revers, jusque dans cette retraite de Prague que l'on admire encore, elles firent éclater une grandeur à laquelle nos ennemis les plus acharnés donnèrent des éloges. Plus tard, dans les champs de Fontenoi, de Raucoux, de Lawfeld, sous les murs de Berg-op-Zoom et de Maestricht, on put juger de quoi est capable l'héroïsme français...... Mais qu'avaient signifié ces scènes éclatantes, et où allaient aboutir tant d'efforts courageux?

(1) Charles-Albert, Electeur de Bavière, couronné sous le nom de Charles VII.

A une paix (1) qui rendait tous ces sacrifices inutiles, et où, par une faiblesse que l'on colorait du beau nom de grandeur, non seulement le Roi n'exigea et ne recueillit rien, mais sacrifia ses conquêtes, ses alliés, ses flottes et le fruit de sept ans de combats; à un traité où la France recevait la loi qu'elle aurait pu prescrire, et où, tandis que ses ennemis conservaient le même degré de puissance, elle ne trouvait elle-même que des germes de décroissance et de dépérissement (2).

Cette guerre si remarquable par les belles campagnes du maréchal de Saxe et par le grand caractère qu'il y déploya, l'est encore par plusieurs événemens précieux à recueillir.

---

(1) La paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1748.

(2) « A quoi sert donc la victoire de Fontenoi, s'écriait le maréchal de Saxe, indigné de ses insignifians résultats? quel avantage retire la France de la prise de Berg-op-Zoom? Tous ces efforts de bravoure, tant d'illustres officiers qui ont péri, sont à pure perte pour elle. Si l'on devait rendre ces places et remettre les Hollandais et la maison d'Autriche dans l'état où chacun d'eux était avant la guerre, il valait mieux rester tranquilles. La France, en rendant ses conquêtes, s'est fait la guerre à elle-même. Ce sont ses propres victoires qui l'ont abîmée. Elle a un million de sujets de moins, et n'a presque plus de finances. »

La mort de Charles VI est devenue le principe d'un changement total dans le système politique, et sa maison qui avait occupé tant de trônes, régi tant de provinces, et joué dans le monde un rôle si brillant, tombe en Allemagne quarante ans après s'être éteinte en Espagne. L'Empire passe à la maison de Lorraine, et l'époux de Marie-Thérèse que le corps germanique a choisi pour son chef, relève le manteau des Césars.

La Hollande, agitée et tremblante, est forcée de recevoir un Stadhouder que, depuis près d'un demi-siècle, les provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht et d'Overissel refusaient de nommer. Cette dignité devient héréditaire en faveur des princes d'Orange, et les constitutions de la République la fixent même, au défaut de mâles, dans la ligne féminine de cette maison.

Le traité de Vienne avait réglé la succession des Médicis; celui d'Aix-la-Chapelle dispose de celle des Farnèse. Un Infant d'Espagne, Dom Philippe, gendre de Louis XV, est mis en possession des duchés de Parme et de Plaisance, et l'Italie voit ainsi s'établir un second Prince de la maison de Bourbon dans son sein.

D'un autre côté, un Prince intéressant par son intrépidité, son âge et ses malheurs, trouve dans cette guerre le tombeau de toutes ses espérances. En vain un cri de compassion s'élève en faveur de ce dernier rejetton d'une famille auguste, de ces Stuart sur la tête desquels il semble qu'un destin sombre se soit constamment abaissé : la fortune, en Ecosse, vient encore de trahir son courage; sa patrie où il fait parler tout ce qu'il y a de plus sacré chez les hommes, l'a indignement repoussé; la France enfin où Edouard a cherché un asyle, a trompé sa plus chère illusion. Son expulsion est devenue l'une des conditions de la paix, et cet infortuné a été sacrifié à ces grands intérêts politiques, au mouvement desquels les souverains sont souvent forcés d'obéir.

Presqu'en même tems un autre Prince périssait victime des illusions qui avaient tour-à-tour embelli et obscurci sa vie. Heureux tandis que son ambition se borne à protéger ses peuples, Charles VII semble, dès qu'il a pris le sceptre de l'Empire, offrir l'exemple le plus déplorable qui fût jamais de l'instabilité des grandeurs. Les premiers succès des Français en Allemagne l'ont

d'abord flatté du sort le plus brillant; mais leurs revers ont détruit toutes ses espérances. Depuis lors, l'existence de ce Prince, chéri d'ailleurs par sa douceur et ses qualités personnelles, ne présente plus qu'un enchaînement de malheurs. Réduit à fuir de son électorat, sans armées, sans forces, sans finances, jouët perpétuel du destin, il traîne de lieu en lieu son désespoir et sa couronne, jette sur les Français d'inutiles regards, leur reproche son élévation, sa misère, et finit par céder, à l'âge de 47 ans, aux chagrins qui l'entraînent au tombeau (1).

C'est également dans le cours de cette époque que la duchesse de Châteauroux est arrachée à l'amour du Monarque, et que les charmes de madame d'Etioles commencent à calmer sa douleur : l'une fière, jusque dans les bras de la mort, d'avoir élevé l'âme de son amant et ranimé sa gloire; l'autre impatiente d'en briser les ressorts dans la mollesse et le goût du plaisir.

La maladie du Roi à Metz, et sa conva-

(1) Il avait la goutte et la gravelle. On trouva ses poumons, son foie et son estomac gangrenés, des pierres dans ses reins, un polype dans son cœur. On jugea qu'il n'avait pu dès long-tems être un moment sans souffrir.

lescence célébrée par tout ce que l'enthousiasme a de plus énivrant, offrent un autre spectacle, et ce moment est la partie brillante du règne de Louis. Le surnom de *Bien-Aimé* qu'il reçût alors de ses peuples, ne lui fut point donné par une adulation réfléchie; ce fut un cri du cœur que cinq cent mille voix répétèrent, et que la France consacra bientôt par de nouveaux transports: heureux ce Prince, si cette expression fût restée toujours aussi fidèle, et s'il n'eût confié qu'à lui-même le soin de la rajeunir!

La mort du cardinal de Fleury signale également cette époque, et cet événement rappelle tout ce que l'Empire doit à sa prudence et à son habileté. La politique a peut-être le droit de lui reprocher quelques fautes; mais on aime à répéter que son administration rendît le trône respectable, doubla les forces de l'Etat par son économie, assura le bonheur de la France, et consacra les loisirs de plusieurs années heureuses et pacifiques, au progrès des lettres et des arts.

Le commerce avait également recueilli les fruits de sa sagesse. Déjà le systême de Law avait donné à la nation, ramenée à ses vrais

intérêts, une activité plus sage et plus éclairée ; mais les ressorts étaient brisés par la violence des secousses, et la France manquait à-la-fois d'argent et de crédit. Aucune de ses colonies n'était encore florissante. A peine en 1720, existait-il quelques cafiers dans l'île de Bourbon ; à peine avions-nous un établissement sur les côtes du Malabar pour recueillir le poivre ; à peine cette île de France qui allait devenir si utile à la métropole, et si précieuse au commerce de l'Inde, offrait-elle d'autre spectacle que des landes incultes, dédaignées par les nations même (1) qui y avaient tenté des établissemens. Le cardinal de Fleury résolut de répandre sur ces contrées les bienfaits du Monarque. *Dumas* envoyé à Pondichéri, *Dupleix* à Chandernagor, *La Bourdonnais* dans les îles de France et de Bourbon, montrèrent bientôt l'immense ascendant du génie. En peu d'années, tout change de face. De nouvelles créations naissent au milieu des obstacles les plus rebutans. L'habitant renverse les forêts, remue et embellit une terre encore vierge. Des ports, des maga-

(1) Les Hollandais et les Portugais.

sins, des arsenaux, des retranchemens redoutables offrent à ces lieux étonnés un spectacle nouveau. Cent navires sortis de leurs ports, parcourent les mers, charient les richesses, et déjà l'Anglais frémit de voir ranimer des sources qu'il s'était flatté de tarir.

Les beaux-arts suivent le même sort. L'architecture développe dans la distribution des appartemens, dans les embellissemens et les commodités intérieures (1), tout ce que l'art et le goût offrent de plus ingénieux. L'exposition du Louvre (2) perpétue l'idée du beau et ranime le talent véritable. La manufacture de Sèves enfante des chefs-d'œuvre; celles des Gobelins et de la Savonnerie étonnent par la finesse du travail et la vérité des couleurs. *Lorriot* invente l'art de fixer le pastel; celui d'appliquer l'émail sur l'or atteint sa perfection. *Le Moine* illustre son pinceau; *Vanloo* fait reconnaître le sien au feu de l'expression

---

(1) *Cote*, mort en 1735, est le premier décorateur qui se soit avisé de placer des glaces sur les cheminées.

(2) L'usage d'exposer chaque année dans une salle du Louvre tous les ouvrages de peinture et de sculpture, a commencé en 1740.

et à la vivacité des pensées. En même tems la capitale s'embellissait de cette multitude d'hôtels magnifiques que l'on y admire encore aujourd'hui. La brillante illusion que le système de Law avait répandue sur la France, quoique bientôt détruite, y avait cependant laissé une foule de ces monumens; le repos dont elle jouit sous le cardinal de Fleury, en augmenta le nombre. Là, une prévoyance inquiète et la crainte continuelle d'une révolution; ici, la sécurité qu'inspirait un Gouvernement pacifique, avaient, par un principe opposé, produit les mêmes résultats.

La médecine trouve à son tour, dans l'expulsion des préjugés, de nouvelles ressources. L'inoculation essuye en vain les cris de l'ignorance; elle a déjà pour elle l'expérience des peuples et l'exemple de plusieurs souverains. La chirurgie a perdu *Maréchal*, pleuré des grands qu'il a guéris, et des pauvres qui ont éprouvé ses soins et ses largesses.

Les lettres ont fait, dans le cours de cette époque, des pertes douloureuses. *Rousseau*, *Le Sage*, *Saint-Pierre*, *La Bruyère*, *Grécourt*, ont successivement acquitté leur tri-

but. L'éloquence de la chaire regrette *Massillon*, si précis, si élégant, si riche, mais si simple. La religion et les mœurs pleurent ce bon *Rollin*, dont l'enthousiasme de la vertu, plutôt que l'amour de la gloire, animèrent la plume et le cœur.

Malgré ces pertes, la littérature et le goût soutenaient leur supériorité. *Voltaire* s'était élevé au plus haut point de sa carrière ; *Montesquieu*, parvenu aux dernières années de la sienne, produisait ce chef-d'œuvre étonnant que toutes les nations admirèrent, et qui allait devenir le régulateur de leur police et de leurs mœurs. L'*Esprit des Lois* fut regardé comme le Code du genre humain et comme le prodige du siècle. On y admira les pensées fortes et sublimes, les recherches profondes, la philosophie dans ses conceptions les plus élevées, le génie dans son plus bel essor. *Voltaire*, abandonné à toutes les inspirations du sien, se livrait à cette foule de productions qui devaient l'immortaliser. Les *Élémens de Newton* l'associaient aux savans de son siècle ; l'*Histoire de Charles XII*, aux plus élégans narrateurs ; son *Alzire*, aux antiques couronnes. *Mérope* et *Mahomet* mirent bientôt le comble à sa

gloire, fixèrent la supériorité du Théâtre Français, et excitèrent cet enthousiame et ces transports, souvent trop faciles à produire, mais auxquels plus d'un demi-siècle a déjà donné l'autorité de la raison.

D'autres écrivains, avec des titres moins certains, occupaient également la scène. *Destouches* se faisait pardonner l'absence du génie qui inspira Molière, et de l'enjoûment qu'on aimait à trouver chez Regnard, par l'intelligence de ses plans et la décence de ses tableaux. *Marivaux*, à qui l'on reprochait l'affectation et la minauderie, rachetait ces défauts par la finesse des pensées et les plus piquantes observations sur les mœurs. *La Chaussée* créa dans la comédie ce genre *larmoyant* sur lequel le ridicule s'exerça d'abord avec quelque succès, mais que vengèrent bientôt les impressions touchantes, les douces émotions que produisait cet ingénieux novateur. *Gresset* faisait admirer, sous une molle négligence, un pinceau délicat. *Prévot*, le plus fécond des romanciers de ce siècle, puisait dans une âme aigrie par le malheur, cette couleur sombre et mélancolique qu'il donnait à tous ses tableaux.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE DE SEPT ANS (1).

Au commencement de cette époque, la France, fatiguée d'une guerre qui a épuisé toutes ses ressources, présente de pénibles tableaux. La paix d'Aix-la-Chapelle a rendu le calme à l'Europe ; mais l'imagination, moins distraite par d'imposans prestiges, se reporte, avec une douleur plus profonde, sur les maux que la guerre a causés. Les moyens qu'on avait employés pour la soutenir ont forcé tous les ressorts du pouvoir. On n'ose mesurer l'étendue du mal, et les ministres eux-mêmes, trop faibles pour le réparer, sont réduits à la nécessité de s'en dérober le spectacle.

La situation du royaume est plus déplorable qu'elle ne l'était en 1704, après la bataille d'Hochstett. Le découragement et la misère sont par-tout à leur comble. Il n'y plus d'argent ; une affreuse dépopulation appauvrit les campagnes, et l'impossibilité de payer les impôts, ralentit les travaux ; le commerce est tombé dans un dépérissement

---

(1) De 1748 à 1763.

absolu ; les manufactures sont desertes ; la marine est abimée ; il n'y a presque plus de vaisseaux ; à peine reste-t-il dans les ports quelques inutiles carcasses : on ne trouve ni matelots pour ranimer les flottes, ni fonds pour les équiper (1).

---

(1) Ce tableau de l'épuisement où la France était alors tombée, est vivement dépeint dans les divers mémoires que les intendans des provinces envoyaient aux ministres.

L'un était ainsi conçu : « Vous me demandez, monseigneur, » l'état des finances de cette province. Le travail sera d'abord fait: » il n'y en a point. On n'y trouverait pas cent mille livres comp- » tant. Tous les états sont confondus, parce que la pauvreté est » générale. Les louis d'or, dans ce département, deviendront » bientôt des pièces rares qu'on ne trouvera que dans le cabinet » des curieux. »

Le second mémoire s'exprimait en ces termes : « Je ne saurais » représenter à V. E. la misère qui règne dans cette province. » Les terres ne rendent presque rien. La plupart des paysans les » ont abandonnées : les uns se sont faits mendians, et les autres » soldats. La noblesse n'est pas plus à son aise. De quinze cens » mille arpens de terre cultivée, qui donnaient auparavant la » subsistance à ce peuple, il y en a maintenant six cens mille qui » sont en communes. Un hameau qui, avant la guerre, donnait » à vivre à quinze cens habitans, peut à peine en nourrir six cens. » Les bestiaux ont diminué à proportion des hommes. La cam- » pagne en manque pour labourer les terres, et dans la plupart » des villages, ce sont les hommes qui font le travail des bœufs. »

Le troisième offrait les traits suivans : « Les sujets du Roi di- » minuent tous les jours dans cette province. Bientôt il n'y aura » plus d'habitans. Sur cinquante habitans, il y en a à peine deux » qui aient de quoi vivre; les autres sont dans la nécessité

C'est au milieu de ces désastres, que le maréchal de Noailles fait entendre au Roi un langage nouveau. « J'ai vu, lui dit-il, le » feu Roi, dans l'amertume et la douleur, » son conseil dans le découragement et ses » peuples dans la désolation; mais je n'ai » point vu des tems aussi critiques que les » circonstances où nous sommes. Le trou- » ble et la confusion règnent dans tous les » ordres de l'Etat; la licence est extrême. » On ne connaît plus de règles, de bien- » séances ni de subordination; chacun vise à » l'indépendance; on ne voit que mécontentement; on n'entend que murmures; la » fermentation des têtes est portée au plus

---

» mourir. Il ne se marie presque plus personne; la débauche seule » fait naître des enfans ».

Le quatrième était d'une ville maritime. « Le commerce, y dit- » on, est tombé dans un dépérissement absolu. Nos vaisseaux » sont dans nos ports, inutiles à l'État et aux particuliers à qui » ils appartiennent. Nous n'avons presque rien à exporter; nos » denrées nous suffisent à peine, et nos manufactures ne pro- » duisent point. Les Anglais et les Hollandais font presque tout » notre commerce. Les capitalistes qui faisaient valoir notre ma- » rine par l'équipement de nos vaisseaux, ont été ruinés par la » guerre. Ceux qui mettaient autrefois dix navires en mer, en » mettent à peine un. Les deux mers sont couvertes de voiles » étrangères, et le pavillon blanc commence à être inconnu sur » l'Océan ».

» haut degré ; toute émulation est éteinte ; » toutes les connaissances utiles s'anéantissent ; et les hommes capables de servir » l'Etat, deviennent si rares, qu'à peine on » en nomme encore quelques-uns. On ne » compte plus sur d'autres moyens, pour » parvenir, que ceux de l'intrigue, de la ca» bale, de la faveur et de la protection. L'a» mour de la patrie et du nom français est » devenu un ridicule; il s'est introduit une » fausse philosophie, qui conduit à la mo» lesse, au luxe, à l'indolence ; et l'on n'en» visage plus, qu'avec indifférence, les trou» bles qui bouleversent l'Etat. »

Trop de cabales, trop d'illusions, environnaient le trône, pour que ces tableaux fissent quelque impression. Le Gouvernement n'a plus de vigueur, plus de force. Les liens qui lui avaient attaché le peuple, se relâchent; des souvenirs pénibles irritent les esprits ; l'opinion publique s'altère ; et c'est à cette époque que commence à se manifester, pour le souverain, cette funeste indifférence qui agrave les malheurs.

Dans ces extrémités, la Cour offre peu de ressources. La marquise de Pompadour y étale, au milieu de la misère publique,

le faste le plus insultant ; son ambition n'a plus de limites. A force d'adulations, d'adroites complaisances, d'ingénieux prestiges, elle est parvenue à captiver l'esprit du Roi, et à se rendre tellement nécessaire, qu'elle n'a plus même à redouter l'instant où ses charmes détruits cesseront de subjuguer les sens. Tous les ministres sont dévoués à cette favorite intrigante ; les courtisans rampent à ses pieds, les généraux mandient son sourire, et les affaires les plus importantes sont traitées au fond de son boudoir.

La Reine, toute entière à la dévotion qui l'occupe et à l'exercice de ces vertus bienfaisantes mais tranquilles qui, dans d'autres momens, eussent fait le bonheur des Français, édifie les saints, se fait chérir des sages, mais n'a dans l'âme ni cette énergie qui révolte le cœur d'une épouse outragée, ni cette élévation qui, soigneuse de la gloire du trône, en eût du moins éloigné la haîne et le mépris.

Le Dauphin, recommandable par les qualités de son cœur, chéri par ses vertus, vénéré par la France, avait, dans le caractère, cette inflexibilité qui dédaigne tous les ménagemens. Le vice lui était odieux : il mé-

prisait hautement la Marquise ; de-là, l'espèce de scission qui s'était établie entre la favorite et ce Prince, le peu de pouvoir qu'il avait à la Cour, l'austérité dont on accusait ses mœurs et sa conduite, et la cruelle indifférence avec laquelle il était écouté.

Cependant les Français n'avaient pas épuisé le malheur. Quelques articles du traité d'Aix-la-Chapelle, indécis ou mal interprêtés, de légers différçns pour des terrains sauvages de l'Acadie, divers forts élevés dans la Louisiane et le Canada, une rivalité mal éteinte sur les côtes d'Afrique, rallument entre la France et l'Angleterre, une nouvelle guerre. Les mers en furent d'abord le théâtre. Plus de trois cents vaisseaux marchands capturés par les Anglais, sans aucune déclaration de guerre, signalèrent, dès le début, un outrage à la foi des traités. En même tems, un nouvel orage se formait en Europe, où l'ébranlement que ces premiers coups produisirent, se fit tout-à-coup ressentir. Georges II, tremblant pour son électorat d'Hanovre, l'avait mis sous la sauve-garde du Roi de Prusse. Louis XV, de son côté, était fortifié de l'alliance de l'Autriche et de la Russie. Partout le système politique avait

changé de face, et faisait agir les puissances dans un sens opposé aux anciens principes qui les avaient jusqu'ici dirigés.

Le feu que l'Angleterre avait attisé venait d'enflammer les quatre parties du monde, et l'on se battait sur chaque point, avec une égale fureur. Dans le Canada, la France avait obtenu des succès, l'amiral Byng avait été battu dans la Méditerannée, Minorque était conquise et Mahon emporté. Sur le continent, tandis que Frédéric soumettait la Saxe et la Bohême, deux armées françaises pénétraient en Allemagne, et contenaient l'impétuosité du héros. L'une, rapidement portée sur les frontières de Hanovre, écrasait, à Hastenbeck, le duc de Cumberland; l'autre débouchait par Wesel, s'emparait de la Hesse, et se voyait au moment d'envelopper les Prussiens déjà battus par le maréchal Daun et consternés de l'échec affreux qu'ils venaient de recevoir à Kolin. Malheureusement, elles allaient devenir les premières victimes d'un prince qu'on croyait abattu. A peine avait-on disputé la victoire, et déjà la journée de Rosbach (1) était placée

(1) Les trois batailles de Hastenbeck, de Kolin et de Rosbach, furent livrées en 1757.

au nombre des plus affreux revers. Ce n'est presque plus depuis, qu'un enchaînement d'infortunes. Les Anglais ont repris le Hanovre; le comte de Clermont est battu à Crevelt; Broglie, dans la malheureuse journée de Minden, a comblé les désastres; l'Allemagne est un abîme où le sang et les trésors de la France s'engloutissent sans gloire et sans utilité.

Ces déplorables événemens marchent de front avec les revers maritimes. Par-tout les flottes anglaises avaient obtenu une funeste supériorité. En quatre ans, vingt-sept vaisseaux de ligne français avaient été détruits, nos colonies ruinées, la Martinique, la Guadeloupe et Pondichéri enlevés. L'Espagne, que l'effroi de tant de succès avait enfin réveillée de sa triste apathie, n'avait elle-même que des pertes à compter. Carthagène, Vera-Crux, la Havane, les îles Philippiques, ont tour-à-tour subi la loi de leur vainqueur : il n'est plus une côte à l'abri de sa haîne.

Cette situation était trop effrayante pour que les cabinets de Versailles et de Madrid ne se déterminassent pas à demander la paix. Les circonstances leur étaient favorables. Pitt n'était plus à la tête du ministère anglais. En

Russie, la mort de Pierre III avait enlevé à la Prusse un allié fidèle. Les négociations, secondées par ces événemens, furent ouvertes, et deux traités successifs pacifièrent l'Allemagne et les mers (1). Jamais la France n'avait eu plus besoin de repos. Elle l'obtint, mais au prix des plus douloureux sacrifices.

Pendant qu'au-dehors, ces désastres accablaient le royaume, les plus déplorables querelles y renaissaient sans cesse entre le clergé et les parlemens. On ne parlait que du refus des sacremens et de la disgrace de la magistrature. Une fermentation générale exaltait les esprits, et ce fanatisme arma la main d'un monstre. Le 5 janvier 1757, Damiens assassine le Roi dans son propre palais, sous les yeux de son fils, au milieu de ses gardes. On craint d'abord que l'esprit infernal des Clément, des Ravaillac, des Chatel, n'ait aiguisé le fer, et que ce crime ne soit le fruit d'une trame profonde; mais bientôt les esprits se rassurent. Non seulement la blessure du Roi n'offre aucun caractère alar-

(1) Celui de Paris, entre la France et l'Angleterre, fut signé le 10 février 1763, et celui d'Hubersbourg le 15 du même mois.

mant, mais on reconnaît que Damiens lui-même n'a point eu de complices, et que ce malheureux, accoutumé au crime, tour-à-tour scélérat et dévot, et échauffé par une imagination sombre, frénétique et ardente, a été entraîné vers son crime, par une effervescence à laquelle il chercha lui-même à se soustraire, en calmant son sang enflammé (1). Cet attentat parut réveiller l'amour de la nation pour son Prince, et Louis XV put encore s'appercevoir combien il est doux d'être aimé.

La France a fait, dans plus d'un genre, des pertes irréparables. Les maréchaux de Saxe et de Lowendhal sont arrachés à son admiration; Montesquieu, Daguesseau, Fontenelle succombent; quels beaux noms et quels souvenirs! Le théâtre a perdu Destouches, Crébillon, Marivaux, La Chaussée; les sciences ont pleuré Clairaut et Maupertuis; l'abbé Véli, interrompu au milieu de ses travaux, a laissé des regrets à l'histoire.

---

(1) Avant que de commettre son crime, Damiens avait voulu se faire saigner, et il protesta dès-lors qu'il ne l'eût pas commis si cette opération avait été faite.

Mais tandis que quelques talens vieillissent ou s'éteignent, d'autres talens naissent, s'enflamment, brillent et posent de grands monumens. Jamais le génie ne s'était annoncé avec plus de force et d'indépendance; jamais l'esprit philosophique n'avait offert de plus hautes conceptions à l'ordre social. Ce siècle ne l'emportait pas peut-être sur le précédent, par l'esprit d'invention, mais il lui était supérieur par l'esprit d'examen. On reprit et on discuta avec soin toutes les questions que les savans avaient précédemment agitées. Des expériences multipliées en imposèrent à l'imagination : on ne demandait plus que des démonstrations et des preuves. L'esprit humain s'élançait dans des routes nouvelles ; protégé par la philosophie, il osait éclairer les obcurités de la nature, sans craindre les orages de l'ignorance et de la superstition.

La physique, la chimie, la géographie et l'astronomie se prêtaient des secours mutuels. On appliqua à la physique générale la méthode indiquée par Bacon, de multiplier, de rassembler, de comparer les phénomènes particuliers pour parvenir aux causes. La physique expérimentale se perfectionnait

chaque jour. De nouvelles expériences sur l'air offrirent au philosophe des vérités qui n'avaient pas encore été soupçonnées. On parvint à détourner la foudre et à expliquer les phénomènes de l'électricité.

L'astronomie s'enrichit des plus sublimes découvertes. La figure de la terre est déterminée; la longitude sur mer est connue : les cieux même n'ont plus de secrets. Deux savans, l'abbé *de la Caille* au cap de Bonne-Espérance, et *Lalande* à Berlin, mesuraient la distance de la lune à la terre. *Clairaut* rassurait les peuples effrayés, en expliquant les causes des comètes. *D'Alambert* traçait, avec une précision surprenante, la marche et le cours inégal de la lune. *Messier*, l'œil sans cesse dirigé vers les astres, ne laissait pas échapper la tache la plus imperceptible, sans en expliquer le secret. Partout le ciel était dévoilé; partout l'esprit observateur des astronomes avait prévu les mouvemens de chaque corps céleste, décrit la forme de ses orbites et assigné des lois à ses révolutions.

La géographie et la navigation appliquèrent l'astronomie à leur art. On chercha des guides dans les astres qu'on avait observés;

l'Océan fut connu comme la terre. Le pilote vogua avec sécurité ; il évita les écueils et les gouffres ; il connut les lieux où les vents se rassemblent ; il s'éclairait avec *Bouguer*, sur l'art de la navigation, et déjà il tenait à la main ces instrumens astronomiques que deux horlogers de Paris, *Le Roi* et *Berthoud*, avaient portés à une précision si parfaite.

Les botanistes français parcouraient également la terre. *Adanson* pénétrait dans le Sénégal, et bravait tous les monstres de l'Afrique, pour arracher quelques plantes à ce climat brûlé. *Jussieu*, au Pérou, *Aublet*, à la Guyanne, allaient s'associer à sa gloire. *Grangé* et *Simon* périssaient en Asie, victimes de l'ardeur qui les y avait entraînés. La France devait à leurs efforts courageux une foule de productions précieuses, et voyait son climat même sourire à leurs succès.

La médecine recevait des progrès de la botanique, des secours qu'elle n'avait point encore apperçus. La chirurgie agissait encore sur les plaies sanglantes qu'avait laissées la guerre. Les succès de cet art bienfaisant fixèrent sa place à côté des sciences ; il eut son académie, ses prix et ses héros. *Mo-*

rand anoblissait ses talens par les vertus du cœur. *La Peyronie* honorait les siens par des établissemens utiles aux progrès de son art. *Petit* les perfectionnait par ses travaux et ses connaissances dans les mécaniques. Il était peu de chirurgien plus éclairé, d'observateur plus sûr, d'écrivain plus fécond que le fameux *Quesnay*.

Les mécaniques perfectionnées préparaient le triomphe des arts. L'agriculture leur devait une foule d'instrumens plus commodes et plus économiques. *Vaucanson* offrait aux manufactures des machines propres à simplifier la main d'œuvre et à rendre le travail plus parfait. *Buffon* retrouvait le miroir d'Archimède. L'art de la fonte trouvait dans *Maritz* et *Gôr* de nouveaux créateurs. L'un montrait l'art de forer les canons pleins qu'autrefois l'on fondait à vide; l'autre, en faisant couler de bas en haut le bronze dans le moule, donnait à ses statues la perfection de l'art.

L'agriculture a également reçu, dans cette époque, quelques encouragemens. On a exempté de toute imposition, pendant dix ans, ceux qui défricheraient des terres incultes. On a donné à l'activité une impul-

sion nouvelle, en permettant l'exportation des grains. On a adopté les prairies artificielles, imaginé de nouveaux procédés, fondé des académies d'agriculture, distribué des prix, et insensiblement ramené sur cette principale source de prospérité, l'imagination d'un peuple fatigué de secousses, frémissant de ses pertes, mais encore échauffé de ces germes heureux qu'un bon gouvernement féconde avec tant de succès.

La France recevait en même tems des beaux-arts ces embellissemens qui l'étonnent encore. Le tombeau du maréchal de Saxe immortalisait *Pigal* et son héros. La fontaine de Grenelle et la statue de Louis XV indiquaient le sublime enthousiasme qui guidait *Bouchardon*. *Coustou* faisait passer dans ces chevaux fougueux que l'on admirait à Marli, la force et la fierté que lui inspirait son génie. *Le Moine* produisait ces statues équestres de Louis XV, que Rennes et Bordeaux regardaient comme leurs plus beaux ornemens. L'établissement d'une Ecole militaire doit également être placé au rang des bienfaits de ce règne. Là, une patrie reconnaissante adoptait les enfans de ses vieux serviteurs; elle les encourageait à marcher

sur leurs traces, les préparait à la défendre, et pénétrait leurs cœurs encore flexibles du plus saint des devoirs.

En même tems la lyre française produisait des chefs-d'œuvre, et Voltaire en faisait sortir les sons les plus animés. La *Henriade*, où tout est grand, harmonieux, sublime; la *Pucelle*, où cet auteur sacrifia en vain aux écarts d'une verve fougueuse, les bienséances, les mœurs et la raison, brillaient des ornemens les plus riches et les plus délicats. Le *Désastre de Lisbonne* n'avait point de modèle; ses poésies fugitives respiraient le plus délicieux abandon. Racine le fils défendait la religion en vers doux et faciles. *Le Soir et le Matin*, de Lambert, les *Quatre Partie du jour*, de Bernis, le *Vert Vert*, de Gresset, l'*Épître d'Héloïse* par Colardeau, abondaient en images délicates et légères. Tous les mouvemens de l'âme, toutes les nuances des passions recevaient de l'imagination des poètes une expression pleine de grâces et de facilité.

Il y avait déjà long-tems que *Fontenelle* avait donné une nouvelle impulsion aux sciences, par les fleurs dont il les avait couvertes; mais c'est sur-tout dans le cours de

cette époque, qu'il faut observer les avantages de cette révolution. Une des causes qui contribuait le plus à leurs progrès, était le secours que leur prêtaient les belles-lettres et l'urbanité de nos mœurs. L'homme savant est en même tems l'homme aimable. Ce n'est plus ni sous les formes rebutantes d'un pédantisme outré, ni sur les antiques bancs des écoles, ni dans un jargon scientifique et barbare, que les génies du dix-huitième siècle s'adressent à leurs contemporains. La métaphysique la plus abstraite, les questions les plus sèches et les plus rebutantes, reçoivent les ornemens du bon goût. La langue fléchit sous leur génie; l'homme apprend à aimer la vérité par le secours de l'harmonie, et parvient, par des sentiers fleuris, aux plus importans résultats. *Buffon* embellissait son *Histoire Naturelle*, des charmes de la poésie et des richesses de l'imagination. *Diderot* écrivait quelques articles de l'*Encyclopédie*, avec une expression brillante et élevée. *D'Alembert*, dans le superbe *Discours* dont il fit précéder cet ouvrage, alliait l'harmonie à la science et l'élégance à la profondeur. *Rousseau* peignait en traits de feu l'*Origine des Sociétés* et *l'Influence des Sciences et*

des Arts sur les Mœurs. Son *Émile* offrait les grandes vérités de la morale sous un style sublime. *Condillac*, plus froid, moins pénétrant, réunissait cependant dans son *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, et dans son *Cours d'Études*, une littérature choisie à une métaphysique profonde. *Duclos* n'avait adopté qu'avec circonspection, les opinions de la philosophie moderne, mais il embellissait son *Histoire de Louis XI* et ses *Considérations sur les Mœurs*, d'une diction claire, élégante et correcte, et savait tempérer une érudition très-étendue par les agrémens de l'esprit.

Ce n'était pas au milieu du bruit et des dissipations d'une grande capitale, que ces hommes célèbres méditaient leurs ouvrages immortels. *Rousseau* écrivait sa *Nouvelle Héloïse* et sa *Lettre sur les Spectacles*, dans cette vallée de Montmorenci, si féconde en images. *Diderot* vivait à la campagne, où il habitait un quatrième étage. *Buffon*, renfermé dans une des salles de son château de Montbar, au milieu de quatre murs, sans autres meubles qu'une table et une chaise écrivait avec plus d'indépendance et de sublimité. La reconnaissance fixait *D'Alem-*

bert chez la femme d'un vitrier qui avait pris soin de son enfance, et c'est dans ce modeste séjour qu'il composait ses *Éloges*, et ajoutait de nouvelles branches à la science du mouvement.

L'esprit philosophique, sagement tempéré, charmait l'existence des hommes, adoucissait leurs maux, éclairait leur raison. Appliqué aux sciences et à la théorie des arts, il en reculait les limites; à l'histoire, il en élevait tous les tons; à l'agriculture, il anoblissait ses travaux; au commerce, il défendait sa liberté et augmentait ses forces; en même-tems il donnait aux tribunaux les plus hautes leçons, et pénétrait jusque dans les ateliers des artistes. Guidées par ses conseils, la peinture et la sculpture prêtaient leurs secours aux sciences. L'anatomie leur avait dévoilé ses secrets. L'art, exact, sublime comme la nature, exposait toutes les parties du corps humain, empruntait ses proportions et ses couleurs jusque dans les collections des oiseaux, des insectes et des plantes, et ajoutait la précision des idées à l'intérêt des descriptions.

Mais lorsque, séduite par ces premiers succès, on vit la philosophie appliquer ses

principes à la religion, à la morale et aux institutions politiques, on eût à déplorer cette funeste activité qui la portait sans cesse à tout généraliser. Bientôt l'amour de la célébrité ne mit plus de bornes à l'imagination. L'audace de l'esprit ébranla des autorités révérées, et la révélation rencontra partout de fougueux détracteurs. Il y avait déjà quelques années que l'incrédulité s'était faite un point d'appui de quelques propositions échappées à l'humeur des philosophes anglais, et que *Voltaire*, sous le prétexte d'attaquer le fanatisme, avait porté les coups les plus hardis à la religion révélée. *Diderot*, plus téméraire encore, renversait, dans ses *Pensées philosophiques*, toutes les espérances des hommes. *Helvétius*, dans ses deux ouvrages *de l'Esprit* et *de l'Homme*, ébranlait les fondemens des vertus et de la religion. *Rousseau*, problématique en tout, l'attaquait et la célébrait tour-à-tour par d'audacieux sophismes et de magnifiques éloges. *Buffon*, dans sa *Théorie de la Terre* et les *Époques de la Nature*, semblait éluder, quoiqu'avec modération, les autorités que les hommes avaient jusqu'alors accueillies, et qui étaient encore l'objet de leur vénération. On re-

trouvait, mais bien loin d'eux, un *d'Argens* et un *La Mettrie*, partisans d'un matérialisme absurde et contempteurs de tous les principes qui gouvernent les sociétés.

La politique et la morale n'échappèrent pas à l'influence de ce nouvel esprit. On posa des principes, qui peut-être eûssent pu régir pendant quelques années, les premières sociétés, mais qui reportaient l'homme à une distance immense de ses mœurs et de ses habitudes. Chaque passion trouvait un apologiste. Le tempérament, les circonstances, le cri de la nature, cette obéissance nécessaire à ses inspirations, dans laquelle on cherchait l'excuse de toutes les erreurs; toutes ces spéculations, si commodes pour les passions humaines, affaiblissaient insensiblement le ressort des vertus, et offraient des séductions d'autant plus difficiles à détruire, qu'elles étaient présentées avec ce talent enchanteur, ce coloris, cette magie de style, qui en imposent à l'esprit, et que la plupart de leurs auteurs étaient recommandables par la simplicité de leurs mœurs, l'enthousiasme du bien public, et l'exercice de toutes les vertus bienfaisantes.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

VIEILLESSE DE LOUIS XV (1).

La paix de 1763 venait de rendre le repos à la France; mais c'était celui de la langueur et de l'épuisement. Louis XV, conservant encore l'ombre de sa grandeur passée, avait vu le traité de Paris signé dans son propre palais : mais qu'importait cette stérile gloire au milieu des désastres publics? Partout la guerre avait laissé des traces effrayantes. Les principales sources du commerce étaient taries, la marine écrasée, et la paix même venait de combler ces revers. Pour l'obtenir, il fallut oublier l'Acadie, se resserrer dans la Louisiane, céder le Canada; en Afrique, sacrifier ses prétentions sur le Sénégal, et à Dunkerque même, subir honteusement la loi de l'Angleterre. Jamais, depuis le roi Jean, on n'avait signé d'acte plus désastreux. Cet abaissement était la suite de l'indolente vieillesse du cardinal de Fleury et du délabrement dans lequel il avait laissé la marine. La mort lui avait depuis long-tems épargné ce spectacle affligeant; mais si son

(1) De 1763 à 1774.

ombre, revenant dans nos ports, eût pu être témoin de leur triste silence, mille voix lui eussent encore reproché d'avoir oublié que les vaisseaux sont les appuis des trônes, et que, sans le concours de sa marine, un Etat commerçant prétend en vain à la prospérité.

Louis XV, effrayé de ces pertes, n'était plus à lui-même, et ne savait comment échapper au dédale effroyable dans lequel on l'avait jeté. Il desirait le bien; il le cherchait encore; son jugement exquis le lui laissait entrevoir; mais il manquait du courage qui l'exécute; et, désespérant d'y ramener la France, il n'éprouvait plus que le besoin de s'étourdir sur sa situation. Sa physionomie sombre, abattue, fâcheuse, annonçait l'état de son cœur, et trahissait le secret de sa lassitude. Elle paraissait presque toujours enveloppée de nuages; on lisait sur chaque trait les chagrins et les inquiétudes dont il était dévoré. En vain il s'agitait dans le cercle d'une douzaine de maisons de plaisance; l'ennui, les soucis cuisans, les pressentimens sombres l'y poursuivaient encore, et venaient jusque dans ces lieux consacrés au plaisir, troubler son existence.

Madame de Pompadour n'était plus; sa voix ne répandait plus autour de lui de séduisans prestiges; elle n'étourdissait plus sa raison par tout ce que l'adulation et la volupté ont de plus séduisant. La mort de cette femme, en brisant une longue union, avait laissé le Monarque presque isolé au sein de sa famille. La Reine ne lui inspirait qu'une estime stérile, mêlée de fatigue et d'ennui; chaque regard du Dauphin lui semblait un reproche sévère, et la morale de ses filles, livrées aux pratiques de la dévotion la plus minutieuse, importunait continuellement sa douleur.

La protection de la marquise avait porté aux principaux ministères le comte de Stainville, créé depuis duc de Choiseuil. Subordonné, jusqu'à la mort de sa protectrice, aux caprices de la femme impérieuse qui l'avait élevé, il était parvenu dès-lors à captiver absolument son maître. On retrouvait en lui toute l'étendue des pouvoirs qu'avait exercés le cardinal de Fleury, mais plus d'ardeur, de force et de génie, un esprit plus fin, plus tranchant, plus fécond en ressources, naturellement enthousiaste, facile à se laisser éblouir, susceptible d'impres-

sions promptes et passagères, se passionnant quelquefois sans réflexion et sans motif, mais revenant à des idées plus sages, dès qu'il pouvait s'appercevoir de l'erreur qui l'avait égaré. La paix de 1763 avait été son ouvrage, et quelque douloureux qu'eût été ce traité, on lui savait gré d'en avoir diminué les désavantages, par ce pacte de famille qui, en associant l'Espagne à nos ressentimens, lui faisait partager notre humiliation et nos pertes. Ministre de la guerre, de la marine et des affaires étrangères, on admirait à-la-fois le talent, l'adresse et le génie qu'il déployait à la tête de ces départemens. Tandis qu'en rassurant le Roi sur la crainte d'une nouvelle guerre, il gagnait la confiance de son maître, sa politique troublait toutes les Cours, pour laisser à sa patrie le tems de réparer ses forces, et de se remettre de son épuisement. Ses regards pénétraient dans chaque cabinet pour en nourrir les haînes, pour en diriger les cabales, pour en asservir les mouvemens à sa politique et à son ambition. En même tems il tentait de ranimer la marine, de relever le commerce, de vivifier la Guyanne, et de réparer ainsi la perte du Canada. Si ces projets eussent réussi,

la France recouvrait sa splendeur, mais au milieu des obstacles qui en arrêtent l'essor, et malgré même quelques défauts qui obscurcissent sa gloire, Choiseul n'en est pas moins un ministre admirable, et le plus grand, sans doute, que Louis XV ait eu.

Cette époque offre, dans son cours, plusieurs événemens importans.

La mort arrache le Dauphin aux vœux et à l'admiration de la France. Quinze mois après, le regret entraîne son épouse dans le même tombeau. En Lorraine, Stanislas périt victime de l'accident le plus déplorable. Un peu plus tard, la Reine, impatiente de rejoindre son fils et son père, expire de douleur.

L'abaissement des Jésuites et la suppression de cet ordre si fécond en talens, en vertus, en zèle et en intrigues, offrent un autre tableau. Quelques esprits aigris applaudissent à cet acte sévère; mais des milliers de voix rappellent des bienfaits. C'est surtout dans le cœur de cette nombreuse portion de citoyens dont ces infortunés formèrent la jeunesse, que le sentiment de la reconnaissance s'unit à la pitié qu'inspirent leurs malheurs.

L'acquisition de la Corse, quoique chèrement obtenue et balancée par les dépenses qu'exige l'étendue de ses côtes, présente cependant à la France un point d'appui dans la Méditerrannée, quelques dédommagemens à la perte de ses colonies, des avantages précieux à son commerce, un sol excellent et fertile, un climat magnifique, des ports sûrs et commodes, un peuple ardent et courageux.

En même tems Paris voyait deux princes du Nord se former, dans son sein, au goût des arts et de la politesse : le Roi de Dannemarck et le prince royal de Suède (1). On applaudissait avec transport à l'esprit délicat du premier, aux agrémens de son imagination, à ses saillies aimables (2); on distinguait chez le second, cette fermeté mâle, cet esprit fort, ardent et courageux qui devait un

---

(1) Dès-lors, Gustave III. *Voyez son tombeau.*

(2) Louis XV l'entretenant un jour de la disproportion de leurs âges, lui dit : *Je serais votre grandpère.—C'est ce qui manque à mon bonheur*, répliqua l'aimable étrangère.

Il s'entretenait une autrefois avec madame de Flarancourt, dont la conversation paraissait l'attacher. *Croiriez-vous*, lui dit Louis XV en souriant, *que cette dame aimable avec qui vous causez a plus de cinquante ans ? — C'est une marque, Sire*, lui répondit S. M. danoise, *qu'on ne vieillit point à votre Cour.*

jour délivrer sa patrie, et qui, déjà alors, associait secrètement la France à sa révolution.

C'est également dans le cours de cette époque qu'on voit la trop fameuse Dubarri remplir le dernier épisode des amours du monarque : brillante de beauté, de fraîcheur, de grâces naturelles, délicieuse dans son abandon, séduisante surtout par cette attitude virginale dont elle couvrait son maintien, moins artificieuse et profonde que la Pompadour, peut-être même accessible à quelques impressions bienfaisantes, mais de toutes les maîtresses de Louis XV, celle qui répandit sur le trône le plus de honte et d'abjection. Et ce n'était pas seulement sur cette femme impure, arrachée à la prostitution dans laquelle elle avait vécu pour passer dans les bras du monarque, que l'on était forcé de rougir; il fallait voir encore son mari, son beau-frère, tous ces exécrables *Dubarri* dont le nom seul insulte à la pudeur, tous ces odieux affidés dont le souvenir outrage encore la France, disposer de toutes les places, se jouer des peuples et du trône, dévorer impunément des ressources sacrées, éclipser les souverains par leur magnificence, et donner ce scandaleux

spectacle au milieu même des malheurs de l'Etat.

Un seul homme avait eu le courage de braver cette horde exécrable, et ce trait, fût-il l'unique, honorerait Choiseul. Sans doute il devait succomber; mais sa disgrace fut un triomphe, et Chanteloup vit tous les hommes qui s'estimaient encore, venir se jeter dans les bras du ministre, non pour pleurer sur son exil, mais pour le féliciter de l'avoir mérité.

C'est également ici qu'il faut placer ces longs et scandaleux débats qui opposèrent si long-tems le trône aux parlemens, et dont le résultat fut la subversion générale de la magistrature. En moins d'une année, ces antiques tribunaux avaient été détruits, leurs membres exilés, la machine générale de la justice démontée et remontée sur de nouveaux principes. C'était surtout au chancelier Maupeou, comme le principal mobile de cette révolution, que s'adressait l'indignation publique. Sans doute, on avait le droit de reprocher à ces corps judiciaires trop d'attachement à leurs prérogatives, trop d'aigreur dans leurs remontrances, trop peu de ménagemens pour l'autorité

souveraine; mais on semblait craindre en même tems que de grands dangers ne fûssent attachés à de grands changemens.

Cependant Louis XV, vieilli avant le tems (1), approchait à grands pas de la tombe. Ses forces s'affaiblissaient chaque jour; de noirs chagrins le dévoraient sans cesse; le remord même avait pénétré dans son cœur.

La mort de deux de ses favoris (2), à-peu-près du même âge que lui, et frappés presque subitement sous ses yeux; les remontrances évangéliques du fameux évêque de Senèz, et l'eloquence noble et hardie avec laquelle ce prelat lui retraça les malheurs de son peuple; les touchantes sollicitations de sa fille, madame Louise, pour le ramener à lui-même; tous ces événemens avaient produit sur l'ame du monarque la plus vive impression. Sa mélancolie augmentait. On le voyait flotter entre l'ascendant de son propre cœur et celui d'une longue habitude,

(1) Au printems de 1774. Il n'avait alors que 64 ans.

(2) MM. de Chauvelin et d'Armentières.

entre la raison et le plaisir, ses devoirs et ses sens. Cette position de son ame allarma les courtisans inquiets du choix que le Roi allait faire, et leur donna l'idée de l'arracher à de salutaires remords par de nouveaux plaisirs. On tint un comité chez madame Dubarri, et un voyage à Trianon fut proposé et résolu par ce conseil suprême.

Il y avait quelques jours que Louis XV avait été frappé de la beauté d'une jeune villageoise : cette infortunée devint la victime que désigna la favorite pour perpétuer son empire, sans prévoir que ce moyen allait le renverser. Cette jeune beauté recélait les germes de la petite vérole : placée dans le lit du monarque, elle ignorait qu'elle allait donner à-la-fois le plaisir et la mort. Le lendemain, Louis avait déjà pompé tous les miasmès de cette maladie, et éprouvait, quoique loin d'en soupçonner la cause, des simptômes fâcheux.

Deux jours après, chassant dans les environs, il rencontre un convoi. Sa destinée l'entraîne : il s'approche, il s'informe, et il apprend que la personne qu'on enterre, morte de la petite vérole, est la même que

celle avec laquelle il a passé la nuit. On ne peut exprimer l'impression que cet événement produisit dans son ame. Ses douleurs augmentent à l'instant, les symptômes s'agravent; déjà une fièvre brûlante le dévore, il ne peut se soutenir, et on le transporte à Versailles dans un état affreux. On s'apperçut bientôt que le Roi avait la petite vérole. Un médecin anglais, nommé *Sutton*, promet de le sauver; la Faculté l'écarte. On veut administrer le monarque; la Dubarri, intéressée à conserver son ascendant, éloigne encore ce funèbre appareil. L'empire de cette favorite touchait cependant à son terme. La maladie empirait; on n'en avait point dissimulé le caractère au Roi. Cet avis frappa son imagination; ses terreurs redoublèrent, et il demanda lui-même l'éloignement de madame Dubarri. *Je n'ai point envie*, dit-il, *qu'on me fasse renouveler ici la scène de Metz. Qu'on dise à madame d'Aiguillon qu'elle me fera plaisir d'enmener la Comtesse.*

Madame Dubarri partie, le ciel reprit ses droits. On administra Louis XV, qui éprouva quelque soulagement. La favorite, retirée à Ruelle, s'apperçut de cette révolution favo-

rable, à la multitude de visites qui assiégèrent sa porte. Le lendemain elle n'en reçut aucune, et ce silence avait son expression : Louis XV était mort.

SOIXANTE-NEUVIÈME TOMBEAU.

MARIE-THÉRÈSE,

REINE DE HONGRIE, MORTE EN 1780.

CHARLES VI était le troisième souverain dans le dix-huitième siècle (1), dont la mort allait tout bouleverser. A peine sa fille a-t-elle occupé le trône, qu'elle doit le défendre ; à peine en a-t-elle entrevu les douceurs, qu'elle doit en sentir les dangers.

Jamais cependant Marie-Thérèse ne fut plus fidèle à sa gloire que dans les momens orageux qui attendaient son début. Presque toutes les Cours, impatientes d'abaisser l'Autriche, ont voulu s'élever sur les ruines de cette maison. La Prusse, où un prince jeune, entreprenant, hardi, avide d'aventures

(1) On sait que la mort de Charles II, roi d'Espagne, en 1700, et d'Auguste II, roi de Pologne, en 1733, avaient été déjà funestes à l'Europe.

fixait déjà les regards des nations; la France, dont les sombres pressentimens du cardinal de Fleury n'ont pu enchaîner l'ambitieuse inquiétude; la Bavière, dont le souverain s'annonçait comme prétendant à toute la succession des Etats autrichiens, avaient déjà porté dans leur sein les fureurs de la guerre. La Silésie était conquise par l'impétueux Frédéric. L'armée française et bavaroise s'avançait dans l'Autriche : les Saxons inondaient la Bohême. Déjà la couronne impériale, placée sur la tête de l'électeur de Bavière, était le prix de ces premiers succès... Encore quelques revers, et il ne restait plus à l'héritière de Charles VI une seule ville pour y faire ses couches (1); la succession de ce Prince allait s'anéantir dans un honteux partage, et une nouvelle maison s'élevait sur les ruines de la maison d'Hapsbourg.

C'est dans ces extrémités que Marie-Thérèse est véritablement magnanime. Elle ne s'arrête ni à mesurer l'abîme qui s'ouvre sous ses pas, ni à répondre à des proposi-

(1) C'est ce que Marie-Thérèse écrivait alors à la Duchesse de Lorraine, sa belle-mère.

tions outrageantes à sa gloire... Elle veut frapper des coups plus dignes d'elle, et s'applaudit déjà d'en trouver les moyens dans l'honneur et la fidélité. La Hongrie avait été son refuge. La Reine y avait paru avec tous les avantages qui peuvent enflammer un peuple généreux. Ceinte de l'épée de ses rois, vêtue de deuil, la couronne de St.-Etienne sur la tête, son enfant de six mois dans ses bras (1), elle avait fait parler, au milieu des Etats du royaume, la religion et la patrie, la compassion pour ses malheurs, la fidélité due au trône, l'indignation pour le parjure de tant de souverains qui l'avaient garanti. Elle n'a pas achevé, que ce cri unanime s'élève : *Mourons pour notre Roi.* Les magnats, le sabre à moitié tiré, ont prononcé ce serment redoutable : l'armée et le peuple l'ont déjà répété. Toutes les ressources de l'Etat sont offertes; on ouvre ses trésors, on aiguise ses armes. Des corps, inconnus à l'Europe, et remarquables par leurs longues moustaches, la singularité de leur habillement et leur férocité, se rangent autour de

---

(1) L'Archiduc Joseph, depuis, Empereur, était né le 13 mars 1711.

l'étendard royal. En même tems, l'Autriche rivalise d'efforts; toutes les provinces disputent de bravoure. D'habiles généraux paraissent à la tête de ces troupes et en réglent l'impétuosité. On marche, on triomphe, on délivre Lintz, on pénètre en Bavière, et l'on réduit ce souverain, devant qui on venait de porter le globe de la terre, à fuir de ses Etats dévastés.

D'un autre côté, l'Angleterre secrètement séduite par l'espoir d'accabler la marine française, venait de se déclarer pour l'Autriche. La Russie et la Sardaigne s'en rapprochaient de plus en plus; la Saxe avait rappellé son armée, et le roi de Prusse, satisfait de la possession de la Silésie, avait signé sa paix. Ébranlés par ces événemens, trente mille Français évacuaient presqu'en même tems la Bohême. La seule armée qui leur restait en Allemagne, était écrasée à Dettinguen (1743); et c'étaient leurs propres frontières, l'Alsace, la Lorraine, le Rhin, qu'ils avaient désormais à défendre, après avoir laissé sur le Danube tant de grands souvenirs.

La France cependant n'était pas ébranlée, et prenait le parti de frapper des coups plus

décisifs. La campagne de 1744 allait s'ouvrir par des plans d'une grande étendue. On résolut de porter le poids principal de la guerre dans les Pays-Bas autrichiens; on ralluma l'ambition du roi de Prusse, à l'espoir de nouveaux avantages; on jeta des troupes en Italie; on médita une descente en Angleterre, et on en honora le projet par l'espoir d'y rétablir un Prince illustre et malheureux. Le début fut brillant. Le roi de Prusse avait pénétré en Bohême; Prague tombait; l'Alsace était sauvée; les Pays-Bas inondés des Français triomphans. L'allarme se répandit jusqu'à Vienne; mais toute l'intrépidité de Marie-Thérèse éclatait déjà à l'aspect du danger. Des forces supérieures, dirigées avec la plus grande célérité, marchaient du Rhin sur l'Elbe, et forçaient Frédéric à abandonner sa conquête. Ailleurs, la fortune souriait encore à l'intrépidité. Charles VII était mort. Son fils s'était rapproché de l'Autriche. Marie-Thérèse plaçait dans les mains de son époux le sceptre des Césars (1745); et quelque belle qu'eût été pour les Français la campagne de Flandre, quelques brillans que fussent encore les lauriers cueillis à Fontenoy, ils

étaient loin de réparer la perte du plus précieux allié de la France, de ce prince qu'on semblait n'avoir oublié au fond de la Bohême, que pour le réduire à la nécessité de signer, pour la seconde fois, une paix séparée (1), et de nous accuser des suites de cette défection.

Elles étaient affreuses en Italie, où l'armée autrichienne, triomphante à Plaisance, (1746) venait de chasser de leurs Etats le Duc de Modène et l'Infant dom Philippe, passait le Var, assiégeait Antibes, inondait la Provence et menaçait Toulon. En Flandre, une continuité de succès faisait oublier ces revers, et continuaient à distraire nos regards du sort de l'Allemagne. Les batailles de Raucoux et de Lawfeld (1747) montrèrent dans ses plus beaux momens, la bravoure française, mais elles n'avaient elles-mêmes que d'insignifians résultats. Dejà la France, fatiguée, ne portait plus de coups que pour se faire respecter. Sa lassitude était extrême. Elle voulait la paix. Depuis long-tems, des négociations se suivaient à Aix-la-Chapelle,

(1) Cette seconde paix de l'Autriche avec la Prusse, fut conclue à Dresde, le 25 décembre 1745.

en 1748; elles offrirent à Marie-Thérèse la garantie de sa couronne et le prix de sa fermeté.

Ce traité, qui replaçait l'Autriche et la France dans la même position où elles se trouvaient avant que tant de sang eût été répandu, montra l'inutilité d'une guerre d'où le Roi de Prusse seul avait retiré un solide avantage. Marie-Thérèse ne pouvait pardonner à ce prince, ni l'ambition qui l'en avait rendu le moteur, ni la conquête de cette Silésie, à laquelle son cœur n'avait pas renoncé. Inconsolable d'un sacrifice qu'elle avait dû faire à la sûreté de son trône, on la voyait répandre des larmes toutes les fois qu'elle rencontrait un Silésien, se plaire à nourrir ses regrets, et ne les adoucir que par la perspective de recouvrer un jour cette belle province. Cet espoir la rapprochait insensiblement de la France, et la France elle-même à la veille d'une rupture avec l'Angleterre, accueillit ce nouvel et étrange allié. Il est vrai que son concours était assez inutile dans une guerre dont tout le poids devait se porter sur les mers; mais la Cour de Versailles voulait se ménager la possibilité d'envahir le Hanovre, et c'était à cette facile conquête qu'elle sa-

crifiait la paix continentale, et l'intérêt surtout qu'elle avait à se ménager Frédéric. On vit alors l'Europe se mouvoir dans un sens absolument contraire à celui de la précédente guerre. Deux traités sortirent presqu'en même tems des cabinets de Versailles et de Londres (1756); l'un offrait la garantie de toutes les possessions des maisons de Bourbon et d'Autriche; l'autre conclu entre l'Angleterre et la Prusse, sous le prétexte de maintenir la paix de l'Allemagne, appellait sur les frontières du Hanovre un puissant défenseur.

C'était sous ces auspices que commençait cette guerre de sept ans, si féconde en combats, en hauts faits, en carnage, où l'Autriche balança souvent la fougueuse impétuosité d'un héros; où ses plus habiles généraux, le vigilant Daun, le brave Lascy, l'impétueux Laudon, le prince de Lorraine, se couvrirent d'une si belle gloire; où des désastres effrayans étaient presqu'aussitôt réparés par le génie et l'intrépidité, et où à côté des revers de Prague, de Lissa, de Lignitz, de Torgaw, ils étaient encore fiers de placer les noms de Kollin, de Breslaw, de Hochkirch, de Kunersdorf surtout, dans

la colonne des victoires. Jamais on n'avait vu couler le sang avec tant d'indifférence. Jamais sept peuples (1) civilisés, accessibles à l'humanité, déjà éclairés par la philosophie, ne s'étaient porté des coups aussi rapides et aussi meurtriers. C'était dans la Silésie, la Saxe, le Brandebourg et le Hanovre, qu'à chaque instant se répétaient ces scènes épouvantables. C'était là que chaque année, deux à trois cent mille hommes expiraient; c'était là où le fer, le feu, la disette et les épidémies avaient dépeuplé les campagnes (2); où les champs délaissés n'offraient plus ni travaux, ni moissons; où la mort seule se promenait au milieu des tombeaux et des ruines, et où, le lendemain d'une de ces boucheries était presque toujours la veille d'un massacre nouveau.

Hélas! que signifiait tant de gloire, s'il

(1) Les sept principales armées qui figurèrent dans la guerre de sept ans, étaient celles des Autrichiens, des Russes, des Français, des Suédois et des Saxons, d'un côté; des Anglais et des Prussiens, de l'autre.

(2) Un officier écrivait qu'en traversant la Hesse, il avait passé par sept villages où il n'avait trouvé qu'un seul homme et un prêtre qui mangeait des lentilles. On comptait cependant que cette guerre avait mis en circulation dans l'Allemagne plus de 500 millions d'écus.

en est à s'entre-déchirer ? La France seule avait fait dans ses colonies des pertes irréparables. Toutes les autres puissances se battaient presque encore sur le terrein où on les avait vu débuter. La paix de Hubersbourg (1763) ne changea rien à la position où elles se trouvaient avant cette guerre funeste, et on convint, après sept années de massacres, qu'il n'eût pas valu la peine de tirer un coup de fusil.

Il y a vingt-trois ans que Marie-Thérèse règne au milieu des préparatifs et du bruit de la guerre, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle peut se dévouer aux soins que réclame son cœur. L'Etat était épuisé ; ses peuples avaient souffert : elle prend la résolution de faire le bonheur des uns, et de rendre à l'autre sa supériorité et sa gloire. Les finances étaient dans un état déplorable; en statuant des réformes utiles et en rendant la perception plus juste et plus simple, elle parvient, malgré la perte de la Silésie, à porter ses revenus à trente-six millions de florins. L'armée n'avait aucune organisation régulière ; elle en ramena tous les corps à un système général fondé sur son expérience et sa gloire, et elle alla chercher des mo-

dèles, jusque chez cet ennemi même dont elle avait si souvent éprouvé la supériorité. L'administration de la justice offrait des abus effrayans ; elle en adoucit l'influence, abolit la torture, et affermit l'empire de la philosophie et des lois. L'église réclamait également de pressantes réformes : Marie-Thérèse ose braver les préjugés et les ressentimens ; elle fixe l'émission des vœux à vingt-cinq ans accomplis, supprime le droit d'azyle, et abolit ces impôts odieux, surpris à un zèle aveugle, et que l'hypocrisie décorait des noms les plus sacrés et les plus imposans. En même tems, elle porte les yeux sur toutes les sources de la prospérité nationale. Elle fait revivre l'agriculture négligée dans les dernières guerres, offre des prix à l'industrie, des récompenses au travail. Elle institue ou ranime plusieurs académies consacrées au perfectionnement des sciences et des arts, fonde des maisons d'éducation, réforme les écoles publiques, et érige, à Vienne même, ce bienfaisant hospice où les enfans de toutes les classes subissent le traitement de l'inoculation (1).

(1) Plusieurs des enfans de la Reine ayant été inoculés avec suc-

Le prince de Kaunitz partage avec sa souveraine, la gloire de ces travaux. Plénipotentiaire de l'Autriche au congrès d'Aix-la-Chapelle, ambassadeur en 1751, près de la Cour de France, et bientôt élevé à la tête de l'administration, il honore sa place par une intégrité parfaite, des talens admirables, son habileté dans les négociations, une connaissance profonde de tous les rapports politiques de l'Europe, et un zèle infatigable pour la gloire de ses souverains. Son hôtel ouvert à tous les étrangers, est le rendez-vous des talens, des vertus et des arts. Sa physionomie a peu d'expression, mais sa taille est haute, déliée et bien prise, ses traits réguliers, son regard vif et pénétrant. Sa résidence à Paris lui a fait contracter quelque chose de la galanterie française; il a une élégance recherchée et la politesse du bon ton; mais ces goûts sont tempérés par un caractère naturellement flegmatique,

---

cès, elle célébra leur rétablissement en faisant donner à dîner à soixante-cinq enfans qui avaient été inoculés dans l'hôpitrl public. Marie-Thérèse, elle-même, les Archiducs et les Archiduchesses servirent ces enfans à table, et les comblèrent ensuite de présens.

une réserve profonde et un esprit froid, tranquille et observateur (1).

Marie-Thérèse, heureuse de la prospérité de l'Autriche, est parvenue à l'âge de cinquante-quatre ans (1770). Sa personne n'offre plus aucune trace des charmes que lui avait prodigués la nature. L'âge, des couches fréquentes, la petite vérole, et une chûte qu'elle avait faite en allant de Vienne à Presbourg, ont cruellement altéré tous ses traits. Elle est d'ailleurs devenue très-grosse et très-lourde; mais sa physionomie exprime encore toute la bonté de son cœur. Depuis la mort de l'Empereur, elle n'a pas quitté le grand deuil. Ses cheveux sont relevés sous une coëffure de crêpe noir, et comme elle les a gris, elle porte ordinairement de la poudre. Ses jambes, quoique presque toujours comprimées dans des guêtres, sont affaiblies, et elle marche peu. Elle se lève à cinq heures en été, et à six heures en hiver, n'a que rarement du feu, et même dans le froid le plus vif, fait tenir ses fenêtres ouvertes. Le matin, après la messe, elle s'occupe d'affai-

---

(1) Le prince de Kaunitz est mort en 1794, à l'âge de 84 ans.

res, dîne sobrement et presque toujours seule, et reprend son travail. A Schœnbrun, elle descend fréquemment dans les jardins, passe plusieurs heures sous un berceau, et s'y occupe de la lecture de différens mémoires. A six heures, elle assiste à la bénédiction, et exige que ses filles y soient toujours présentes. Elle donne, à un jour fixe de la semaine, audience publique. Les ministres sont admis le mardi; le seul prince de Kaunitz est reçu toutes les fois qu'il se présente. On reproche à cette princesse une dévotion minutieuse, quelques actes d'intolérance, et trop de facilité à accueillir les impressions dont on l'environne; mais si ces défauts existent, par combien de qualités ne les a-t-elle pas rachetés! Son ame est naturellement élevée; le danger même lui donne du ressort, et on admire encore cette fermeté mâle qui, lorsque presque toutes les puissances de l'Europe étaient réunies pour l'opprimer, l'éleva si fort au-dessus des forces de son sexe. Son équité et son amour pour la justice sont inébranlables, lors même que ses intérêts personnels se trouvent compromis. Simple, douce, modeste, remplie de bonté pour tous ceux qui l'approchent,

accessible à tous les malheureux, sa charité, fondée sur la religion, n'a point de bornes : elle l'exerce sans faste, et moins comme un devoir prescrit aux souverains, que comme une vertu nécessaire à son cœur. Souvent on l'entend répondre à ceux qui la conjurent d'en modérer l'essor : *mais il faut donc me tuer, si l'on veut m'empêcher d'être bienfaisante.* Le moindre de ses sujets trouve le moyen de lui faire connaître ses infortunes. Les bibliothèques, les écoles, les hôpitaux, toutes les institutions charitables lui coûtent des sommes immenses, et elle emploie au-delà de trois millions par année en aumônes, dont son cœur seul a le secret.

Marie-Thérèse aime ses enfans avec la plus vive tendresse, et elle verse des larmes de joie, quand elle apprend elle-même combien ils sont aimés. Elle en a seize : neuf lui ont survécu. Joseph, l'aîné, a été nommé roi des Romains à la paix d'Hubersbourg; elle lui a donné la co-régence des Etats Autrichiens, et lui a laissé le soin de régler tout ce qui est relatif à l'armée. Léopold est grand-duc de Toscane; Ferdinand a reçu le gouvernement de la Lombardie autrichienne, et Maximilien l'Electorat de Co-

logne. La mort vint troubler la félicité dont jouissait la Reine, en lui enlevant l'Infante de Parme, première épouse de Joseph. Elle en nourrissait, déjà depuis quelques années, le sombre pressentiment. *Je l'aime trop,* disait-elle, *pour n'en être pas privée, et ce sera encore un sacrifice que le ciel exigera de moi.*

Fière de ses enfans, respectée des nations, heureuse du bonheur de ses peuples, Marie-Thérèse n'avait qu'un seul reproche à faire à la fortune. La perte de la Silésie jetait encore une ombre sur de beaux souvenirs; mais le sort lui réservait une compensation magnifique dans le partage de la Pologne, (en 1772). Cette conquête offrait peu de difficultés, peu de gloire, sans doute; mais elle présentait au territoire autrichien un sol étendu et fertile, à sa population une augmentation de près de trois millions d'ames, à ses finances des revenus immenses, à son commerce, les riches mines de sel de Villitska. Cette belle acquisition portait au plus haut point de prospérité la situation de l'Autriche. La mort de l'Electeur de Bavière ne troubla que légèrement, en 1777, la paix dont elle jouissait. On avait d'abord

cru que la succession de ce prince allait enflammer de nouveau l'Allemagne, et y rappeler les fureurs de la guerre de sept ans. La campagne s'était ouverte, et comme alors, on y avait vu figurer le vieux Frédéric, toujours pret à prendre les armes lorsqu'il pouvait supposer à la maison d'Autriche des projets d'agrandisement. La sagesse de Marie-Thérèse l'emporta sur les séductions de la gloire. « Nous sommes trop vieux, écri» vit-elle à ce prince, pour nous faire la » guerre, et pour nous arracher l'un à l'au» tre des cheveux que l'âge a déjà blan» chis ». Le succès couronna les efforts de la Reine ; sa vieillesse ne fut pas troublée. Le traité de Teschen (1780) la combla de joie et adoucit les préventions qu'elle avait conservées contre son ancien ennemi. « On sait, » dit-elle, que je n'ai pas de partialité » pour Frédéric ; cependant je dois lui » rendre justice : il m'avait promis de faire » la paix à des conditions raisonnables, et » il m'a tenu parole. Le sang ne sera pas » répandu ».

La santé de Marie-Thérère déclinait depuis quelque tems. Ses jambes s'enflaient, et elle éprouvait des suffocations fréquen-

tes (1). Le 19 novembre, la maladie prit un cractère allarmant. Au milieu des plus vives souffrances, elle était calme, tranquille, résignée. Pas un cri d'impatience, pas un soupir ne laissait soupçonner la douleur. Elle n'était préoccupée que par la crainte que sa tête ne s'égarât et ne lui fît perdre la fermeté que la religion lui donnait. *Dieu veuille que cela finisse bientôt*, s'écria-t-elle, en sortant d'une crise, *sans quoi je ne sais si je pourrai le supporter plus long-tems*. Quelquefois elle disait : *ma constance ne m'a pas encore abandonnée ; priez le ciel de me la conserver jusqu'au dernier moment*. Un jour elle vit Joseph fondre en larmes. *Epargnez-moi, je vous en supplie*, lui dit-elle, *car cette vue pourrait me faire perdre toute ma fermeté*.

Aucun spectacle ne fut plus touchant que celui où, frappée des progrès de sa maladie, elle fit rassembler ses enfans autour d'elle, leur donna sa bénédiction, et leur fit ses der-

(1) Nous avons puisé ces particularités soit dans les divers biographes de cette princesse, soit dans l'histoire de la Maison d'Autriche, par Cox. Nous devons sur-tout beaucoup à ce dernier ouvrage, plein de détails intéressans.

niers adieux. *Nous devons nous quitter,* leur dit-elle, *il n'y a plus d'espérance. Souvenez-vous des soins que feu l'Empereur, votre père, et moi, avons donnés à votre éducation, combien nous vous avons aimé, combien nous nous sommes attachés à vous rendre heureux.*

Elle s'adressa ensuite à Joseph II et lui dit : *Comme tout ce que j'ai au monde vous appartient de droit, je ne puis en disposer. Mes enfans seuls m'appartiennent: je vous les remets. Soyez leur père; je mourrai tranquille, si vous me le promettez.* Se tournant ensuite vers ses autres enfans : *regardez dorénavant l'Empereur,* leur dit-elle, *comme votre souverain; obéissez-lui et respectez-le comme tel. Suivez ses conseils, aimez-le, et rendez-vous dignes de ses soins et de sa bienveillance.* Tous sanglottaient. *Vous feriez bien de passer dans une autre chambre,* ajouta-t-elle, *pour vous remettre un peu.*

Marie-Thérèse profitait de tous les intervalles que lui donnait la douleur, pour s'occuper des affaires du gouvernement. La veille de sa mort, elle signa toutes les dépêches. Dans la nuit même du 28 au 29, elle s'en-

tretint long-tems avec Joseph des intérêts de de la nation. Ce prince la conjurait de prendre du repos : *Dans quelques heures*, lui répondit-elle, *je dois paraître devant Dieu, et vous voulez que je puisse dormir !*

Ses dernières dispositions portèrent l'empreinte de son ame, et ses dernières pensées furent encore pour les infortunés. Elle assigna, en forme de legs, un mois d'appointement à tous les militaires, depuis le feld-maréchal jusqu'au dernier soldat. Elle remercia le prince de Kaunitz de sa fidélité, fit témoigner sa reconnaissance à la nation hongroise pour les preuves multipliées qu'elle avait reçues de son attachement, et lui recommanda la gloire de son fils. Elle conjura sa famille d'avoir l'œil toujours ouvert sur les besoins des malheureux, et de ne jamais s'écarter de la religion de ses pères. Enfin elle régla elle-même l'ordre de sa sépulture, et pria ses enfans de n'y point assister, pour leur épargner un spectacle aussi douloureux. Quand le Roi de Prusse apprit ces dispositions, il ne put s'empêcher de dire : *c'est un testament qu'il faudrait enchâsser.*

Marie-Thérèse expira le [illegible] novembre

1780, à l'âge de 64 ans. Cet événement répandit parmi les peuples la plus sombre douleur. Il leur enlevait la plus tendre des mères, celle qui avait adouci leurs travaux, diminué leurs peines, celle dont, pendant un règne de plus de quarante ans, ils étaient accoutumés d'admirer les vertus.

SOIXANTE-DIXIÈME TOMBEAU.

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE, MORT EN 1786.

J'APPERÇUS à quelque distance, un vieillard d'environ soixante-quatorze ans. Sa taille n'avait que cinq pieds cinq à six pouces de haut, mais il était bien proportionné, et avait la poitrine large et élevée. Son corps était un peu courbé, et il portait la tête légèrement inclinée sur la droite; ses yeux étaient bleus, assez grands, pleins de feu. La rigueur et la sévérité semblaient dominer dans sa physionomie; son teint hâlé et rougeâtre, annonçait un soldat accoutumé aux intempéries de l'air. Il était vêtu d'un vieux surtout bleu, orné d'une étoile, mais raccommodé en quelques endroits, et rougi par la quantité de tabac d'Espagne qui y était répandu; son chapeau usé et

crasseux, était surmonté d'un plumet blanc, rempli de taches. Ses bottes mal noircies et mal tendues, étaient attachées négligemment sous le genou; il portait des bas de fil blanc et des culottes noires.

Sous cet extérieur négligé, je ne pouvais me lasser de contempler un grand homme. Athénaïs, les yeux fixes, les bras croisés, partageait les impressions dont il me voyait pénétré. Sous quelque rapport qu'on le considère, me dit-il enfin, on ne peut refuser à ce prince l'hommage de notre admiration. Il est grand partout où on le rencontre. Il l'est comme soldat et comme souverain; il l'est dans les camps, sur le trône, dans les revers comme dans les victoires, au milieu des applaudissemens de la gloire, et des plus cruels coups du destin.

Frédéric, continua le vieillard, reçut de la nature un corps robuste et une ame de feu. Formé, dès sa jeunesse, à l'école du malheur, il y puisa cette énergie, cette inébranlable constance, cette philosophie stoïque qui devaient faire l'étonnement de la postérité. A peine est-il sur le trône 1740), que la fortune lui ménage un début imposant. Charles VI était mort; des projets

d'envahissement occupaient tous les cabinets de l'Europe. Plus rapide qu'aucun, Frédéric tombait sur la Silésie, et faisait revivre par les armes, des titres affaiblis par le tems. Vingt-cinq mille Autrichiens marchaient en même tems pour venger cette insulte. Les premiers coups se portèrent à Molvitz (1741). Frédéric, après cinq heures de combat, y fixa sa première victoire.

L'avénement de Marie-Thérèse avait divisé l'Europe. La Russie, l'Angleterre et la Hollande penchaient pour sa maison. Frédéric aima mieux écouter la France, la Bavière et la Saxe, dont le but était de diminuer l'ascendant de l'Autriche et de porter Charles de Bavière sur le trône impérial. La guerre continua. Toutes les places de la Silésie tombèrent, et la bataille de Chotusitz amena la paix de Breslau (1742), qui abandonnait au Roi ce que lui avait déjà donné son épée.

Cette défection avait sauvé l'Autriche humiliée jusques dans Prague même par l'impétuosité des Français. L'Allemagne respirait; la guerre avait changé de face, et Marie-Thérèse venait de reprendre sa supériorité. Elle alarma le Roi. Séduit par ses derniers suc-

cès, ce prince s'était rapproché de la France; bientôt impatient de modérer ceux qu'obtenait l'Autriche, il inonda la Bohême, à la tête d'une armée fortifiée par deux ans de repos (1744); mais en même tems l'Autriche rappelait de l'Alsace ses principales forces; le prince Charles échappait à l'activité des généraux français; son armée repassait le Rhin et se portait sur l'Elbe. En vain Frédéric reprocha à ses alliés cet excès de circonspection; c'était trop tard. L'armée prussienne, harcelée par ce nouvel ennemi, éprouvait déjà tout le poids de la guerre. Ses vivres étaient coupés, ses communications rompues, ses postes affaiblis. Frédéric céda à la nécessité, et se retira sur la Silésie. L'armée autrichienne l'y poursuivit encore. En vain les Français triomphaient en même tems dans la Flandre; leurs succès ne changeaient pas la position du Roi. Il sentit qu'il fallait l'améliorer par ses propres victoires. Les journées de Friedberg et de Sohr (1745) le tirèrent de ce pas dangereux. Il y avait développé toute la puissance de son génie (1); en peu de jours elles lui rendi-

(1) Frédéric a cependant avoué, en parlant de la bataille de

rent sa supériorité ; elles le montrèrent victorieux jusque dans les retraites ; elles le conduisirent triomphant jusqu'aux portes de Dresde, où il conclut enfin avec l'Autriche cette paix qu'elle avait si long-tems repoussée, et où il conserva, pour prix de ses victoires, la Silésie et ses lauriers.

Près de onze ans s'écoulent depuis la paix de Dresde, jusqu'au commencement de la *guerre de sept ans*, et cette période offre à la Prusse onze années de bonheur. Rien n'a troublé pour elle les douceurs de la paix. Son Roi est redouté de ses voisins, chéri de ses sujets, admiré de l'Europe. Il sait que la victoire ne jette que l'éclat d'un instant, et que c'est à la sagesse à la consolider, et déjà ses regards ont apperçu toutes les routes de la gloire. L'agriculture, le commerce ont fleuri. La jurisprudence a vu naître des lois dignes des plus beaux âges ; l'activité du héros s'est répandue jusque sur les sciences et les arts. Mais au moment où

Sohr, qu'il y avait commis plusieurs fautes. On prétend même que vivement frappé des dangers qu'il avait courrus, il s'écria après la victoire : *Ils ne me battront jamais puisqu'ils ne m'ont pas battu cette fois.*

la renommée publie ses bienfaits, l'Europe s'arrête en frémissant sur le grand spectacle qu'il donne. Une ligue effrayante se forme. L'orage gronde sur sa tête, et allume un des plus terribles incendies qui aient jamais éclaté.

Les souverains qui composent cette confédération sont les plus puissans de l'Europe. On y voit figurer l'Autriche, à qui l'usurpation de la Silésie retrace continuellement un outrage ; la France imprudemment distraite de ses querelles maritimes, par l'ambition d'écraser un héros; la Russie entraînée par une politique adroite à de vastes projets; la Pologne dont la Reine, issue du sang d'Autriche, partage les ressentimens communs à sa famille ; la Suède intéressée à tenir Frédéric éloigné de ses querelles et de ses dissentions.

Frédéric n'est point abattu à l'aspect des dangers qui l'entourent. Quels que nombreux que soient ses ennemis, il va lui-même au milieu d'eux allumer l'incendie, et déconcerte leurs premières mesures par les coups les plus vigoureux. La Saxe, qui se préparait à l'attaquer, est elle-même forcée à se défendre. Il a pénétré dans son sein (1756);

il a fait au camp de Pirna une armée entière prisonnière ; il a écrasé à Lovositz une seconde armée qui accourait pour la délivrer. Mais c'était peu de vaincre, il fallait écraser. L'année suivante, il attaquait l'Autriche, inondait la Bohême (1757), obtenait devant Prague (1) un triomphe immortel, et touchait au moment de terminer, en un seul jour, cette sanglante guerre.

Peu de batailles ont été aussi meurtrières que celle qui se livra sous les murs de cette cité. Les deux armées y perdirent en quelques heures quarante-deux mille hommes. C'est là que le maréchal de Schwerin, voyant son propre régiment hésiter devant une batterie, arrache le premier drapeau qu'il rencontre, se précipite en s'écriant : *que les braves me suivent !* et tombe, percé de coups, sous l'étendart qu'il tenait à la main.

Mais bientôt de sombres revers viennent se mêler aux victoires ; on frémit de penser que cet affreux et inutile carnage n'ait pas même fait naître le désir de la paix. Prague investie depuis la bataille, était prête à tom-

(1) Bataille de Prague, 6 mai 1757.

ber. Une nouvelle armée autrichienne s'avançait du fond de la Moravie, pour sauver cette place. Frédéric accourt au-devant d'elle, la rencontre à Kolin (1), l'attaque, croit l'écraser encore et frapper un coup décisif. Il l'eût été, si Frédéric, trop accoutumé à brusquer la victoire, n'eût pas dédaigné, dans cette journée, les moyens de la décider (2). Daun eut l'honneur de le vaincre.

---

(1) Bataille de Kolin, 19 juin 1757.

(2) « Les Autrichiens, écrivit-il après la bataille, à milord » Marschal, avaient l'avantage d'une artillerie nombreuse et bien » servie. J'avais trop peu d'infanterie. Ferdinand attaqua sans » poudre, et les ennemis n'épargnaient pas la leur. Henri fit des » merveilles. Je tremble désormais pour mes dignes frères ; ils » sont trop braves. La fortune m'a tourné le dos ce jour-là. Je » devais m'y attendre ; elle est femme, et je ne suis pas galant. » Elle prend parti pour les dames qui me font la guerre. » (Quatre femmes étaient en effet à la tête de la confédération : la Reine de Hongrie, l'Impératrice de Russie, la Reine de Pologne et la Marquise de Pompadour.)

« Dans le vrai, continuait-il, je dois prendre plus d'infanterie. » Le succès, mon cher lord, donne souvent une confiance nui- » sible. Vingt-trois bataillons ne suffisaient pas pour déloger » soixante mille hommes d'un poste avantageux. Nous ferons » mieux une autre fois. »

« Que dites-vous, ajoutait-il encore, de cette ligue qui n'a » pour objet que le marquis de Brandebourg ? Le Grand-Electeur » serait bien étonné de voir son petit-fils aux prises avec les » Russes, les Autrichiens, presque toute l'Allemagne et cent mille » Français. Je ne sais s'il y aura de la honte à moi de succomber, » mais je sais bien qu'il y aura peu de gloire à me vaincre. »

Les Prussiens perdirent quatorze mille hommes ; le siège de Prague fut levé.

Frédéric, dans cette bataille, sembla vouloir faire oublier par des prodiges de valeur, quelques imprévoyances. Sa cavalerie avait fait six charges inutiles. Le Roi la rallie et s'écrie : *croyez-vous donc vivre toujours?* Il la ramène une septième fois : elle est de rechef repoussée. Il s'obstine à rester au milieu du carnage. *Voulez-vous donc*, lui crie-t-on, *emporter cette batterie à vous seul?* Le Roi au désespoir s'éloigne, accompagné d'un escadron de ses gardes. Il apperçoit l'aîle gauche de son armée en fuite ! *Mes hussards !* s'écrie-t-il alors, *mes braves hussards ! ils seront tous perdus*. Un cri se fait entendre au milieu des bataillons dispersés : *c'est notre Pultawa.* Frédéric est enfin réduit à donner le signal de retraite.

La bataille de Kolin semblait être un signal pour toutes les puissances liguées. Les Etats prussiens trop dispersés, étaient difficiles à défendre. Cent mille Russes, sous les ordres du général Apraxin, s'avançaient dans la Prusse orientale. Les Suédois passaient la mer Baltique et menaçaient la marche de

Brandebourg. Les Français, vainqueurs à Hastenbech du duc de Cumberland, se portaient contre la Westphalie et la Saxe. La grande armée autrichienne était déjà aux portes de Breslaw. C'est dans ces circonstances désespérés, que Frédéric supérieur aux revers, trace le plan qui doit fixer sa gloire. Il confie la défense de la Silésie au prince de Bevern, et, à la tête d'un petit corps choisi, se porte lui-même au-devant des Français et des Impériaux réunis. Il les trouve à Rosbach (1). Un ordre nouveau, des manœuvres hardies, décident la victoire. La France, déjà faible et penchante, n'appercevait pas encore le héros de Jéna. Frédéric à peine triomphant, retourne en Silésie où Bevern, trop faible pour la défendre, venait d'éprouver les plus cruels revers. A l'aspect de son Roi, la confiance renaît au milieu de l'armée. En quelques semaines il l'a ramenée sur le champ de bataille, et lui a inspiré les prodiges de courage qui l'immortalisent à Lissa (2). Jamais le génie de Frédéric ne s'était développé avec

(1) Bataille de Rosbach, 3 novembre 1757.
(2) Bataille de Lissa, 5 décembre 1757.

tant de puissance, sa prudence avec plus de réserve et de sévérité. La perte des Autrichiens fut énorme : c'était le plus terrible revers qu'ils eûssent encore essuyé. La Silésie fut reprise; Breslaw ouvrit ses portes ; jamais il n'y avait eu d'opposition plus frappante entre les apparences et les événemens (1). Il fallut peu d'efforts, après ces deux victoires, pour forcer les Russes à évacuer la Prusse, et pour repousser les Suédois jusques sous le canon de Stralsund.

A l'entrée de la nouvelle campagne (1758), Frédéric se voyait plus fort que jamais ; mais il avait aussi plus d'obstacles à vaincre. Il avait recouvré presque tous ses Etats et fait sortir sa gloire des dangers même qui l'avaient entouré; mais les alliés plus irrités

---

(1) Le Roi, avant la bataille, fit réunir tous les chefs des corps de l'armée, et leur déclara qu'au moment de décider à qui la Silésie allait appartenir, il comptait sur le courage qui les avait toujours animés, mais qu'en même tems il donnait la permission de se retirer à ceux qui hésiteraient de sacrifier leur vie. Le général-major de Rohr ne put retenir ses larmes. Le Roi s'en apperçut, l'embrassa et lui dit : *Mon cher Rohr, il n'est pas question de vous ici.*

Après l'action, il voulut parcourir le champ de bataille. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et il s'écria d'un air pénétré : *Quand mes maux finiront-ils ?*

qu'abattus par leurs disgraces même, ne songeaient qu'à réparer leurs pertes et à venger l'affront que leurs armes venaient d'éprouver. Sans doute Frédéric avait peu de choses à craindre du côté des Français : le prince Ferdinand de Brunswick venait de les forcer à évacuer le Hanovre; mais cent mille Russes pénétraient par la Pologne, dans la nouvelle Marche, et s'étaient avancés jusqu'aux bords de l'Oder. Le Roi accourt à ce nouveau danger, atteint les Russes à Custrin qu'ils ont réduit en cendres, les force à en lever le siège, et les poursuit jusqu'à Zorndorf. Là, se livre cette terrible bataille (1) où le désir de venger les malheurs de Custrin prolonge le carnage, et où, après le plus épouvantable massacre, les armées se mesurent encore, et se disputent l'une à l'autre l'honneur d'avoir vaincu. On chanta le *Te Deum* à Pétersbourg et à Berlin, mais l'armée Russe fut forcée de se retirer en Pologne.

Tel était le caractère de cette guerre, qu'à peine une armée était détruite, il se présentait un nouvel ennemi. Les hommes

(1) Bataille de Zorndorff, 25 août 1758.

semblaient renaître au milieu même des embrâsemens et des meurtres. *Que j'aimerais donner*, écrivait alors Frédéric à milord Marschal, *la moitié de cette gloire dont vous me parlez, pour un peu de repos !* Il était loin de lui. Le maréchal Daun avait rassemblé toutes ses forces en Saxe, où le prince Henri se défendait avec des forces inférieures contre plus de cent mille Autrichiens. C'est vers ce nouvel ennemi que vole le vainqueur de Zorndorf. On ne devait attendre du plus circonspect des généraux Autrichiens, que de lentes et d'habiles manœuvres; l'Europe le vit avec étonnement frapper le coup le plus hardi et le plus imprévu. Les Prussiens s'étaient postés près du village de Hochkirch (1) : il résolut de les surprendre. Secondés par l'obscurité de la nuit et la négligence des gardes, Daun et Laudon tombent sur le camp ennemi, emportent ses batteries, pénètrent sous ses tentes. Il n'est plus de ressources : Frédéric et toute son armée sont enveloppés au milieu du sommeil. Son génie enchaîné frémit d'être inutile. On se bat; le

(1) Rataille de Hochkirch, 14 octobre 1758.

sang coule ; le désordre augmente. Trois généraux succombent (1). Le tiers de l'armée prussienne est hachée. Cent canons, trente drapeaux sont abandonnés au vainqueur ; et c'est dans ce moment affreux, c'est lorsque tous les desseins du Roi semblent à-la-fois renversés, c'est lorsque ses soldats dépouillés, n'ont presque plus que la bayonnette et l'épée, que Frédéric, à peine remis de ce revers, accourt en Silésie, marche au secours de Neiss, délivre cette place, revient brusquement sur la Saxe, sauve Dresde assiégée, et force le vainqueur de Hochkirch, étourdi de sa rapidité, à le laisser maître de cet électorat.

La campagne de 1759 s'ouvre sous les auspices les plus défavorables à la Prusse. Chaque Cour alliée s'enflammait à l'idée d'abattre le héros. L'union des Cours de Versailles et de Vienne s'étaient consolidée ; partout on redoublait de zèle, de courage et d'efforts. Les troupes prussiennes étaient dispersées dans la Silésie et la Saxe. Quatre-

---

(1) Le maréchal Keith et le prince de Brunswick, tués sur le champ de bataille, et le prince d'Anhalt, mort de ses blessures peu de jours après.

vingt mille Russes occupaient la Pologne. Laudon était en Lusace; Daun, au fond de la Bohême, se préparait à de nouveaux combats. Dès le printems, tous ces grands corps s'ébranlent, marchent sur l'Oder, se joignent à Francfort; mais Frédéric est déjà au milieu des dangers. Les Austro-Russes s'étaient fortifiés sur la gauche de l'Oder; le Roi, sans consulter ses forces, les attaque dans leurs retranchemens (1), et tout sourit d'abord à son courage. Il a pénétré dans le sein des redoutes, et pendant sept heures de combat, la victoire n'a pas un instant hésité. Déjà, énivré de ce premier succès, il avait envoyé ce billet à la Reine : *Les Russes sont chassés; dans deux heures nous aurons la victoire complète.* Hélas! deux heures après, tous ses corps étaient dispersés, ses généraux blessés, ses canons pris, vingt mille de ses braves sans vie, et un nouveau courier portait à la Reine ces mots : *Eloignez de Berlin la famille royale. Faites porter les archives à Potsdam, et que la capitale s'accomode avec l'ennemi.*

(1) Bataille de Kunersdorf, 12 août 1759.

Trop d'impatience avait perdu le Roi. Si, content de ses premiers succès, il n'eût pas fait renouveller les attaques, son but était rempli, les Russes se retiraient; mais l'ambition d'un triomphe éclatant, l'espoir d'être soutenu, le brillant souvenir de Lissa, tant de motifs avaient égaré sa prudence. C'en était fait de la Prusse : partout la fortune accablait son héros. Les Français avaient battu à Berghen le prince Ferdinand; Dresde capitulait devant l'armée des cercles; à Maxen, un corps de quinze mille Prussiens posait les armes, coupé par le maréchal Daun; à peine le lendemain de la bataille de Kunersdorf, Frédéric avait-il pu réunir cinq mille hommes (1). Le sort du royaume dépendait alors du vainqueur. Une armée dirigée sur Berlin, une autre en Silésie,

(1) « Il n'avait pas plus de cinq mille hommes avec lui, écrivait quelqu'un qui l'avait vu posté, le lendemain, à deux lieues du champ de bataille. Les régimens ne semblaient plus que des compagnies. J'ai vu le Roi, au milieu de cette petite troupe, couché sur un peu de paille, dans les ruines d'une maison de paysan, dormir aussi tranquillement que s'il eût été sans danger. Son chapeau lui couvrait la moitié du visage, une épée nue était à côté de lui, et à ses pieds ronflaient deux adjudans couchés sur la terre; un grenadier montait la garde devant la maison. »

Magdebourg assiégé, et le trône tombait. Les Russes laissèrent échapper ces brillans avantages. Au moment où la victoire semblait les appeler, on les vit avec étonnement se retirer vers la Pologne. Cette étrange conduite laissa respirer Frédéric. Déjà Berlin était couvert, les fuyards avaient rejoint l'armée; de puissans renforts arrivaient du Hanovre où les Français avaient éprouvé des revers; Daun se laissait entraîner par le prince Henri sur les frontières de Bohême, et au commencement de l'automne, il ne restait plus dans la Silésie et le Brandebourg un seul corps ennemi (1) : c'est dans cette position que s'ouvrit la campagne de 1760.

On semblait ne se battre que pour répandre du sang, et ne conquérir une province que pour la couvrir de ruines. Les armées

---

(1) C'est au milieu de tous ces embarras que Frédéric écrivait à madame la comtesse de Camar : « C'est, je vous jure, une » chienne de vie que la mienne, et, excepté Don Quichotte, per» sonne ne l'a menée que moi. Tout ce train, tout ce désordre » qui ne finit point, m'ont si fort vieilli, que vous aurez peine à » me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me sont » devenus tout gris ; mes dents tombent et se cassent. J'ai le » visage ridé comme les falbalas d'une jupe, et le dos voûté » comme un moine de la Trappe. Il ne me reste que le cœur, qui » n'est point changé pour vous. »

reparaissaient chaque année sur le même terrain où elles avaient combattu. Dès le printems, celles des alliés se jettèrent sur la Silésie et la Saxe, et leur début eut encore du succès. Un général prussien, Fouquet, perdit neuf mille hommes dans les défilés de Landshut. Glatz fut emporté d'assaut; Breslaw fut investie; mais déjà Frédéric vengeait la Silésie sur les monts de Lignitz (1). En vain l'intrépide Laudon soutint dans ce combat six charges successives, en vain l'entendait-on s'écrier au milieu du désordre : *n'y aura-t-il donc pas une balle pour moi!* ses troupes étaient déjà renversées par un feu meurtrier, ou hachées par la cavalerie. Il perdit dix mille hommes, et regagna la grande armée avec quelques débris. Daun et Lascy qui campaient à deux lieues, les Russes même, qui venaient de passer l'Oder pour effectuer leur jonction, furent forcés de repasser ce fleuve. Tous les plans étaient dérangés; on se réduisit à celui d'humilier un prince qu'on ne pouvait abattre, et de l'attirer hors de la Silésie en attaquant Berlin. Frédéric étonné, vola au secours

(1) Bataille de Lignitz, 15 août 1760.

de sa capitale. Sa brusque apparition fit reculer les Russes au-delà de l'Oder, et les Autrichiens sur la Saxe; et déjà le Roi harcelait leur retraite, passait l'Elbe avec Daun, et l'attaquait dans son camp de Torgau (1). Peu de victoires ont été plus long-tems disputées. Ce ne fut qu'à sept heures du soir, que les Prussiens l'arrachèrent par des prodiges de valeur (2). Elle leur avait coûté quatorze mille hommes, mais elle assurait leurs communications avec la Silésie, et leurs quartiers d'hiver dans la Saxe, que

(1) Bataille de Torgau, 3 novembre 1760.

(2) La veille de la bataille, le Roi avait fait assembler ses généraux, et leur avait dit : « Demain, j'attaquerai le maréchal » Daun. Je sais qu'il est dans une bonne position; mais si je le » bats, toute son armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si nous » sommes battus, nous y périrons tous, et moi le premier. Cette » guerre m'ennuie, elle doit vous ennuier aussi. »

Pendant la bataille, le Roi reçut un coup de feu. On le pria en vain de se retirer et d'aller faire panser sa plaie. *Non*, répondit-il, *ma vie n'est rien, il faut songer à gagner la bataille.*

La nuit qui la suivit fut très-froide, et les troupes avaient fait de grands feux. Le Roi la passa à cheval le long du front de l'armée. Lorsqu'il fut arrivé vers le régiment des gardes, il descendit, et se chauffa entouré de ses grenadiers. Tous se pressaient autour de lui. Il louait leur courage et les entretenait avec la plus grande bonté. Un nuage de vapeur de tabac enveloppait Frédéric. L'un deux l'appercevant fit signe à ses camarades de se retirer. *Non*, dit le Roi, *j'aime à sentir la fumée du tabac.* Il est cependant certain qu'il ne pouvait souffrir l'odeur d'une pipe.

cette belle journée venait de replacer dans leurs mains.

La campagne de 1761 n'offrit aucun de ces coups vigoureux, de ces batailles meurtrières qui avaient signalé les années précédentes. Chaque parti paraissait épuisé. On s'observait, on essayait ses forces, on développait encore les combinaisons du génie, mais on confiait moins à l'aveugle valeur. Les grands chocs étaient évités. Les deux généraux les plus intrépides du siècle, Frédéric et Laudon, semblaient avoir convenu de modérer leur impétuosité et de ménager leurs ressources. Une seule entreprise importante rendit aux troupes quelque activité. Les Autrichiens emportèrent Schweidnitz; mais les Russes s'obstinaient à rester dans la plus étrange inertie. Déjà leur armée commençait à recevoir l'empreinte du nouveau système qui régnait à la Cour. L'Impératrice Elizabeth s'avançait vers la tombe; Pierre III touchait au moment de régner, et l'on connaissait le culte enthousiaste que ce prince rendait à Frédéric. La crainte de lui déplaire paralysa toute l'énergie des chefs, et le danger de réussir empêcha de rien entreprendre. D'ailleurs l'espoir de la paix répandait peu-à-peu

ses douces illusions. Un changement s'était opéré dans le cabinet britannique, où lord Bute avait succédé à l'impétueux Pitt. Quelques négociations s'entamaient. La France, abattue par la perte de presque toutes ses colonies, semblait disposée aux sacrifices les plus humilians. La Suède murmurait contre une guerre à laquelle elle ne devait à peu près que de cruels revers. Les cercles de l'Empire ne pouvaient pas même adoucir les malheurs qu'ils avaient éprouvés, par la consolation de la gloire. L'Autriche seule, maîtresse de Schweidnitz, de Glatz et des montagnes de la Saxe, conservait son ancienne énergie, et se flattait encore de pouvoir prescrire au Roi des conditions de paix.

C'est dans ces circonstances que l'Impératrice de Russie mourut (1762). En expirant, elle avait recommandé au Sénat les mesures les plus énergiques pour continuer la guerre; et deux jours après, son successeur restituait à Frédéric toutes les conquêtes des Russes, et donnait l'ordre à ses troupes de quitter ses états. Cette révolution en entraîna une semblable à la Cour de Stockolm, et Marie-Thérèse perdit un autre allié. La catastrophe qui enleva à Pierre III la couronne et la

vie, ne changea rien ni aux dispositions pacifiques de la Cour de Pétersbourg, ni aux projets du Roi. Il pressait l'armée de Daun dans la Silésie et la Saxe; il reprenait Schweidnitz; à Freyberg (1), le prince Henri remportait, sur les Impériaux, une victoire signalée. Un corps prussien avait pénétré dans la Bohême, jusqu'aux portes de Prague; un autre corps avait jeté l'épouvante dans toute l'Allemagne, et forcé plusieurs cercles de l'Empire à la neutralité. Le traité de Fontainebleau venait en même tems de reconcilier l'Angleterre et la France; tout annonçait à l'Europe qu'elle touchait au terme de ses calamités, lorsque la paix d'Hubersbourg (1763) réalisa enfin cette douce espérance. C'était le troisième traité qui confirmait à Frédéric la possession de la Silésie; il ne changea rien d'ailleurs à la position où se trouvaient les puissances avant le commencement des hostilités. Ainsi, pendant sept ans, des flots de sang avaient coulé, des armées entières avaient disparu, plus d'un million d'hommes avaient été détruits pour ce triste et insignifiant résultat.

---

(1) Bataille de Freyberg, 29 octobre 1762.

Après la guerre de sept ans, l'ambition de Frédéric II parut satisfaite. Il avait bravé presque toute l'Europe, réparé par des prodiges de génie des malheurs effrayans, soutenu seul, dans un pays ouvert et sans autre rempart que ses armées, les efforts des plus grandes puissances. Sa gloire était à son comble; il ne voulut pas la compromettre dans de nouveaux dangers. La Prusse, formidable au dehors, jouissait de la considération que donne la victoire, et au dedans, des fruits de la sagesse, de la philosophie et des arts. Toutes ses attitudes étaient belles; ses armées étaient nombreuses, aguerries, dirigées par des chefs intrépides, formées par un héros. Le génie de son Roi l'avait élevée au rang des premières puissances. Son cabinet prenait un ascendant marqué sur les mouvemens de l'Europe. De fortes institutions, des ressorts vigoureux, d'imposans souvenirs lui donnaieut un rang que jamais encore il n'avait obtenu.

Les deux principaux événemens qui occupèrent le Nord depuis 1763 jusqu'à la mort du Roi, portèrent l'empreinte de cette influence : le partage de la Pologne et la succession de la Bavière.

La Pologne, depuis long-tems livrée aux désordres inséparables des gouvernemens électifs, avait perdu sa considération et ses forces. Egarée par une passion inconsidérée pourla liberté, elle ne s'appercevait pas que jamais ses villes n'avaient été moins florissantes, son gouvernement plus déréglé, son administration plus avilie, que depuis l'instant où elle n'avait laissé sur son trône que l'image de la royauté. Le siècle des Jagellons n'était plus. Autrefois redoutable à ses voisins, la Pologne était aujourd'hui à la veille d'en devenir la proie. Ce revers était inséparable des vices de sa constitution. Son démembrement fut d'abord projeté par le Roi de Prusse, adopté par l'Autriche, et définitivement arrêté dans le traité de Pétersbourg (1772). Quelques mois après, Frédéric, sous le prétexte d'une peste qui affligeait ces contrées, avait déjà pris possession du beau lot qui lui était échu. Sa part était moins étendue que celle de la Russie, moins populeuse que celle de l'Autriche, mais plus fertile et plus commerçante; il eut raison de s'en applaudir. En acquérant la Prusse polonaise, il obtenait l'avantage de réunir la Prusse orientale à ses provinces d'Alle-

magne, et d'arrondir ainsi ses états, dont la position trop coupée avait souvent, dans la dernière guerre, ralenti la marche de ses troupes et la célérité de ses opérations.

Un autre événement menaça de troubler la paix de l'Allemagne. L'Électeur de Bavière était mort (1777). Deux puissances dont le traité d'Hubersbourg semblait avoir affermi la bonne intelligence, avaient tiré l'épée, et déjà la Bohême frémissait de revoir Frédéric dans son sein. Heureusement la sagesse l'emporta sur une politique ambitieuse; et la succession de la Bavière fut réglée dans le traité de Teschen, sans que l'humanité eût des larmes à verser.

Partout le tumulte des armes a cessé. Le calme de la vieillesse a succédé à la fougue de l'âge ; Frédéric a posé ses armes à ses pieds, mais dans cette attitude, il en impose encore. Ses cheveux blancs, sa sagesse, sa gloire inspirent le respect; l'Europe contemple le grand homme. Il s'avance insensiblement vers la tombe; il n'a plus qu'un moment à régner, et il consacre encore un tems que la mort va bientôt lui ravir, au soulagement de ses peuples.

Nous avons suivi Frédéric au milieu des batailles; voyons-le maintenant dans des scènes de paix, occupé à réparer les malheurs de la guerre, perfectionnant toutes les parties de l'administration, reformant la justice, ranimant le commerce et les manufactures, fixant au sein de ses Etats la philosophie et les arts.

Un mélange de droit romain et de droit saxon offrait aux états prussiens une jurisprudence gothique et incertaine : Frédéric essaya de porter la lumière dans ce dédale ténébreux. Le *Code Frédéric* devint le régulateur de tous les tribunaux. On rétablit l'ordre judiciaire, on limita à une année la durée des procès; on ouvrit à la jurisprudence des routes plus fixes et plus courtes, aux tribunaux des sources plus pures que celles qu'ils avaient consultées jusqu'alors; et c'était des années les plus agitées de ce règne, et au milieu des orages qui fondaient de toutes parts sur le trône, que dataient les ordonnances les plus propres à en fixer l'éclat. D'habiles réformateurs secondèrent les vues philosophiques du prince; tels furent le grand chancelier Coccéï, et le ministre de la justice Carmer. Ils sentirent que la lé-

gislation devait être réglée par la raison, l'expérience et les mœurs, et leurs travaux triomphèrent d'une résistance que l'habitude rendait difficile à détruire. Cependant tous leurs soins ne furent pas également heureux. Tandis que Carmer composait son code, des innocens sollicitaient en vain le jugement qui devait décider de leur sort; la chicane s'agitait sous de nouvelles formes, et les juges, placés entre leurs préjugés et les lois, ne rendaient qu'en tremblant des décisions qu'un seul mot du Souverain pouvait à chaque instant renverser. Les intentions de Frédéric furent droites; mais il ne put parvenir à détruire tous les abus contre lesquels la raison réclamait. Ce n'était pas au dix-huitième siècle qu'il était réservé de produire à-la-fois tous les genres de gloire.

Frédéric, plus heureux dans les autres parties de l'administration, couvrait la Prusse de ses bienfaits. Dès 1746, on achevait les deux canaux de Plauen et de Finow qu'il avait fait construire. Plus tard, on réunissait, par le canal de Bromberg, la Vistule et l'Oder. Des digues s'élevaient sur la Netze et la Varthe, le long de l'Oder et de l'Elbe.

Des nouvelles terres sortaient du fond des eaux : Frédéric les couvrait de Colons laborieux, dont il secondait l'industrie.

Le commerce obtenait des ressorts qu'il n'avait point encore apperçus. Deux compagnies des Indes s'élevaient à Emden pour la Chine et le Bengale. Les nations voyaient avec étonnement arriver dans leurs ports le pavillon prussien. L'argent sortait des gouffres usuraires; les richesses circulaient par les mains du commerce, excitaient l'industrie et répandaient sur les mœurs même, plus d'aisance et de facilité.

L'industrie passait de bien loin les bornes où elle était parvenue sous Frédéric-Guillaume. Les toiles et les draps fabriqués dans les manufactures prussiennes, se répandaient en France, en Italie, en Pologne, dans toutes les provinces de l'Allemagne, jusqu'à la Chine et en Russie : ce seul genre d'exportation rapportait annuellement dix millions d'écus. Les ouvrages de fer et de quincaillerie du comté de la Marck, les bois du Brandebourg et de la Poméranie, les bleds et les lins de la Prusse, une multitude de fabriques de coton, de soie, de porcelaine, de sucre, toutes les branches diverses ou-

vraient de nouvelles sources de richesses et de prospérité.

La politique de Frédéric ne se bornait pas à diriger vers le commerce, les habitudes et les spéculations de son peuple; l'agriculture surtout occupait ses regards. Des marais étaient desséchés, des terres incultes défrichées, de nouvelles semences enrichissaient le sol. Chaque année, des prix de toute espèce excitaient les travaux, et des sommes immenses étaient consacrées au soulagement du laboureur et à l'amélioration des terres. La loi pressait la culture de la vigne, du lin, du chêne et du mûrier. Elle appellait l'attention du cultivateur sur toutes les branches utiles; elle lui recommandait de faire venir des étalons de Prusse, des vaches d'Oost-Frise, des tourbiers de la Westphalie, des ouvriers en soie de France, des laboureurs du Magdebourg.

Une foule d'édifices superbes embellissaient les villes. Berlin et Postdam devenaient de grandes et de magnifiques cités. Plus de six cens villages vivifiaient une terre sauvage. Le Prussien, éloigné pendant vingt ans de sa triste patrie, y revenait et ne s'y reconnaissait plus.

La guerre de sept ans avait laissé des traces effrayantes : en peu d'années, ces maux furent tous réparés. La Silésie, ce théâtre de tant de combats, fut déchargée de tailles. La Poméranie qui avait perdu presque tout son bétail, obtint douze mille chevaux, et d'immenses provisions en farine et en bled. La nouvelle Marche vit ses hameaux relevés, ses fermes repeuplées, son sol, naguère ensanglanté, couvert de moissons et de fleurs. Partout une main bienfaisante semblait reculer d'un siècle les désastres que ces contrées avaient eu le malheur d'éprouver.

La philosophie, les sciences, les lettres et les arts triomphaient. Jamais la Prusse ne les avait portés à un si haut degré de perfection. L'académie de Berlin se ranimait à la voix du Monarque; des savans, des littérateurs, des poëtes accouraient autour du trône : plus grand qu'eux tous, Frédéric se délassait du fardeau de la couronne, dans les paisibles jouissances des arts. Ils avaient autrefois consolé ses disgraces; ils venaient encore aujourd'hui enchanter ses loisirs. Son corps épuisé de fatigues semblait se ranimer par les charmes

de l'esprit et de l'érudition. Les *Mémoires* de *Brandebourg* occuperont toujours une place distinguée parmi les ouvrages historiques. Son art de la guerre montre les tons sublimes du poëte, unis à la profondeur du génie et de l'art. Ses épîtres familières, ses pièces fugitives sont empreintes de toutes les graces du style et du sentiment.

Les principes de tolérance de Frédéric contribuaient puissamment au progrès des lumières. L'étranger, tranquille sur la liberté de ses opinions religieuses, vint chercher une patrie dans des lieux où la philosophie avait brisé les dernières armes de la superstition. Juifs, Réformés, Hussites, Moraves, Luthériens, toutes les sectes, toutes les croyances, eurent une part égale à la protection de l'Etat. Le Catholique fut élevé au rang de citoyen et eut des temples jusque dans la capitale. La controverse fut bannie. On imposa silence à ces aigres disputes, à ces fanatiques querelles, qui ne servent qu'à entretenir l'animosité des partis, et d'autant plus ridicules qu'elles portent sur des objets inaccessibles à la faiblesse humaine.

La partie la plus brillante de l'administra-

tion de Frédéric est la constitution de ses armées ; il employa divers moyens pour la perfectionner. Une discipline sévère, l'exemple du courage et de la sobriété, ces exercices continuels où ses troupes étudiaient, les armes à la main, toutes les ressources de l'art, ces évolutions combinées, ces manœuvres savantes, cette tactique nouvelle qui fit long-tems l'admiration et le désespoir de ses ennemis : tels furent les moyens dont Frédéric se servit pour résister à l'appareil effrayant de leurs forces. C'est à ces avantages qu'il dût surtout le gain des batailles de Lissa, de Rosbach et de Freyberg; c'est à son génie, à ses méditations, à son activité, et surtout à ces manœuvres simulées dont il possédait l'art mieux qu'aucun général avant lui, que son armée dût en quelque manière le secret de la victoire, par la supériorité de son feu, la rapidité de ses marches, la légèreté, l'ordre et la précision de tous ses mouvemens.

Je ne puis quitter ce tombeau, me dit Athénaïs. De si beaux souvenirs m'y arrêtent; encore quelques momens:... Après avoir vu le général et le souverain, je veux te montrer

l'homme. Tu aimeras aussi connaître Frédéric sous cette qualité.

Son visage n'était ni maigre, ni trop plein; ses yeux de grandeur médiocre annonçaient énergiquement les passions de son âme. Sa démarche était prompte et fière. Sa vue, bonne de près, avait besoin du secours d'une lunette d'aproche pour distinguer les objets éloignés. Sa voix était forte et pénétrante, et les soldats aimaient à être commandés par lui.

Frédéric avait sans doute hérité de la vivacité et du naturel impatient de son père; mais il avait un fond de bonne foi, de franchise et de sincérité. Cependant ces qualités poussées trop loin et réunies à son penchant continuel pour la raillerie, répandaient une espèce d'âpreté dans sa conversation. Les femmes surtout qu'il aimait peu, étaient l'objet de ses sarcasmes : ils lui firent des ennemis. Ce fut dans son dépit trop vivement excité par ce satirique Monarque, que l'impératrice de Russie puisa cette haîne violente que les vengeances même de la guerre de sept ans ne purent appaiser.

Frédéric faisait aussi peu de cas de la propreté que du faste. Son costume était cons-

tamment négligé. On découvrait presque toujours des taches sur ses habits, et des déchirures à son linge. Il n'avait ni bonnet de nuit, ni robe de chambre, ni pantoufles, et il ne se faisait raser que très-rarement. A table, peu lui importait que les soupes et les sauces coulassent sur ses vêtemens. Il plaçait sur la nappe la viande qu'il destinait à son chien favori; et il était facile de reconnaître la place qu'il avait occupée, aux taches qu'il y avait laissées, et à l'immense quantité de tabac d'Espagne qui y était répandu.

Il aimait les chiens au-delà de toute expression; sans cesse il avait autour de lui cinq à six levrettes dont il prenait les soins les plus tendres, et qu'il appelait ses *marquises de Pompadour*, en observant qu'elles lui coûtaient moins. Tout leur était permis : on les voyait constamment étendues sur les chaises et les canapés de ses appartemens, qu'elles pouvaient déchirer et salir à leur gré. Malheur à l'homme, au moment où il entrait chez le Roi, que ces animaux avaient mal accueilli, ou au maladroit qui marchait sur leurs pattes : le premier de ces accidens laissait toujours chez le Roi une impression difficile

à détruire ; le second excitait ordinairement chez lui un moment d'impatience et d'humeur. Dans le nombre de ces chiens favoris, on doit distinguer *Biche*, qui lui fut enlevée par les Autrichiens à la bataille de Sohr, mais que le général Nadasti eut l'attention de lui renvoyer, et *Alcmène*, celui de tous auquel il fut le plus attaché, et dont la mort le laissa long-tems inconsolable.

Chaque matin le Roi était éveillé à la minute même qu'il avait fixée la veille : c'était de cinq à six heures. Il chaussait lui-même ses bas et ses bottes au lit ; ensuite il se levait, s'approchait de sa cheminée, prenait une autre chemise, et mettait son casaquin. Un paquet de lettres réunies sur une table, attendait son lever. Il les ouvrait tandis qu'il se faisait arranger les cheveux en longue cadenette, et les envoyait aux secrétaires du cabinet afin qu'ils en fissent un extrait. Il se lavait ensuite les mains et le visage, et prenait son chapeau, qu'il ne quittait plus jusqu'au soir. Après cela, l'aide-de-camp de service venait prendre ses ordres. Ce soin rempli, le Roi buvait son café, prenait sa flûte, et en jouait en passant continuellement d'un appartement dans un autre. Vers

les dix heures, il examinait le dépouillement de la correspondance et indiquait, par un mot au pied de chaque lettre, la réponse qu'il y avait à donner.

Ce n'était qu'après avoir fini toutes ces affaires, qu'il ôtait son casaquin, faisait poudrer ses cheveux et prenait son uniforme. Vers onze heures, il allait souvent exercer son régiment des gardes, après quoi il assistait à la parade qui le retenait jusqu'à l'heure du dîner. Souvent aussi il consacrait ce tems à la lecture, à la composition ou à la promenade. Alors on le voyait parcourir ses jardins, suivi d'un page ou d'un valet-de-pied, un livre à la main, souvent une petite levrette sur les bras, et deux ou trois autres à ses pieds.

A midi juste, il se mettait à table; c'était là sur-tout qu'il montrait toute sa gaîté et son enjouement. Sept à huit convives qu'il nommait lui-même chaque jour, partageaient ce repas. La politique, l'histoire, la théologie, nombre d'anecdotes sur les Cours de l'Europe, faisaient le sujet de la conversation. Le Roi la soutenait presque seul, et le dîner se prolongeait en proportion de sa disposition à entretenir les convives. Pen-

dant ce tems, il buvait assiduement et beaucoup. Son vin ordinaire était le Bergerac, souvent le Champagne mousseux coupé d'eau et le vin de Hongrie; ses mets favoris, les pâtisseries et les fromages étrangers. Son appetit était immense, et il s'y livrait sans retenue, lorsque les mets convenaient à ses goûts. Le dessert ne consistait qu'en fruits. Frédéric les aimait beaucoup, sur-tout ceux à noyau. On en voyait volontiers dans ses appartemens plusieurs assiettes placées sur les consoles, de manière qu'il pût, en allant et venant, en trouver toujours sous sa main. Il en avait même en tout tems, et dépensait annuellement des sommes considérables pour l'entretien de ses serres.

Immédiatement après le repas, il reprenait sa flûte pendant une demi-heure, puis passait dans son cabinet pour signer les dépêches d'après les ordres qu'il avait donnés le matin. Ces détails étaient terminés à quatre heures; à cinq, il faisait quelque lecture; à six, le concert commençait. Quelques entretiens, soit avec les savans de la Cour, soit avec un officier militaire, terminaient la journée, et se prolongeaient jusqu'au moment où le roi allait se coucher. Alors il

ôtait lui-même son habit, et se revêtait de son gilet de nuit, puis il s'approchait du lit, sur lequel un valet de chambre lui tirait les bottes. Il ne gardait aucune lumière dans son appartement ; personne n'y couchait ; son chien favori dormait dans le même lit : deux domestiques seulement veillaient dans l'antichambre.

Les belles journées de l'été, les divertissemens du carnaval, les grandes manœuvres de Potsdam et les voyages de Silésie, apportaient de la variété dans les occupations du Roi et l'emploi de son tems. Dès le mois de mars, il montait chaque matin à cheval. Dans les beaux jours, il se promenait souvent dans ses jardins, en jouant de la flûte. Il se rendait fréquemment de Sans-Souci, à Berlin et à Charlottenbourg. Au printems, il se rendait, trois fois la semaine, aux exercices de la garnison de Potsdam. Les mois de mai et de juin étaient consacrés aux revues. Il se mettait en route pour la Silésie vers le milieu d'août, et était ordinairement de retour à Sans-Souci dans le mois de septembre.

C'était toujours dans la même voiture que le Roi faisait tous ces voyages ; elle lui ser-

vait depuis trente ans, et il prétendait qu'elle était toujours la même, parce que ne voulant pas entendre parler de la faire raccommoder, il fallait toujours qu'on y pourvût la nuit, et sans qu'il en sût rien. Le soir, arrivé à son gîte, il examinait les papiers qui lui avaient été adressés ou remis dans le jour, les apostillait de suite, et les renvoyait à chaque département. C'est pour ce travail qu'on plaçait, chaque soir devant lui, un porte-feuille et une écritoire, dont dans ses voyages il n'était jamais dépourvu.

Le Roi parlait le français avec beaucoup de vîtesse : c'était la langue qu'il possédait le mieux, quoiqu'il n'en connût pas exactement l'ortographe. Il savait un peu d'italien, et ne parlait allemand que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Comme il avait lu fort peu de livres en cette langue, il la parlait d'une manière rude, désagréable, et l'écrivait fort mal. Il avait cinq bibliothèques particulières absolument semblables, qui étaient placées dans les châteaux où il résidait le plus habituellement, et il achetait toujours cinq exemplaires de chaque ouvrage. Ainsi son changement de résidence n'interrompait jamais ses lectures, et il pouvait les

reposer. Il avait passé presque toute cette journée sans aucune connaissance. Dans les intervalles lucides, ses regards se portaient sur son chien favori. Ne le voyant plus sur sa chaise, il demanda où il était, ordonna qu'on le replaçât et qu'on le couvrît d'un coussin.

Dans la nuit du 16 au 17, l'oppression augmenta, sa voix et sa respiration s'affaiblirent, et il perdit tout-à-fait connaissance. Enfin le 17, à deux heures un quart du matin, sa tête tomba sur les bras d'un de ses laquais, et il rendit ainsi le dernier soupir, sans convulsion et sans douleur.

SOIXANTE-ONZIÈME TOMBEAU.

JOSEPH II,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, MORT EN 1790.

Les regards de l'Europe, me dit Athénaïs, étaient fixés sur le successeur de Marie-Thérèse. On voyait en lui un prince dans la force de l'âge, plein d'un grand caractère, doué de toutes les qualités des héros, actif, vigilant, laborieux, intrépide, et propre à porter la puissance de la maison d'Autriche au plus haut point de gloire et de splendeur.

On se rappelait que Joseph était né au milieu des orages, que la mort de son aïeul avait excité dans l'Europe (1), et qu'il n'avait que six mois, lorsque Marie-Thérèse, le tenant dans ses bras, le présenta aux qua-

(1) Il était né le 13 mars 1741, à 3 heures du matin, ce qui fit dire à son père, l'Empereur François, *qu'il serait vigilant.*

tre ordres de l'État assemblés à Presbourg, et fit passer dans l'ame des Hongrois l'enthousiasme qui releva son trône.

On savait que sa première éducation, à-la-fois pieuse et austère, avait laissé dans son cœur le principe de toutes les vertus; que dès sa jeunesse, il s'était familiarisé avec les sciences les plus élevées; que Laudon et Lascy lui avaient donné des leçons militaires, et qu'il s'était perfectionné dans la politique, sous les yeux du prince de Kaunitz.

Placé, à l'âge de vingt-trois ans, sur le trône impérial, par la mort de son père, on l'avait vu n'user de son élévation que pour faire le bien, et s'applaudir de pouvoir partager avec Marie-Thérèse le droit de faire des heureux.

Dans ses voyages, on avait admiré l'observateur profond, le critique éclairé, l'ennemi des plaisirs et du faste, le protecteur des arts et des véritables talens; on l'avait vu se répandre partout avec l'empresssement d'un voyageur avide de s'instruire, marquant chaque pas par un bienfait, et se dérobant à sa propre grandeur.

On l'avait vu, impatient de se mesurer avec le grand Frédéric, pendant la guerre

qu'avait allumé la succession de la Bavière, déployer les talens du chef et l'intrépidité du soldat, braver les privations et les fatigues, partager avec ses troupes tous les dangers qui accompagnent la gloire (1), et donner, au milieu même du carnage, des traits de justice et d'humanité qui décélaient son cœur.

Sa taille était ordinaire, mais bien proportionnée. Il avait les traits fortement prononcés, l'air fier, le front noble et élevé, les yeux bleus, le regard perçant, le visage plein, et une phisionomie expressive. Il parlait avec vivacité, mais avec précision et justesse. Son air sérieux et pensif s'animait aisément dans la conversation. Doué de l'imagination la plus ardente, il était cependant plein de bonté et de douceur, simple dans ses manières, économe, tempérant, aimant avec passion la société des femmes,

---

(1) C'est dans cette campagne que l'armée répéta avec enthousiasme ce discours d'un grenadier. *Lorsque je vois la couronne de mon Souverain aussi exposée que mon bonnet, comment pourrais-je me plaindre des dangers que je cours ?*

Depuis cette guerre, Frédéric eut toujours sous les yeux le portrait de l'Empereur, « par la raison, disait-il, qu'il ne fallait » pas le perdre de vue ».

mais plutôt séduit par leur esprit que par ses sens.

Tel était Joseph au moment où la mort de Marie-Thérèse, en le rendant maître de tous les états héréditaires de la maison d'Autriche (1780), donna un libre essor à ses talens et à son ambition. Celle qui l'animait était noble, et s'enflammait par le double but de rendre ses peuples heureux, et d'élever l'État au plus haut point de supériorité et de gloire. Tous les actes de son administration portent l'empreinte de ce plan généreux.

Les Chrétiens, quelque fût leur culte, jouirent de la liberté de l'exercer publiquement dans ses États, et d'y bâtir des temples et des écoles. Les Juifs même prirent leur part à ces bienfaits, et obtinrent le droit de fréquenter les universités et de se livrer au arts et à l'agriculture.

Deux mille vingt-quatre couvens furent supprimés à-la-fois. L'Empereur renvoya à une vie active et laborieuse, cette foule de religieux des deux sexes, jusqu'alors inutiles à la société, et ne conserva que ceux qui s'étaient dévoués à l'éducation et au soin des malades. Sa sagesse abolit également diver-

ses fêtes, dont le grand nombre était un obstacle au travail. Il abolit les quêtes, comme une surprise à l'ignorance et à la charité, et ordonna que les couvens rentés fourniraient à l'entretien des monastères pauvres. C'est ce même esprit de justice qui l'engagea de faire vendre les biens fonds attachés aux bénéfices de certains curés opulens, et d'en former un capital destiné à être réparti entre tous les pasteurs, dont la plupart manquaient du nécessaire.

Révolté de l'influence qu'une puissance étrangère exerçait sur les maisons religieuses de ses États, il les ramena sous l'autorité d'un provincial régnicole. Il enjoignit aux tribunaux de prendre connaissance de toutes les bulles du Pape, avant que d'en permettre la publication. Il régla les honoraires du clergé, et le força de les soumettre à ce qu'exigeaient la sainteté de ses devoirs et de justes égards pour les pauvres.

Les pélerinages furent proscrits; les images furent dépouillées; il poursuivit la superstition jusque dans ses derniers asyles, et impatient d'arracher les esprits au joug des préjugés, il brava jusqu'aux dangers dont les innovations devaient être suivies. Peut-

être eût-il dû, dans ces brusques réformes, asservir son imagination à l'expérience, et ne pas détruire tout-à-coup ce qu'une longue vénération avait généralement consacré ; mais il n'apperçut que le besoin d'épurer la religion et de la ramener à sa simplicité primitive ; et ce projet louable en lui-même, le conduisit à dédaigner tous les obstacles qui en retardaient l'exécution.

On conçoit que tous ces changemens alarmèrent le Pape, et qu'ils lui semblèrent autant d'atteintes portées à la discipline de l'église et à son autorité. Pie VI en écrivit à l'Empereur, sans avoir à s'en applaudir ; ce fut même en vain que ce souverain Pontife, comptant sur son éloquence entraînante et les charmes naturels de son élocution, entreprit le voyage de Vienne (1782). L'Empereur le reçut avec tous les témoignages de respect qu'il devait au chef de l'église, mais il resta inflexible sur les changemens qu'il avait résolus.

Joseph portait en même tems les yeux sur tous les détails qui pouvaient contribuer à la félicité de ses peuples. Le système féodal subsistait dans presque toutes les provinces, quelquefois tempéré par les lois ou les

mœurs, mais le plus souvent abandonné à sa féroce indépendance. Joseph abolit la servitude partout où il la rencontra. La Silésie, la Bohême, la Moravie n'eurent plus de serfs, plus d'esclaves, mais des hommes fiers de leur dignité, des cultivateurs riches de leurs travaux. Il diminua les corvées dans toute la Hongrie, opposa les freins les plus salutaires aux vexations des grands ; ouvrit les tribunaux aux victimes, et préféra le soulagement de ses peuples à la reconnaissance de quelques oppresseurs.

Tous les traits de son administration décèlent les mêmes principes. Jaloux de conserver l'esprit national, il défendit de voyager dans les pays étrangers, avant l'âge de vingt-sept ans; cet âge lui parut être celui où la raison, suffisamment formée, est à l'abri de la manie des imitations et de la fureur des systêmes. Il rendit aux enfans illégitimes les droits que la raison et l'humanité leur assurent, détruisit l'opprobre de leur naissance, et les appela même aux emplois publics, lorsqu'ils se trouvèrent dignes de les occuper. Des hospices furent ouverts au besoin, au malheur, à la vieillesse, aux enfans orphelins et aux malades pauvres. On dut

également à son humanité, l'abolition définitive de la torture et de tous les actes de cruauté que l'on employait contre les criminels; des réglemens utiles dans les écoles et les académies; des formes plus courtes et moins dispendieuses dans la marche des tribunaux. Le vagabondage fut réprimé, et son activité naturelle dirigée vers le travail et l'utilité. De sages réglemens réduisirent sous l'autorité sévère de la loi, la dangereuse indépendance de cette multitude d'aventuriers, connus sous le nom de Bohémiens, qui erraient dans les différentes forêts du pays, sans autre ressource que le brigandage. Joseph fit enlever tous leurs enfans, chargea le Gouvernement du soin de leur éducation, défendit aux parens de loger sous des tentes, et tâchant de substituer chez eux le goût d'une vie sédentaire et laborieuse, à celui des rapines et de l'oisiveté, il fit à chaque famille une maison, des bœufs, des charrues et des terres. Son économie était minutieuse, mais sage. C'est elle qui lui permit d'entretenir une armée formidable, de pourvoir à toutes les charges de l'Etat, sans en augmenter les impôts, et de maintenir l'attitude imposante de son trône au

milieu des orages et des révolutions dont il fut sans cesse agité.

L'agriculture et les arts lui durent également des bienfaits. Des marais furent desséchés; des terres incultes remises en bail à des paysans pauvres et laborieux. On avait ouvert des fabriques de draps et des atteliers de filature dans les principales cités. Là, la classe indigente trouvait des ressources assurées, l'oisiveté n'avait plus de prétexte, la misère plus de larmes à verser. Les manufactures ranimées prospérèrent; les communications, ouvertes d'une province à l'autre, facilitèrent les exportations et donnèrent à ses sujets une nouvelle source d'opulence.

Le commerce ne pouvait échapper aux soins bienfaisans de ce Prince. Il supprima le droit d'aide que payaient les bâtimens qui allaient à Ostende et Nieuport. Cette ville eut une banque publique. Carinstadt fut élevée au rang des villes libres, pour donner plus de ressort aux avantages de sa situation. Trieste ouvrit un commerce avec la Hongrie; une société protégée par le Gouvernement, fit naître des relations avec tout le Levant. Les grandes routes étaient

ouvertes et bien entretenues; la Save et la Kulpa étaient débarrassées des entraves qui gênaient la navigation. Joseph, déjà épuisé par sa propre énergie, se ranimait à l'aspect des succès qu'il avait obtenus, et ce fut peut-être une de ses plus belles journées, que celle où il vit deux navires chargés pour le compte d'une maison de Vienne, descendre le Danube et se rendre dans la mer noire, après avoir passé à Belgrade et Semlin. Des règlemens conçus avec sagesse, secondaient cette fermentation. Tous les péages particuliers qui gênaient la circulation furent supprimés. L'Empereur sentit que le commerce devait être libre, et il abolit également la communauté des négocians; mais il comprit aussi que cette liberté devait avoir ses bornes, et il ordonna qu'on ne pourrait entreprendre cet état sans avoir un fond de trente mille florins. Ce décret ranima la confiance publique; le nombre des banqueroutes diminua; les gouffres usuraires furent fermés, et les malheureux qui s'y traînaient encore, furent condamnés à la honte et au bannissement.

Et que n'eût pas fait encore Joseph, si une mort prématurée n'eût interrompu ses

projets? Mais il en hâtait lui-même l'instant par une application excessive et un genre de vie dont rien ne pouvait calmer l'agitation. Projets, changemens, voyages, expéditions, fatigues répétées, détails multipliés, une correspondance immense, un travail journalier avec tous ses ministres, le soin des armées, des finances, de l'église, des tribunaux, du commerce, des arts, tous ces objets se succédaient dans son esprit avec une rapidité étonnante. « Sa tête, disait le Roi » de Prusse, était un magasin de décrets, » de projets, d'ordonnances. » Il lui eût été impossible, ajoute l'auteur de sa vie, de ne pas s'appliquer. Il lassait ses secrétaires, il se lassait lui-même; quittant un livre pour faire une lettre, cessant d'écrire pour donner des ordres, renvoyant un homme de loi pour appeler un secrétaire, passant de la salle d'audience à la chancellerie, il distribuait sa vie à ne réserver pour lui-même qu'une continuité d'inquiétudes et de travaux. Sa famille, ses médecins, ses amis, le conjuraient souvent de ménager davantage ses forces. « Les » heures ont beau se succéder, répondait-il » en souriant, je n'en vois aucune dont je » puisse disposer; elles appartiennent à mes

» sujets, et telle est la raison de la vie que
» je mène. »

Dans ses voyages, il brûlait d'arriver. Le tems nécessaire à la route lui semblait ravi à un travail utile, et il s'en vengeait bientôt en le prolongeant fort avant dans la nuit. Une peau de cerf, étendue sur un peu de paille, lui suffisait quand il voulait dormir. Il s'y jetait alors épuisé de fatigues, et l'excès de son accablement venait lui fermer les yeux.

A Vienne, dans l'intérieur du palais, ses journées n'offraient pas un instant où il ne fût occupé. On le voyait tantôt dans les bureaux de la chancellerie, recevant lui-même les placets, dictant un ordre ou une lettre; tantôt chez le prince de Kaunitz, s'occupant des plus vastes plans de la politique et du Gouvernement. Pour travailler avec moins de distraction, il se retirait souvent à son petit pavillon d'Augarten (1), d'où il sortait

---

(1) L'Augarten est une promenade d'été dans la même île que le Prater. C'est un des ouvrages de l'Empereur, mais il l'a ouvert à tout le monde, comme l'indique cette charmante inscription qu'il a fait placer à la porte d'entrée du jardin : *Lieu de délassement offert à tous les hommes, par leur ami.* Un courant considérable du Danube qui en arrose les bords, donne beaucoup de gaîté à cette promenade.

quelquefois pour prendre un moment d'exercice dans la promenade qui y est attenante, accompagné d'un secrétaire ou d'un seul officier.

Il n'aimait ni la chasse, ni le jeu. Ses récréations se bornaient tantôt à quelques promenades à pied ou à cheval, dont l'exercice semblait lui convenir, tantôt à quelques cercles, où il paraissait ordinairement sans se faire annoncer. Sa conversation était alors simple, agréable et toujours instructive; il suffisait d'afficher quelques prétentions à l'esprit ou de faire quelques belles phrases, pour l'éloigner d'une société. Comme on lui reprochait ces momens d'abandon : « Si j'étais » condamné à ne fréquenter que mes égaux, » répondait-il, je serais obligé d'aller habiter » le caveau des Capucins où reposent mes » ancêtres. »

Dans les occasions solennelles, il savait reprendre toute la dignité de son rang; mais dans la vie ordinaire, la simplicité seule avait quelques charmes pour lui. Les appartemens du palais étaient décorés avec la plus grande magnificence; mais sa chambre à coucher n'était ornée que du portrait de Frédéric. Il paraissait, quand il le fallait,

avec toutes les décorations qu'exige la majesté du trône ; mais ordinairement il ne portait qu'un habit gris ou brun, ou un uniforme vert.

Joseph II avait été marié deux fois. Sa première épouse, fille du duc de Parme et petite-fille de Louis XV et de Philippe V, réunissait la plus grande beauté à de rares talens ; mais une mélancolie sombre flétrissait une vie qui semblait destinée au bonheur. Son époux la chérissait avec tendresse ; les délices d'une Cour brillante pouvaient charmer tous ses momens ; son âge était encore celui des plaisirs et des espérances, et rien ne pouvait écarter de son imagination frappée, l'affreux pressentiment de la mort. Elle y succomba en 1763, en laissant une fille qui lui a survécu peu d'années. Joseph sentit vivement cette perte, porta toute sa vie le portrait d'une épouse adorée, et ne cessa de donner des larmes à son sort.

Sa seconde épouse était une princesse de Bavière, fille du malheureux Empereur Charles VII. Quelques intérêts politiques avaient conseillé cette union, que la mort rompit au bout de deux années. Veuf pour la seconde fois, Joseph ne songea plus au

mariage, et se dévoua avec plus d'activité que jamais aux soins du gouvernement. La mort de sa mère, de sa fille et de ses deux épouses, et la dispersion de ses frères, l'avaient condamné à une solitude dont il lui était nécessaire de remplir les momens.

Cette existence, si pénible pour un cœur qui aimait à s'épancher, fut enfin embellie. L'Archiduc François (1), celui de ses neveux qu'il chérissait le plus, annonçait déjà ces belles qualités qui le rendent aujourd'hui si cher aux peuples qu'il gouverne; sa société et son éducation furent pour Joseph un adoucissement à ses maux. Le mariage de l'Archiduc avec la princesse Elisabeth de Wirtemberg (2), ajouta aux agrémens de sa vie un charme inexprimable. Cette jeune princesse, qui faisait les délices de Vienne, et que l'Empereur avait fait élever sous ses yeux, avait pour lui un attachement et un respect filial. Joseph l'aimait lui-même avec la tendresse d'un père. C'est elle qui, dans

---

(1) Actuellement Empereur d'Autriche.

(2) En 1788. Cette Princesse était sœur de l'épouse de Paul I, alors Grand-Duc de Russie.

les courts intervales que lui laissaient les affaires et le dépérissement progressif de sa santé, venait lui tenir compagnie, mais en craignant toujours que ce ne fût pour la dernière fois.

C'est dans ces circonstances où le repos devenait si nécessaire au rétablissement de ce prince, que son règne fût le plus vivement agité. La guerre avait éclaté avec la Turquie; les Pays-Bas étaient enflammés. Des réformes trop brusquement présentées, trop d'impatience à les réaliser, trop d'inflexibilité à les défendre, y avaient produit une tempête qu'irritaient de toutes parts les cris de la superstition. On oubliait que l'ame du prince qui les avait conçues était continuellement tourmentée du besoin de rendre ses peuples heureux, et que si, même il se laissait quelquefois égarer, c'était par l'enthousiasme de ce sentiment magnanime; mais peut-être Joseph oubliait-il à son tour que c'était en éclairant la raison, qu'il aurait dû préparer les esprits, et qu'il était plus sûr de confier ses réformes au tems, à l'expérience et à la parfaite connaissance des abus qu'il se proposait de détruire, qu'à la rapide indignation qui le portait à s'éle-

ver contre eux. Quoi qu'il en soit, l'insurrection du Brabant faisait chaque jour des progrès allarmans : le sang coula. Les villes de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, de Louvain, devinrent le théâtre des plus affreux désordres, et déjà les gouverneurs des Pays-Bas, le prince de Saxe-Teschen et son épouse étaient forcés de se refugier à Cologne, pour échapper à la violence de la révolution.

Les brillans combats que l'armée autrichienne venait de livrer sur les frontières de la Turquie, la prise de Belgrade, d'Orsowa, de Bender, le croissant humilié dans les lieux même où la vieillesse de Charles VI avait vu sa gloire flétrie, tous ces succès ne pouvaient distraire l'Empereur du tableau affligeant que lui offrait le Brabant révolté. Ses pensées se promenaient continuellement sur ces deux points extrêmes. Il eût voulu être-à-la fois sur le Danube et sur l'Escaut, à la tête de ses armées, au milieu de ses peuples, tantôt écrasant l'ennemi, tantôt ramenant ses sujets égarés. Une fièvre ardente le consumait, et il souffrait d'être condamné à une inaction contre laquelle son cœur se révoltait.

La constitution de l'Empereur, naturellement forte et robuste, avait été altérée par les fatigues de ses campagnes, et par les miasmes pestilentiels qu'exhalent les marais voisins du Danube, où souvent, couché sur la terre et confondu avec ses soldats, il avait bravé l'inclémence de l'air. L'âcreté de son sang et l'extirpation d'une loupe donnèrent à sa maladie un caractère grave; enfin le travail continuel auquel il s'obstinait, les inquiétudes sombres dont il fut dévoré à la fin de sa vie, et surtout la révolte du Brabant dont l'impression devint si funeste à ce prince: toutes ces causes agirent vivement sur son temperament épuisé. Dans ces extrémités, sa douleur était muette, et il lui imposait en quelque manière silence par un redoublement de travail. Il répétait sans cesse qu'il se portait bien, et ses traits décomposés, ses regards flétris, son visage sillonné de traces effrayantes, ravissaient malheureusement l'illusion qu'il nourrissait encore. Si on lui parlait de quelque projet nouveau, de l'armée, de l'état, de ses peuples, ses yeux se ranimaient et renaissaient un instant au bonheur; mais c'était une lueur fugitive, semblable à celle du so-

leil de l'hiver, qu'ont bientôt dérobé les nuages.

Cependant les symptômes devenaient chaque jour plus effrayans. La fièvre et la toux augmentaient, et ses souffrances de corps et d'esprit ne lui laissaient plus un instant d'intervalle. Dans cet état, on le voyait rarement abattu ; il changeait sans cesse d'occupation et de place, et se livrait avec son ardeur ordinaire à toutes les affaires de l'administration. Une seule fois, en recevant à-la-fois cinq couriers auxquels il avait à répondre, le secret de sa lassitude échappa. « Je vois bien, dit-il en soupirant, qu'il » me faudra cesser de vivre, pour que je » puisse prendre un moment de repos ».

Affaibli plus que jamais par les progrès de sa maladie, il se détermina enfin à consulter ses médecins. Il avait exigé d'eux la plus grande franchise ; ils répondirent par un arrêt de mort. Joseph n'en fut pas ébranlé. Dès ce moment il demanda les secours de la religion et écrivit à son frère, le grand-duc Léopold, pour l'inviter à se rendre à Vienne. Ses sœurs reçurent ses derniers adieux. Il écrivit une lettre au prince de Kaunitz, pour lui témoigner son affec-

tion et sa reconnaissance. « Je regrette, lui-
» dit-il, de ne pouvoir plus profiter de vos
» sages conseils ; je vous embrasse et vous
» recommande, en ce moment de danger,
» ma patrie, qui est ce que j'ai toujours eu de
» plus cher ». Il fit appeller le maréchal de
Laudon, chargé alors de lauriers et d'an-
nées. « Mon brave ami, lui dit-il, je meurs,
» mais avec la certitude que vous serez le
» soutien de mon armée. Donnez-moi votre
» main ; bientôt je n'aurai plus le plaisir de
» la presser dans la mienne ».

Les deux princesses de Lichtenstein et les comtesses de Clary, de Kinski et de Kaunitz, dont la société faisait depuis long-tems ses délices, reçurent également des témoignages de son attachement. « Il est tems, leur
» écrivait-il, que je vous dise un éternel
» adieu, et que je vous témoigne ma recon-
» naissance. J'ai passé un grand nombre
» d'années dans votre société. Vous m'y
» avez toujours montré de la douceur et de
» la condescendance, et je n'ai pas eu à y
» regretter un seul jour. L'idée de m'en sé-
» parer est le seul acte de résignation qui
» coûte à mon cœur. Conservez ma mé-
» moire, et souvenez-vous de moi dans vos

» prières. Mon écriture vous fera juger de
» l'état où je suis ».

Mais c'était pour l'archiduchesse Elizabeth qu'il réservait les plus douces effusions de son cœur. Cette princesse, à la veille de ses couches, se fit porter, baignée de larmes, dans son appartement. Joseph fut extrêmement attendri. Il lui tendit une main défaillante. « Adieu, lui dit-il, je vous quitte;
» mais nous nous retrouverons pour ne plus
» nous séparer ».

Il partageait ses dernières pensées entre tous ceux qui l'approchaient. Quelques jours avant sa mort, il dit au prince de Ligne :
« Votre pays m'a tué; Gand pris a été mon
» agonie, et Bruxelles abandonnée ma mort.
» Quelle avanie pour moi !... J'en meurs;
» il faudrait être de bois pour que cela ne
» fût pas. Allez aux Pays-Bas : faites-les
» revenir à leur Souverain; et si vous ne
» le pouvez pas, restez-y. Ne me sacri-
» fiez pas vos intérêts; vous avez des en-
» fans.

Après avoir gratifié l'armée de la double paye pendant un certain tems, il lui écrivit une lettre circulaire pour la remercier de son zèle. « Je me croirais coupable d'ingra-

» titude, lui marquait-il, si, prêt à sortir
» de cette vie, je ne témoignais ma satisfac-
» tion de la fidélité et de la bravoure que
» mon armée a fait paraître. La gloire et le
» bien-être de mes troupes ont toujours été
» les principaux objets de mes soins. La der-
» nière campagne a répondu à mes vœux
» les plus ardens, et la réputation de mon
» armée s'est étendue dans toute l'Europe.
» Elle la soutiendra par la certitude que j'en
» ai fait ma consolation à mes derniers mo-
» mens. Je n'ai point voulu descendre dans
» la tombe, sans avoir donné à mes troupes
» ce témoignage public de mon affection,
» ni sans leur avoir recommandé de dé-
» ployer, en faveur de mon successeur et
» de l'Etat, la fidélité qu'elles m'ont toujours
» montrée ».

Son testament montra toute la générosité de son ame. Après y avoir fait différens legs aux personnes attachées à son service, il ajoutait : « Je prie ceux à qui, contre mon
» intention, je n'aurais pas rendu une pleine
» justice, de me pardonner, soit comme
» chrétiens, soit par humanité. Je les prie
» de réfléchir qu'un Monarque sur son trône,
» ainsi que le pauvre dans sa chaumière,

» est homme, et que tous les deux sont su-
» jets à l'erreur ».

L'impitoyable destin semblait avoir réservé pour l'instant de sa mort le coup le plus cruel que sa sensibilité eût encore ressenti. Depuis le jour où l'Archiduchesse Elizabeth avait reçu les derniers adieux de ce prince, elle avait éprouvé elle-même un dépérissement graduel. Le spectacle des maux que souffrait l'Empereur avait accéléré le terme de sa grossesse, et elle mourut un instant après être accouchée, suffoquée par d'horribles douleurs. Joseph venait de recevoir l'extrême-onction, au moment où il apprit cette déchirante nouvelle. Il demeura quelques instans comme abimé dans son désespoir; puis, après un morne silence, et baissant la tête, on l'entendit s'écrier : *O Dieu! que ta volonté soit faite!* L'Archiduchesse était accouchée d'une princesse. Joseph se la fit apporter, la prit dans ses bras défaillans, et l'arrosa de ses larmes. *Chère enfant*, dit-il, *vrai portrait de ton aimable, de ta vertueuse mère.... Qu'on l'emporte*, ajouta-t-il, après un moment de silence, *car ma dernière heure approche.*

La veille de sa mort (19 février 1790),

il écrivit long-tems, et laissa sur le secrétaire de son cabinet plusieurs lettres cachetées. A l'approche de la nuit, sa faiblesse augmenta, mais il eut le courage de la surmonter, pour s'entretenir avec l'Archiduc François, pendant plus de deux heures. Un moment après, il régla sa sépulture, ainsi que celle de la jeune Archiduchesse, après quoi il s'assoupit. A quatre heures du matin, l'Empereur s'éveilla, prit un peu de bouillon, et demanda son confesseur, qui lui lut les prières des agonisans. A ces mots: « Nous » nous reposons sur la foi, l'espérance et » l'amour », le prince répéta le mot *foi* très-haut, celui d'*espérance* plus posément, mais bien prononcé, et celui d'*amour* avec la plus grande ferveur. Quelques momens après, sa vue s'éteignit; mais il conserva toute sa connaissance. Enfin, le 20 février, entre cinq et six heures, il rendit le dernier soupir. Il n'avait que quarante-neuf ans. Ses traits avaient peu souffert; mais son corps entièrement décharné et décomposé par l'épuisement, ressemblait à un affreux squelette.

SOIXANTE-DOUZIÈME TOMBEAU.

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE, ASSASSINÉ EN 1792.

GUSTAVE III, me dit mon guide, en montant sur le trône de Suède, ne trouva qu'un sceptre avili. Sous le prétexte de préserver l'état des secousses auxquelles l'avait exposé Charles XII, on avait réduit ses successeurs à une représentation inutile. Toute l'autorité résidait dans le sein des Etats. La guerre, la paix, la législation, le pouvoir judiciaire, la concession des emplois militaires et civils étaient étrangers au monarque ; un Sénat ambitieux, une noblesse avide asservissaient et le peuple et le Roi. La paix de Nystadt avait comblé l'humiliation du royaume. La gloire de Gustave-le-Grand, la puissance de Charles XII n'étaient plus que des pyramides renversées, et la Suède avait perdu

avec eux le poids immense qu'ils lui avaient donné.

La Reine Ulrique-Eléonore, sœur cadette de Charles XII, isolée sur son trône, et successivement dépouillée de toute l'autorité de la couronne, était trop faible pour en venger l'éclat. Son époux, le Landgrave de Hesse, se trouvant sans enfans, n'avait que peu d'intérêt à relever la dignité d'un trône sur lequel il se voyait lui-même d'un œil indifférent. Frédéric-Adolphe, plus timide encore, avait contre lui les préventions attachées à sa qualité d'étranger. Quelques négociations ouvertes avec la Cour de France lui avaient d'abord donné l'espoir de briser le joug honteux sous lequel il était retenu; mais il redoutait les suites d'une tentative hazardeuse, et, déjà vieux et affaibli par la fatigue et l'âge, il se contenta d'en faire appercevoir tous les avantages à son fils.

Gustave III, jeune, fier, impétueux, guidé par son génie, soutenu par la France, monte sur le trône avec le projet d'en relever l'éclat. Les Suédois, qui depuis 1720 (1)

---

(1) Epoque à laquelle Ulrique-Eléonore résigna la souveraineté entre les mains du Prince de Hesse-Cassel, son époux.

n'avaient obéi qu'à des souverains étrangers, couronnèrent avec transport un prince né et élevé parmi eux, parlant parfaitement leur langue, et doué de toutes les qualités propres à séduire les cœurs. Ses premiers pas sont des succès. Il a le talent de s'attacher le peuple, de s'entourer d'amis, de diviser la noblesse, et de détacher insensiblement de la constitution ses principaux soutiens. Il employe trois ans à préparer le coup que sa politique médite, et en trois heures, il est frappé.

La révolution de 1772 fut non seulement terminée sans violence, mais avec une rapidité et un succès qui étonna l'Europe attentive sur cet événement. Quelques instans suffisent, et une nouvelle constitution est acceptée, la Diète est dissoute, Gustave triomphe et le peuple applaudit.

Le règne de ce prince répond à ce début. Heureux d'avoir arraché le trône à l'esclavage, il consacre toutes ses journées à le consolider. Il n'est pas un trait de sa vie que n'embellissent un courage héroïque, une philosophie aimable, l'influence du génie, les agrémens du goût et du savoir. Le Dannemarck tremble au seul nom de Gustave;

la Russie étonnée du combat de Swencksund, renonce à braver le héros; la France le respecte et le flatte. Déjà Joseph II et le Grand Frédéric apperçoivent dans les destins de la Suède, une nouvelle carrière de civilisation, de force et de grandeur.... et c'est au milieu même d'un peuple satisfait, c'est dans le sein d'une Cour brillante et d'une capitale embellie, c'est en présence des beaux traits qu'il sut donner à sa nation et de tous les monumens de sa gloire, que quelques scélérats conçoivent le projet d'assassiner leur Roi.

Depuis long-tems on ne pouvait se dissimuler que la révolution de 1772 n'eût laissé des ressentimens. Les familles sénatoriales, dont elle avait renversé la puissance, affectaient extérieurement de la déférence et de l'admiration pour leur maître; mais en secret, elles ne pouvaient lui pardonner un événement qui avait anéanti leur crédit. Quelques innovations dans l'armée développèrent ces germes de mécontentement. Les esprits s'exaltèrent, des projets criminels succédèrent à des déclamations. Stockolm, la Suède, l'Europe entière ne se dissimulaient plus le danger que courait le Monarque; et

lui seul, insensible aux avis qu'il recevait de toutes parts, trop magnanime pour y croire, fort de ses vertus et de ses intentions, refusait d'y ajouter foi, et dédaignait jusqu'aux précautions qu'exige la prudence.

Parmi les nombreux chefs de cet effroyable complot, au milieu de cette foule de gens qui ne se donnaient même plus la peine de contenir leur haine, on distinguait Anckerstrom, porte-enseigne des gardes bleues. A peine âgé de trente ans, mais fier, sombre, irascible, implacable, il joignait au fanatisme le plus déplorable, un ressentiment personnel. Le Roi, plus d'une fois, avait blâmé ses mœurs, et dernièrement encore, il venait de lui défendre d'épouser une comédienne à laquelle il s'était attaché. Anckerstrom n'avait pas oublié cette injure, et il saisit avec passion l'instant de la venger. Il en disputa même la gloire. « Pour» quoi, dit-il à ses complices, confions» nous au sort le soin de choisir entre nous? » me voici, je suis prêt; et qu'est-il besoin » d'hésiter davantage »? Cependant les conjurés tirèrent, et le sort consulté, prononça en faveur d'Anckerstrom.

On touchait au 22 janvier 1792, et Gus-

tave venait de convoquer, pour ce jour, une Diète générale. C'etait au milieu des agitations attachées à ces assemblées, que les conjurés devaient frapper leur coup. Cependant leur espoir fut trompé; la Diète fut calme, et le Roi y obtint même de nouveaux titres à l'estime et à l'admiration.

Anckerstrom, impatient de frapper, ne laissait échapper aucune occasion de surprendre le Roi. Un soir, il s'était introduit dans le château de Haga, et déjà il s'était approché des fenêtres. Le Roi était seul, assis, et semblait profondément occupé. Un instant de plus, le coup était porté. Un léger bruit effraya Anckerstrom, qui remit à une autre occasion le soin de sa vengeance.

Il crut l'avoir trouvé dans les bals masqués qui se donnaient à l'Opéra, et la confusion de ces assemblées lui parut favorable; mais elle lui échappa constamment. Celui de la nuit du 15 mars était le dernier de l'hiver; il résolut d'en profiter, et le plus affreux succès couronna son audace.

Il se munit de deux espèces d'armes. Un armurier de Stockolm lui vendit deux pistolets de fabrique anglaise. Un fourbisseur lui prépara un poignard dont les formes ef-

frayantes devaient seconder sa fureur. Anckerstrom en fut mécontent; il le perfectionna par des brêches tranchantes et profondes, dont les atteintes devaient nécessairement rendre le coup mortel. Tout ce que le crime a de plus fanatique éclatait dans ses combinaisons.

Cependant le jour funeste arriva. Gustave avait diné au château de Haga, et rentra à quatre heures du soir dans la capitale. A six, un de ses pages lui remit un billet cacheté, avec cette adresse : *au Roi*, et contenant ces mots, au crayon : *N'allez pas au bal ce soir ; il y va de votre vie*. Gustave l'ouvrit, le lut, le mit en souriant dans sa poche, et eut le malheur de dédaigner ce salutaire avis.

Le Roi s'entretint avec plusieurs seigneurs jusqu'à l'heure de l'opéra. Il s'y rendit ensuite et l'entendit dans sa loge. Ce fut là qu'il communiqua à son écuyer, le baron d'Essen, le billet qu'il venait de recevoir. Cet officier était loin de partager la sécurité de son maître. Il le conjura de ne pas se présenter au bal. Gustave s'obstina : rien ne put le déterminer à renoncer au projet d'y paraître ; un destin irrésistible semblait le conduire à la

mort. Lorsque l'opéra fut fini, il prit le bras du baron, et l'entrainant vivement du côté du théâtre, il lui dit en souriant : *allons voir maintenant s'ils oseront m'assassiner*. Il était alors environ minuit, et le bal était commencé.

Deux groupes de masques s'étaient formés aux deux extrémités opposées de la salle. Dès que Gustave parut, ils s'ébranlèrent, et par un mouvement qui parut concerté, ils environnèrent le Roi et occasionnèrent autour de lui un instant de désordre. Ce fut dans ce moment qu'on entendit un coup de pistolet, et qu'on vit le Roi, couvert de sang, tomber entre les bras du baron, en s'écriant : *Je viens d'être blessé par un grand masque noir.*

Aussitôt les groupes se dispersèrent. De forts détachemens de la garde arrivèrent et entourèrent le Monarque expirant. On plaça des troupes à toutes les issues de la salle, et on fit défense à qui que ce fût d'en sortir; le Roi fut emporté dans ses appartemens. En même tems toutes les troupes de la garnison s'ébranlèrent, et M. de Liliensparre, lieutenant de police de Stockolm, entouré d'une nombreuse escorte, commença son

enquête sur le lieu même où le coup avait été porté.

Chacun fut obligé d'indiquer son nom, son domicile, son âge et son état. Quelques personnes, complices de l'assassinat de leur maître, éprouvèrent un embarras qui pensa les trahir. Anckerstrom, interrogé à son tour, affecta une assurance propre à déconcerter les soupçons qui commençaient à l'atteindre. Un musicien de l'orchestre l'avait vu s'approcher du Monarque, au moment même où l'explosion s'était fait entendre. Informé de cette circonstance, M. de Liliensparre pressa fortement Ankerstrom et lui demanda ce qu'il faisait au bal ? — *Je ne dois compte de mes plaisirs à personne*, lui répondit-il ; *il est odieux de soupçonner un brave militaire du crime horrible dont vous recherchez les auteurs*. L'audace de cette réponse en imposa ; Anckerstrom ne fut pas arrêté ; il parvint même à quitter la salle et à rentrer chez lui.

Il était quatre heures du matin, et pendant que le lieutenant de Police terminait son enquête, sans obtenir aucune lumière sur l'attentat qui venait d'être commis, on prodiguait tous les secours de l'art au malheureux

Gustave. Le flanc était atteint; sa blessure était large et affreuse. Vingt-huit pièces de fer et de plomb, qui se trouvaient dans l'arme, en avaient augmenté le danger. Une foule de seigneurs attachés à leur prince, les comtes de Wachtmeister et d'Oxenstiern, les généraux de Taube et d'Armfelt assistèrent au premier pansement. Celui-ci, frappé du ravage qu'avait produit le coup, laissa éclater sa douleur. *Pourquoi*, lui dit le Roi, *vous affectez-vous? Vous qui avez reçu un si grand nombre de blessures honorables à mon service, ignorez-vous donc l'effet d'un accident pareil?*

Dès le 16 mars au matin, les ambassadeurs étrangers se rendirent à la Cour. Gustave, malgré les douleurs inouies auxquelles il était en proie, ordonna de les faire approcher. *Messieurs*, leur dit-il, *j'ai fait fermer les portes de la ville, et je pense que cette mesure ne vous offensera pas. Dans trois jours, vous serez mieux en état d'instruire vos Cours de cet événement. Mon sort sera alors vraisemblablement décidé, et l'on saura si je puis vivre.*

Il fit ensuite venir son fils auprès de lui; on les laissa seuls pendant long-tems. Il lui

donna divers avis sur le gouvernement et sur l'art de régner. Dans les momens où ses douleurs le lui permettaient, il s'occcupait à rédiger par écrit des instructions utiles, qu'il lui remit la veille de sa mort.

Sa chambre était toujours ouverte, et il laissait approcher de son lit tous ceux qui survenaient; sa conversation était calme. Il semblait oublier ses souffrances, et témoignait le désir qu'on pardonnât à ses assassins. Un jour il dit en souriant : *Je m'étonne de ce que Brissot, dans son assemblée, dira de cet événement?* Une autre fois, s'adressant à la noblesse qui l'entourait : *Vous me feriez*, leur dit-il, *chérir mon accident, puisqu'il ramène auprès de moi de braves serviteurs et des amis fideles.*

Du 15 au 28 mars, sa blessure empira et laissa peu d'espoir. Pendant ce tems, il conserva toute sa présence d'esprit, et s'entretint souvent avec le duc de Sudermanie des diverses parties de l'administration, de l'intérêt des peuples et du royaume. Dans la situation la plus déplorable, il n'avait d'autre idée que celle du bien public. Un projet heureux, une conception utile enflammaient encore son génie, et déjà la

nature montrait sur son corps déchiré, les symptômes de la destruction.

Le 29 mars, il fit appeler sa famille, et l'archevêque d'Upsal, et s'entretint long-tems avec eux; mais bientôt il s'apperçut qu'il touchait à son dernier moment, et il fit signe qu'on s'éloignât. Alors il se tourna de l'autre côté, et expira au milieu des plus vives angoisses. Il était dix heures du matin.

Ses funérailles furent magnifiques. On avait, pendant plusieurs jours, exposé son corps sur un lit de parade continuellement entouré des pleurs et des regrets de ses véritables amis.

Ses dernières dispositions furent respectées. Gustave-Adolphe, son fils, fut proclamé Roi de Suède, et le duc de Sudermanie Régent, pendant sa minorité.

Gustave III avait, à cette époque, environ quarante-six ans; sa taille était de cinq pieds deux pouces. Son corps était mince et effilé; mais sa physionomie était belle. Ses yeux, grands, vifs, plein de feu, décélaient toute l'énergie et la générosité de son ame. Ses manières étaient simples, et il se faisait sur-tout remarquer par un ton de grandeur, de noblesse et de majesté.

SOIXANTE-TREIZIÈME TOMBEAU.

ANCKERSTROM,

ASSASSIN DE GUSTAVE III, EXÉCUTÉ A STOCKHOM, EN 1792.

ANCKERSTROM avait éehappé aux recherches. Son masque l'avait préservé. Quelques soupçons vagues avaient pu l'atteindre, mais la police n'avait encore obtenu aucune conviction. D'ailleurs l'opinion publique accusait le jacobinisme français, et s'éloignait insensiblement des véritables auteurs de ce crime. Toutes ces circonstances paraissaient favorables à leur sécurité, lorsqu'un événement imprévu montra le vrai coupable à l'indignation des peuples et aux lois.

On avait découvert, dans un coin de la salle où Gustave avait été frappé, deux pistolets de fabrique étrangère. L'un était vide, et paraissait avoir servi à l'assassin. L'autre fut dévissé, et offrit autant de balles et de

pièces de fer qu'il en était entré dans la blessure du Monarque.

Frappé du trait de lumière que cette circonstance pouvait offrir, M. de Liliemparre fit réunir à l'hôtel de Police tous les armuriers de Stockholm. Ces pistolets furent placés sous leurs yeux. Tous les examinèrent avec la plus grande attention. L'un d'entr'eux enfin déclara qu'il les reconnaissait, et qu'après les avoir fait venir d'Angleterre, il les avait vendus à M. Anckerstrom, enseigne des gardes Blay. C'en fut assez. Le monstre fut saisi. On le trouva dans la nuit, chez lui, couché près de sa femme.

La procédure fut instruite avec sévérité. Anckerstrom, accablé sous le poids des preuves qui l'associaient à son assassinat, confessa qu'effectivement il avait porté le coup funeste. On lui demanda ce qui avait pu le déterminer à ce crime. Il le rejeta sur un ressentiment personnel, mais il nia sa connexion avec les affaires publiques. Enfin, après un mois de débats, il fut condamné à recevoir quarante-cinq coups de verges en trois jours, puis le quatrième à avoir le poing coupé et la tête tranchée.

Anckestrom, entouré d'une escorte nom-

breuse et d'un concours immense de spectateurs qu'il fixait avec assurance, subit son premier supplice sans se démentir. Le second et le troisième jour ses plaies s'étant rouvertes par les nouveaux coups dont il était frappé, il éprouva des douleurs inouies et parut souffrir profondément. Cependant il conserva le calme et l'intrépidité, qui ne l'avaient pas abandonné jusqu'alors, et sembla braver son supplice. On avait placé au-dessus de sa tête le poignard et les deux pistolets dont il s'était muni. L'indignation du peuple l'entourait, et la haîne publique étouffait la pitié.

Le quatrième jour il fut conduit au lieu de son supplice. A la vue de l'échafaud, son courage l'abandonna; quelques larmes tombèrent de ses yeux. Le repentir parut toucher son âme, et il demanda pardon à Dieu et à son Roi. Ensuite il se mit à genoux, le bourreau lui coupa la main droite, et bientôt un dernier coup de hache fit voler sa tête et termina ses jours. Son corps coupé en quatre quartiers, sa tête et sa main furent exposés pendant plusieurs jours aux regards du public.

La famille d'Anckerstrom était noble; lui-

même n'avait pas 30 ans, ses cheveux étaient noirs et crépus; il avait le nez aquilin, le regard sombre et fier. Il était né avec des passions véhémentes, et son caractère le rendait capable des plus affreux excès.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES TOMBEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du second Volume.

Fin de la Table du second Volume.

